
GAUDEO.



VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.
TOME PREMIER.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI

LA BOUDEUSE,

ET

LA FLÛTE L'ÉTOILE;

EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

SECONDE ÉDITION, AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





AU ROI.



IRE,

Le Voyage dont je vais rendre compte, eſt le premier de cette eſpece entrepris par les François & exécuté par les Vaiſſeaux de Votre Majesté. *Le monde entier lui devoit déja la connoiſſance de la figure de la terre. Ceux de vos Sujets à qui cette importante découverte étoit confiée, choi-*

ſis entre les plus illuſtres Savans François, avoient déterminé les dimenſions du globe.

L'Amérique, il eſt vrai, découverte & conquiſe, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, ſont des prodiges de courage & de ſuccès qui appartiennent ſans conteſtation aux Eſpagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, ſous les auſpices d'un Roi qui ſe connoiſſoit en hommes, échappa au malheur ſi ordinaire à ſes pareils, de paſſer pour un viſionnaire; il ouvrit la barriere, franchit les pas difficiles &, malgré le ſort qui le priva du plaiſir de ramener ſon vaiſſeau à Séville d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier

fait le tour du globe. Encouragés par ſon exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette eſpece de primauté & d'aîneſſe en matiere de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec juſtice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entrepriſes. Pluſieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des Sujets courageux des Rois vos ancêtres ; & Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres auſtrales. Différentes cauſes tant intérieures qu'extérieures ont paru depuis ſuſpendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

ÉPITRE.

VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loiſir de la paix pour procurer à la Géographie des connoiſſances utiles à l'humanité. Sous vos auſpices, SIRE, nous ſommes entrés dans la carriere; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'eſt l'Hiſtoire de nos efforts que j'oſe préſenter à VOTRE MAJESTÉ; votre approbation en ſera le ſuccès.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble & très-ſoumis ſerviteur & ſujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS



DISCOURS PRELIMINAIRE.

J'AI pensé qu'il seroit à-propos de présenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites jusqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le Sud

Premier Voyage autour du Monde.

de la ligne, enſuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaiſſeau, nommé *la Victoire*, revenu en Eſpagne, ſeul des cinq, par le cap de Bonne Eſpérance, fut hiſſé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes euſſent encore faite. Ainſi fut démontrée phyſiquement, pour la premiere fois, la ſphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Second Voyage.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaiſſeaux, le 15 Septembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 Novembre 1580. Il fit, le ſecond, le tour du globe. La Reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon

vaiſſeau, nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les Cartes dans la mer du Sud une côte ſous le cercle Polaire, plus quelques îles au Nord de la ligne, plus auſſi au Nord la *nouvelle Albion*.

Le Chevalier Thomas Cavendish, Anglois, partit de Plymouth le 21 Juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y rentra avec deux le 9 Septembre 1588. Ce voyage, le troiſieme fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte. Troiſieme Voyage.

Olivier de Noort, Hollan-

Quatrieme Voyage.

dois, ſortit de Rotterdam le 2 Juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Rotterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 Août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

Cinquieme Voyage.

Georges Spilberg, Allemand au ſervice de la Hollande, fit voile de Zélande le 8 Août 1614, avec ſix navires, perdit deux vaiſſeaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traverſa, fit des courſes ſur les côtes du Pérou & du Mexi-

que, d'où, ſans rien découvrir dans ſa route, il paſſa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ſes vaiſſeaux rentrerent dans les ports de Hollande le 1[er] Juillet 1617.

Preſque dans le même tems, Jacques Lemaire & Schouten immortaliſoient leur nom. Ils ſortent du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaiſſeaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude Sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île*

Sixieme Voyage.

des Chiens ; par quinze degrés de latitude Sud à cent lieues dans l'Oueſt, *l'île ſans Fond ;* par quatorze degrés quarante-ſix minutes Sud, & quinze lieues plus à l'Oueſt, *l'île Water ;* à vingt lieues de celle-là dans l'Oueſt, *l'île des Mouches ;* par les ſeize degrés dix minutes Sud, & de cent ſoixante-treize à cent ſoixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres ;* cinquante lieues plus Oueſt, *celle d'Eſpérance*, puis l'*île de Horn*, par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude Sud, environ cent ſoixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Enſuite

ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée, paſſent entre ſon extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en Octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe ſur des vaiſſeaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Schouten revoit ſa patrie. *La Concorde & le Horn* rentrerent après deux ans & dix jours.

Jacques l'Hermite, Hollandois, & Jean-Hugues Schapenham, commandants une flotte de onze vaiſſeaux, partirent en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou; ils entrerent dans la mer du Sud par le cap de Horn, & guerroyerent

Septieme Voyage.

ſur les côtes Eſpagnoles, d'où ils ſe rendirent aux Larrones, ſans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. L'Hermite mourut en ſortant du détroit de la Sonde, & ſon vaiſſeau, preſque ſeul de ſa flotte, territ au Texel le 9 Juillet 1626.

Huitieme Voyage.

En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie; il doubla le cap de Horn, fit diverſes courſes ſur les côtes Eſpagnoles, ſe rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne-Eſpérance en Angleterre, où il arriva le 12 Octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud; il prétend avoir découvert dans celle du Nord,

par quarante-ſept degrés de latitude auſtrale, & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons, l'*île Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, ſans la trouver.

Wood Roger, Anglois, ſortit de Briſtol le 2 Août 1708, paſſa le cap de Horn, fit la guerre ſur les côtes Eſpagnoles juſqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà pluſieurs fois, il paſſa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Eſpérance, il territ aux Dunes le 1er Octobre 1711. Neuvieme Voyage.

Dix ans après, Roggewin Mecklenburgeois, au ſervice de la Hollande, ſortit du Texel Dixieme Voyage.

avec trois vaiſſeaux ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* ſans la trouver ; découvrit dans le Sud du Tropique auſtral l'*île de Pâques*, dont la latitude eſt incertaine ; puis, entre le quinzieme & le ſeizieme parallele auſtral, les *îles Pernicieuſes*, où il perdit un de ſes vaiſſeaux ; puis à-peu-près dans la même latitude, les *îles Aurore*, *Veſpres*, *le Labyrinthe* composé de ſix îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit enſuite ſous le douzieme parallele Sud trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin ſous le onzieme parallele auſtral, les *îles de Tienhoven* & *Gronin-*

gue; navigeant enſuite le long de la Nouvelle Guinée & des Terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ſes vaiſſeaux furent confiſqués. L'Amiral Roggewin repaſſa en Hollande de ſa perſonne ſur les vaiſſeaux de la Compagnie, & arriva au Texel le 11 Juillet 1723, ſix cents quatre-vingts jours après ſon départ du même lieu.

Onzieme Voyage.

Le goût des grandes navigations paroiſſoit entiérement éteint, lorſqu'en 1741 l'Amiral Anſon fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation eſt entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la Géographie.

Depuis ce voyage de l'Ami-

Douzieme Voyage.

ral Anſon, il ne s'en eſt point fait de grand pendant plus de vingt années. L'eſprit de découverte a ſemblé récemment ſe ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 Juin 1764, traverſe le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du Sud, faiſant ſa route preſque au Nord-Oueſt, arrive à Batavia le 28 Novembre 1765, au Cap le 24 Février 1766, & le 9 Mai aux Dunes, ſix cents quatre-vingt-huit jours après ſon départ.

Treizieme Voyage.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaiſſeaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverſe le détroit de Magellan, eſt ſéparé du *Swal-*

low, que commandoit le Capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une île environ par le dix-huitieme parallele à-peu-près en Août 1767; il remonte vers la ligne, paſſe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en Janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Eſpérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir eſſuyé beaucoup de miſeres dans la mer du Sud, arrive à Macaſſar au mois de Mars 1768, avec perte de preſque tout ſon équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Eſpérance à la fin de Décembre.

On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 Février 1769, environ par les onze degrés de latitude ſeptentrionale. Il n'eſt arrivé en Angleterre qu'au mois de Juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du Monde,

(1) M. Forſter, Anglois, de la Société Royale, qui a fait à cet Ouvrage l'honneur de le traduire, a accompagné ſa traduction de pluſieurs notes. Il y releve quelquefois avec fondement des erreurs dans leſquelles je ſuis tombé, ou des omiſſions que j'ai faites. C'eſt ainſi qu'à l'énumération qu'on vient de voir des Voyageurs autour du Monde, il ajoute les Voyages ſuivans dont je n'ai point fait mention; celui de Simon de Cordes, Hollandois, depuis 1598 juſqu'en 1600; celui d'Edouard Cooke, Anglois, de 1708 à 1711: enfin celui de Clipperton & Shelvoeke, Anglois, de 1719 à 1722, le même duquel parle Dom Pernetti.

Je dois dire que toutes ſes notes ne ſont

aucun n'appartient à la nation Françoiſe, & que ſix ſeulement

pas également juſtes ; par exemple dans le chapitre de l'Hiſtoire Naturelle des îles Malouines, il eſt ſurpris de ce que je le ſuis d'avoir trouvé ſur ces îles un animal quadrupede, & de mon embarras ſur la maniere dont il a été tranſporté. Il ajoute qu'ayant paſſé comme je l'ai fait pluſieurs années en Canada, j'aurois du ſçavoir que des quadrupedes terreſtres ſe trouvant ſur de grandes glaces au moment où elles ſont détachées des terres, ſont emportés à la haute mer, & abordent à des côtes fort éloignées de leur pays natal, ſur leſquelles ces maſſes de glace viennent échouer. Je ſais ce fait ; mais M. Forſter ne ſait pas que jamais les Voyageurs n'ont rencontré de glaces flottantes dans les environs des îles Malouines ni du détroit de Magellan, & que dans ces contrées il ne s'y en peut pas former, n'y ayant ni grand fleuve ni même aucune riviere un peu conſidérable.

M. Forſter me taxe auſſi quelquefois de partialité nationale & de réticences ou d'aſſertions tendantes à rabattre le mérite ou les

ont été faits avec l'eſprit de découverte; ſçavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courſes ſur les Eſpagnols, ont ſuivi des routes connues ſans étendre la connoiſſance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti ſur un vaiſſeau particulier, pour aller faire le commerce ſur

droits de ſes compatriotes. Aſſurément mon Traducteur ne me connoit pas. Perſonne au monde n'eſtime & ne reſpecte plus que moi la nation Angloiſe, ſans toutefois en être jaloux; & ſi j'étois jamais à cet égard en état de ſuivre les vœux de mon cœur, ce ne ſeroit point ſur des minuties que je voudrois lui rien diſputer.

les

les côtes du Chili & du Pérou. De-là il se rendit en Chine, où après avoir séjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de sa personne le tour du Monde, mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du Monde fait par la nation Françoise.

Parlons maintenant de ceux qui partant, soit d'Europe, soit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, soit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, sans avoir fait le tour du Monde.

Il paroît que c'est un Fran-

çois, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premieres en 1503 & 1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point renvoyé dans ſa patrie, mais auquel Gonneville, ſe croyant alors perſonnellement engagé envers lui, a fait épouſer ſon héritiere.

Alfonſe de Salazar, Eſpagnol, découvrit en 1525 l'*île de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude Nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'Eſt de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvieme &

le onzieme parallele Nord, un amas d'îles qu'il nomma les *îles des Rois*, à-peu-près par la même longitude que l'île Saint-Barthelemi ; il se rendit ensuite aux Philippines & aux Moluques ; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoissance des îles ou terres nommées *Nouvelle Guinée* & *Terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés Nord, environ à quatre-vingts lieues dans l'Est des îles des Rois, une suite d'îles basses, nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une île située par vingt degrés

trente minutes de latitude Nord, environ à cent degrés de longitude Oueſt de Paris. Ils la nommerent *île Saint-Thomas.*

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit auſſi ſa route au Nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtieme & le neuvieme parallele, à des longitudes différentes, pluſieurs îles; ſçavoir, *Rocca Partida*, les *îles du Corail*, celles *du Jardin*, *la Matelote*, l'*île d'Arézïſe*, & enfin il aborda à la Nouvelle Guinée, ou plutôt, ſuivant ſon rapport, à la *Nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le paſſage qui porte ſon nom.

Le voyage ſuivant eſt plus fa-

meux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les îles célebres que leur richesse fit nommer *îles de Salomon ;* mais, en supposant que les détails rapportés sur la richesse de ces îles ne soient pas fabuleux, on ignore où elles sont situées, & c'est vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît seulement qu'elles sont dans la partie australe de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. *L'île Isabella* & *la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voyageurs font mention, ne sont pas mieux connues.

En 1579 Pedro Sarmiento, parti du *Callao del Lima* avec

deux vaisseaux, entra le premier par la mer du Sud dans le détroit de Magellan. Il y fit des observations importantes, & montra dans cette expédition autant de courage que d'intelligence. La relation de ce voyage a été imprimée à Madrid en 1768. Elle renferme des détails intéressans pour tous les navigateurs qui seront dans le cas de franchir le détroit de Magellan.

En 1595, Alvar de Mindana qui avoit été du voyage fait par Mendoce dans l'année 1567, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des îles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célebre par ses propres dé-

couvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'Oueſt de Paris, les *îles Saint-Pierre*, *Magdelaine*, *la Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*, du nom de Dona Iſabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'Oueſt, il découvrit les *îles Saint-Bernard*; preſque à deux cents lieues dans l'Oueſt de celle-ci, l'*île Solitaire*, & enfin l'*île Sainte-Croix*, ſituée à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigua de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le Général

Mindana : on n'a pas ſçu ce qu'étoit devenu ſon navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Iſabella. Il en repartit avec deux vaiſſeaux le 21 Décembre 1605, & prit ſa route à-peu-près dans l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquieme degré de latitude Sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, ſept ou huit autres îles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom; & par le treizieme degré de latitude Sud, environ cent cinquante-ſept degrés à l'Oueſt

de Paris, l'île qu'il nomma *de la belle Nation.* En recherchant ensuite l'*île Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude Sud, & à-peu-près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*île de Taumaco*, puis à environ cent lieues à l'Oueſt de cette île, par quinze degrés de latitude Sud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrale du Saint-Eſprit*, terre que les divers Géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'Oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement

cherché l'île *Sainte-Croix.*

Abel Tafman, forti de Batavia le 14 Août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auftrale, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'Eft de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen*; il la quitta faifant route à Oueft, & environ à cent foixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *Nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes Sud. Il en fuivit la côte environ jufqu'au trente-quatre degré de latitude Sud, d'où il cingla au Nord-Eft, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent foixante-quatorze degrés à l'Eft de Paris,

les *îles Pylstaart*, *Amsterdam* & *Roterdam*. Il ne poussa pas ses recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *Nouvelle Hollande* à une vaste suite, soit de terres, soit d'îles, qui s'étend depuis le sixieme jusqu'au trente-quatrieme degré de latitude australe, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juste de la nommer ainsi, puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut

la terre de *Concorde*, autrement appellée d'*Endracht*, du nom du vaiſſeau que montoit celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de latitude Sud. En 1618, une autre partie de cette terre, ſituée à-peu-près ſous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la Nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentieme & le trente-troiſieme parallele, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Nuitz* en

1627, impoſa le ſien à une côte qui paroît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'Oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom une partie de la côte occidentale, voiſine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du Capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628, avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de ſon navire & de toutes ſes richeſſes.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a ſouvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant

de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage ſur les côtes de la Nouvelle Hollande, & étoit abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen*; cette courſe, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expreſſe de reconnoître toute cette région ſur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils poſſédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vingthuitieme juſqu'au quinzieme parallele. Il eut la vûe de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvoit exiſter un paſſage au Sud de la Carpentarie. Il retourna enſuite à

Timor, d'où il revint viſiter les îles des Papous, longea la Nouvelle Guinée, découvrit le paſſage qui porte ſon nom, appella *Nouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'Eſt, & reprit ſa courſe pour Timor le long de la Nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt Flibuſtier, tantôt Commerçant, avoit fait le tour du Monde en changeant de navires.

Tel eſt l'expoſé ſuccint des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte Océan Pacifique, juſqu'au tems de notre départ. Depuis notre retour en France & la premiere édition de

cet Ouvrage, des Navigateurs Anglois ſont revenus d'un nouveau voyage autour du Monde, & ce voyage me paroît être celui des modernes de cette eſpece où on a fait le plus de découvertes en tous genres. Le nom du navire eſt l'*Endeavour*; il étoit commandé par le Capitaine Cooke, & portoit MM. Bancks & Solander deux Savans illuſtres. La relation de la partie maritime du voyage a déja paru; & celle de MM. Bancks & Solander avec tous les détails concernant l'Hiſtoire Naturelle, eſt annoncée pour l'hiver prochain. En attendant, j'ai cru à propos de placer ici un abregé de l'extrait de ce fameux voyage que M.

M. Bancks lui-même a envoyé à l'Académie des Sciences de Paris.

Partis de Plymouth le 25 Août 1768, ils arrivent à la terre de Feu le 16 Janvier 1769 après deux relâches, l'une à Madere, l'autre à Rio-Janéiro. Ils s'arrêtent cinq jours à la baie de Bon Succès, & ayant doublé le cap de Horn, ils dirigent leur route ſur Taiti. Du 13 Avril au 13 Juillet ils ſéjournent dans cette île, où ils obſervent en Juin le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil. En ſortant de Taiti, un des Taitiens embarqué avec eux les détermine à s'arrêter à quelques-unes des îles voiſines; ils en viſi-

tent ſix où ils trouvent les mêmes mœurs & le même langage qu'à Taiti.

De-là ils dirigent leur route pour attaquer la Nouvelle Zélande par 40 deg. de lat. auſt. Ils y atterrent le 3 Octobre ſur la côte orientale, & reconnoiſſent parfaitement en ſix mois de circonnavigation, que la Nouvelle Zélande au lieu d'être partie du continent auſtral, comme on le ſuppoſoit aſſez généralement, eſt compoſée de deux îles ſans aucune terre ferme dans le voiſinage. Ils obſervent auſſi qu'on y parle différens dialectes de la langue de Taiti, tous paſſablement entendus par le Taitien

embarqué dans l'Endeavour.

Leurs découvertes ne ſe bornent pas à celles-là, après avoir quitté le 31 Mars 1770 les côtes de la Nouvelle Zélande, ils viennent atterrer par les 38 deg. de lat. auſtr. ſur la partie orientale de la *Nouvelle Hollande*, ils la cotoyent en remontant vers le Nord, ils y font pluſieurs mouillages & des reconnoiſſances, juſqu'au 10 Juin où ils échouent ſur un rocher par les 15 degrés de latitude dans des parages où l'on verra que je me ſuis auſſi trouvé fort embarraſſé; ils reſtent échoués 23 heures & paſſent deux mois à ſe radouber dans un petit port voiſin de ce

rocher qui avoit failli leur être fatal. Après avoir été plusieurs autres fois en risque dans ces parages funestes, ils trouvent enfin par 10 degrés de latitude australe un détroit entre la Nouvelle Hollande & les terres de la Nouvelle Guinée par lequel ils débouchent dans la mer des Indes.

Insatiables de recherches, ils visitent encore les côtes méridionales & occidentales de la Nouvelle Guinée, viennent ensuite ranger la côte méridionale de l'île Java, passent le détroit de la Sonde, & arrivent le 9 Octobre à Batavia. Ils y séjournent deux mois, relâchent ensuite au

cap de Bonne-Eſpérance, à l'île Sainte-Helene, & mouillent enfin aux Dunes le 13 Juillet 1771, ayant enrichi le monde de grandes connoiſſances en géographie & de découvertes intéreſſantes dans les trois regnes de la Nature.

Cette eſquiſſe ſera deſirer impatiemment aux Lecteurs la relation détaillée de cette inſtructive expédition, & doit me rendre encore plus timide à publier le récit de la mienne. Avant que de le commencer, qu'il me ſoit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amuſement : c'eſt ſur-tout pour les Marins

qu'elle eſt faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la reſſource des voyages de mer faits en tems de guerre, leſquels fourniſſent des ſcènes intéreſſantes pour les gens du monde. Encore ſi l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à ſauver par la forme une partie de la ſéchereſſe du fonds ! Mais, quoiqu'initié aux Sciences dès ma plus tendre jeuneſſe, où les leçons, que daigna me donner M. d'Alembert me mirent dans le cas de préſenter à l'indulgence du Public un Ouvrage ſur la Géométrie, je ſuis maintenant bien loin du ſanctuaire des Sciences & des Let-

tres ; mes idées & mon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'eſt ni dans les forêts du Canada, ni ſur le ſein des mers, que l'on ſe forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du Public, eût aidé à la mienne.

Au reſte, je ne cite ni ne contredis perſonne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypotheſe. Quand même les différences très-ſenſibles, que j'ai remarquées dans les diverſes contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas empêché de me livrer à cet eſprit de ſyſtême, ſi com-

mun aujourd'hui, & cependant ſi peu compatible avec la vraie Philoſophie, comment aurois-je pû eſpérer que ma chimere, quelque vraiſemblance que je ſçuſſe lui donner, pût jamais faire fortune ? Je ſuis voyageur & marin; c'eſt-à-dire un menteur & un imbécille, aux yeux de cette claſſe d'Ecrivains pareſſeux & ſuperbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philoſophent à perte de vûe ſur le monde & ſes habitans, & ſoumettent impérieuſement la nature à leurs imaginations. Procédé bien ſingulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien obſervé par eux-mêmes,

n'écrivent, ne dogmatiſent que d'après des obſervations emruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refuſent la faculté de voir & de penſer.

Je finirai ce diſcours en rendant juſtice au courage, au zele, à la patience invincible des Officiers (1) & équipages de mes

(1) L'Etat Major de la frégate *la Boudeuſe*, étoit compoſé de MM. de Bougainville, Capitaine de Vaiſſeau; Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, Chevalier de Bournand, Chevalier d'Oraiſon, Chevalier du Bouchage, Enſeignes de Vaiſſeau; Chevalier de Suzannet, Chevalier de Kué, Gardes de la Marine, faiſant fonctions d'Officiers; le Corre, Officier Marchand; Saint-Germain, Ecrivain; la Veze, Aumônier; la Porte, Chirurgien Major.

L'Etat Major de la flûte *l'Etoile*, étoit compoſé de MM. Cheſnard de la Girau-

deux vaiſſeaux. Il n'a pas été néceſſaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur conſtance a été à l'épreuve des poſitions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'eſt pas un inſtant rallentie. C'eſt que la Nation Françoiſe eſt capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'eſt

dais, Capitaine de Brûlot; Caro, Lieutenant des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, Officiers Marchands; Michaud, Ecrivain; Vivès, Chirurgien Major.

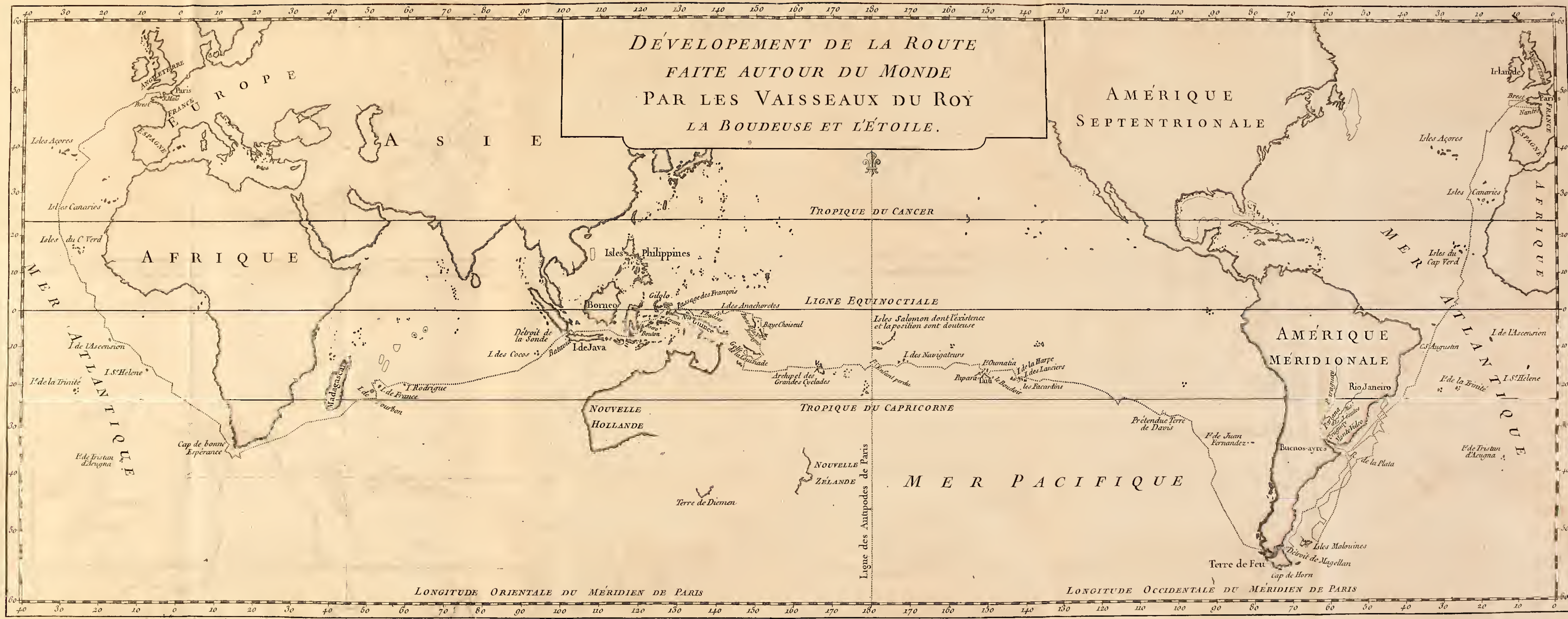
Il y avoit de plus, MM. de Commerçon, Médecin; Verron, Aſtronome, & de Romainville, Ingénieur.

impoſſible à ſes efforts, toutes les fois qu'elle voudra ſe croire elle-même l'égale au-moins, de telle nation que ce ſoit au monde.



VOYAGE

Siinne étant une dépendance du con-


DÉVELOPEMENT DE LA ROUTE
FAITE AUTOUR DU MONDE
PAR LES VAISSEAUX DU ROY
LA BOUDEUSE ET L'ÉTOILE.
EUROPE
ASIE
AFRIQUE
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
MER ATLANTIQUE
MER PACIFIQUE
TROPIQUE DU CANCER
LIGNE EQUINOCTIALE
TROPIQUE DU CAPRICORNE
LONGITUDE ORIENTALE DU MÉRIDIEN DE PARIS
LONGITUDE OCCIDENTALE DU MÉRIDIEN DE PARIS
Ligne des Antipodes de Paris
Angleterre
Paris
Brest
France
Espagne
Isles Açores
Isles Canaries
Isles du C. Verd
I. de l'Ascension
I. S.t Helene
I.s de la Trinité
I.s de Tristan d'Acugna
Cap de bonne Espérance
Madagascar
I. de France
I. Rodrigue
I. des Cocos
Détroit de la Sonde
Batavia
I. de Java
Borneo
Isles Philippines
Gilolo
Passage des François
I. des Anachoretes
Baye Choiseul
Golfe de la Louisiade
Nouvelle Guinée
Archipel des Grandes Cyclades
Isles Salomon dont l'existence et la position sont douteuse
I. des Navigateurs
I. d'Oumatia
I. de la Harpe
I. des Lanciers
les Facardins
Papara
Taiti
NOUVELLE HOLLANDE
NOUVELLE ZÉLANDE
Terre de Diemen
Prétendue Terre de Davis
I.s de Juan Fernandez
Buenos-ayres
de la Plata
Monte Video
Rio Janeiro
C. S.t Augustin
Isles Malouines
Détroit de Magellan
Terre de Feu
Cap de Horn
Irlande
Nantes
Isles du Cap Verd

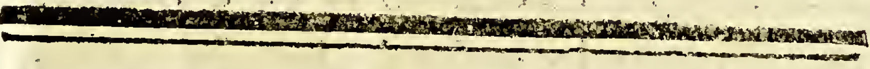


VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

****

PREMIERE PARTIE,

Contenant depuis le départ de France, jusqu'à la ſortie du détroit de Magellan.



CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Boudeuſe *de Nantes; relâche à Breſt; route de Breſt à Monte-video; jonction avec les Frégates Eſpagnoles pour la remiſe des îles Malouines.*

DANS le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établiſſement aux îles Malouines. L'Eſpagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du con- Objet du Voyage. 1766. *Novemb.*

tinent de l'Amérique méridionale ; & ſon droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établiſſement aux Eſpagnols, & de me rendre enſuite aux Indes orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons de douze, & je devois être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, deſtinée à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation, & à me ſuivre pendant le reſte de la campagne. Le retard, que diverſes circonſtances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes où *la Boudeuſe* venoit d'être conſtruite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon ſecond, en faiſoit l'armement. Je la trouvai arcquée de

ſept pouces ; ce qui provenoit de ce qu'il s'eſt formé un banc à l'endroit où elle a été lancée à l'eau. Le 5 de ce mois nous deſcendîmes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer ; & le 15, nous fîmes voile de cette rade, pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Eſpagnoles *la Eſmeralda* & *la Liebre*, ſorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majeſté Catholique.

Départ de Nantes.

Le 17, nous eſſuyâmes un coup de vent violent de la partie du Oueſt-Sud-Oueſt au Nord Oueſt. Nous courûmes toute la journée ſous les baſſes voiles, notre vergue d'artimon amenée. A minuit, la force du vent nous obligea de carguer la grand-voile, & nous frappâmes en même tems une fauſſe écoute ſur la miſaine. Malgré cette précaution, le point ſous le vent fut bien-tôt emporté & nous courûmes à ſec. Le vent

Coup de vent.

& la mer augmentoient toujours ; & ; tout notre gréement étant neuf, quoique nous euſſions ridé la veille nos haubans & galaubans, en peu de tems ils mollirent aſſez pour ne laiſſer preſque aucun appui à notre mâture. Nous y remédiâmes, autant qu'il étoit poſſible, en roidiſſant le trélingage, & en ſaiſiſſant fortement tous les haubans enſemble avec une manœuvre. Il eût été malgré cela difficile que les mâts réſiſtaſſent aux roulis violens que nous éprouvions. A quatre heures & demie du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de ſa hauteur. Nous amenâmes alors les baſſes vergues pour ſoulager la mâture. Le grand mât de hune réſiſta juſqu'à huit heures du matin ; mais alors le jeu étonnant qu'il avoit nous montrant l'impoſſibilité de le ſauver & nous donnant lieu de craindre qu'il ne fît rompre le grand mât, nous coupâmes ſes galaubans de bas-bord. Peu après il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit conſentir le ton,

& tomba à la mer du côté de tribord, entraînant dans sa chûte la vergue de grand hunier. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impossibilité de continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes par le passage de l'Iroise le 21 Novembre. (*a*) Relâche à Brest.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. La hauteur de notre mâture étoit excessive pour un voyage tel que celui que nous devions exécuter.

2°. L'énorme rentrée de la frégate laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

(*a*) Notre mouillage fut par dix brasses d'eau, fond de sable vaseux & par les marques suivantes au compas; *le fer à cheval* au Nord-Est $\frac{1}{4}$ Nord, à la distance d'un quart de lieue; *la pointe des Espagnols* au Sud-Ouest; la pointe de Camaret à Ouest $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest 5d Sud.

3°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conſéquence par la nature du leſt, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de leſt de fer, diſtribués des deux côtés de la carlingue à peu de diſtance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe (nous n'en avions que quatorze montés ſur le pont), formoient un poids conſidérable, lequel, très-abaiſſé au-deſſous du centre de gravité & preſque réuni ſur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces conſidérations me déterminerent à faire diminuer la hauteur de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que ſur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate

ſuffiſoit pour le rendre néceſſaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me diſſimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent du 17 Novembre, qu'il étoit mal lié dans tous ſes hauts, & je devois m'attendre au riſque d'avoir une partie de mon biſcuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les ſoutes; inconvénient dont les ſuites ſeroient ſans reſſource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuſe des îles Malouines en France, ſous les ordres du Chevalier de la Mote de Bournand, Enſeigne de vaiſſeau, & de continuer le voyage avec la ſeule flûte l'Etoile, dans le cas où les

longues nuits de l'hiver m'interdiroient le paſſage du détroit de Magellan. J'obtins cette permiſſion dont je n'ai point fait uſage, ayant, comme on le verra, paſſé le détroit pendant l'été de l'hémiſphere auſtral. Le 4 Décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entierement récalfatée dans ſes hauts, je ſortis du port & vins mouiller en rade, au même poſte que le 21 Novembre. Nous y paſſâmes la journée à embarquer les poudres & rider les haubans.

Décemb. Départ de Breſt.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Breſt. Je fus obligé de couper mon cable à trente braſſes de l'ancre, le vent d'Eſt très-frais & le juſant empêchant de virer à pic, & me faiſant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon Etat major étoit compoſé de onze Officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cens trois matelots, Officiers mariniers, ſoldats, mouſſes & domeſtiques. M. le Prince de Naſſau Sieg-

lien avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'île d'Oueſſant me reſtoit au Nord-quart-Nord-Eſt du compas, à la diſtance d'environ cinq lieues & demie; & ce fut d'où je pris mon point de départ, ſur le Neptune François dont je me ſuis toujours ſervi dans le cours du voyage.

Pendant les premiers jours nous eûmes aſſez conſtamment les vents d'Oueſt-Nord-Oueſt au Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt, grand frais. Le 14, à 7 heures du ſoir, le vent étant aſſez frais à l'Eſt-Sud-Eſt & la mer très-groſſe de la partie du Oueſt & du Nord-Oueſt, dans un roulis, le bout de bas-bord de la grande vergue entra dans l'eau d'environ trois pieds, ce que nous n'aurions pas cru poſſible, la vergue étant haute.

Le 17 après midi, on eut connoiſſance *des Salvages*, le 18 *de l'île de Palme*, & le 19 *de l'île de Fer*. Ce qu'on nomme les Salvages, eſt une petite île Deſcription des Salvages.

d'environ une lieue d'étendue de l'Eſt à l'Oueſt; elle eſt baſſe au milieu, mais à chaque extrémité s'éleve un mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroiſſent au-deſſus de l'eau, s'étendent du côté de l'Oueſt à deux lieues de l'île: il y a auſſi du côté de l'Eſt quelques briſans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

Erreur dans l'eſtime de la route.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans l'eſtime de notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoiſſance des îles Canaries, dont la poſition eſt exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'obſervai 28 degrés 2 minutes de latitude boréale; & en la faiſant cadrer avec le relevement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés ſept minutes, valant par le parallele de 28 degrés 2 minutes environ ſoixante & douze lieues dont

j'étois plus Eſt que mon eſtime. Cette erreur eſt fréquente dans la traverſée du cap Finiſtere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Eſt avec rapidité.

J'eus en même tems occaſion de remarquer que les Salvages ſont mal placés ſur la carte de M. Bellin. En effet, lorſque nous en eûmes connoiſſance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre eſtime de trois degrés dix-ſept minutes à l'Eſt. Cependant cette même différence s'eſt trouvée, le 19, de quatre degrés ſept minutes, en corrigeant notre point ſur le relevement de l'île de Fer, dont la longitude eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques. Il eſt à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'île de Fer, nous avons navigué avec un vent largue, frais & aſſez égal, & qu'ainſi il doit y avoir eu bien

Poſition des Salvages rectifiée.

peu d'erreur dans l'eſtime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'île de Palme au Sud-Oueſt-quart-Oueſt corrigé, & ſelon M. Bellin, elle devoit nous reſter au Sud-Oueſt. J'ai pû conclure de ces deux obſervations que M. Bellin a placé l'île des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'Oueſt, qu'elle n'y eſt effectivement. Au reſte ſur la carte Angloiſe du Docteur Halley, cette île des Salvages eſt placée 30 lieues encore plus à l'Oueſt que ſur celle de M. Bellin.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier juſqu'à notre attérage à la riviere de la Plata; elle ne fournit d'obſervations qui puiſſent intéreſſer les navigateurs, que les ſuivantes.

1767. *Janvier.* Obſervations nautiques.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & on degré trente-huit minutes Nord, & par 28 degrés de longitude, nous vîmes

beaucoup d'oiseaux ; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa carte.

2°. Le 8 Janvier après midi, nous passâmes la ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude. Passage de la ligne.

3°. Le 11 Janvier, au coucher du soleil j'observai la variation de l'aiguille aimantée de $3^d. 17'$ Nord-Ouest, étant par *cinq degrés* environ de latitude australe, & par *trente-deux degrés* de longitude occidentale du méridien de Paris. Depuis le 2 du même mois, je n'avois pû faire d'observations de ce genre & j'avois estimé la variation d'après la Carte de William Mountain & Jacob d'Obson, qui contient les observations magnétiques faites en 1744. Je me trouvois le 11 à midi sur un point de la courbe où il est marqué qu'il n'y avoit pas de variation dans cette année 1744. Les observations que je fis le 11 au soir & les trois jours suivans jusqu'au 14 au matin, Remarque sur la variation.

où j'obſervai encore 10 minutes de variation Nord-Oueſt, étant par *dix degrés trente ou quarante minutes* de latitude auſtrale & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris, me prouvent, ſi ma longitude eſtimée eſt exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la courbe ſur laquelle il n'y avoit pas de variation en 1744, s'eſt encore avancée vers l'Oueſt depuis les obſervations de Mountain & d'Obſon d'environ ſix degrés, ſur le parallele de *dix degrés trente minutes Sud*. Or depuis 1700, année des obſervations de Halley juſqu'en 1744, le progrès de cette ligne vers l'Oueſt ſur le même parallele où je l'ai obſervé étoit, ſelon Mountain & d'Obſon, de douze à treize degrés. Il ſembleroit donc que la marche de cette ligne vers l'Oueſt eſt uniforme & conſtante, puiſque ſur le parallele où les deux Anglois que je viens de citer avoient trouvé douze à treize degrés

de différence dans l'eſpace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de ſix degrés après un eſpace de vingt-deux ans. Cette progreſſion mériteroit d'être conſtatée par une ſuite d'obſervations. La découverte de la loi que ſuivent ces changemens dans la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des cauſes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Bréſil.

4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons eu preſque conſtamment, par les hauteurs obſervées, des différences Nord aſſez grandes, quoiqu'il ſoit plus ordinaire de les y éprouver Sud. Nous eûmes lieu d'en ſoupçonner la cauſe, lorſque, le 18 Janvier après-midi, nous traverſâmes un banc de frai de poiſſon, qui s'étendoit à perte de vûe du Sud-Oueſt-quart-Oueſt au Nord-Eſt quart-d'Eſt, ſur une ligne d'un blanc

rougeâtre, large d'environ deux brasſes. Sa rencontre nous avertiſſoit que depuis pluſieurs jours, les courans portoient au Nord-Eſt-quart-Eſt; car tous les poiſſons dépoſent leurs œufs ſur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En obſervant ces différences Nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles néceſſitaſſent avec elles des différences Oueſt; auſſi quand, le 29 Janvier au ſoir, on vit la terre, j'eſtimois à midi qu'elle me reſtoit à douze ou quinze lieues de diſtance, ce qui me fit naître la réflexion ſuivante.

Un grand nombre de navigateurs ſe ſont plaints depuis long-tems, & ſe plaignent encore que les Cartes, ſur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Bréſil beaucoup trop à l'Eſt. Ils ſe fondent ſur ce que, dans leurs différentes traverſées, ils ont ſouvent apperçu ces côtes, lorſqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues.

Ils

Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest : & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les Cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la riviere de la Plata, si un heureux hazard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis à la direction d'un courant : & son éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route ; les courans que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette obſervation bien conſtatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Oueſt, je fus autoriſé à corriger nos erreurs ſur la diſtance, en la faiſant cadrer avec l'obſervation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoiſſance de terre, preſque au moment où me la montroit mon eſtime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Oueſt, d'après l'eſtime journaliere, en ſe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obſervation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'euſſions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Bréſil eſt plus à l'Oueſt que ne le marque M. Bellin?

Obſervations ſur les courans.

En général, il paroit que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Eſt, plus ſouvent au Sud-Oueſt. Un coup d'œil ſur le giſſement de la côte ſuffit pour prouver

qu'ils ne doivent ſuivre que l'une ou l'autre de ces deux directions ; & il eſt toujours facile de diſtinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les obſervations de latitude. C'eſt à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs ſe plaignent, & je penſe que M. Bellin place exactement les côtes du Bréſil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a auſſi eu des obſervations de longitude faites à Fernambuc & à Buenos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne ſçauroit y avoir d'erreur conſidérable ſur la poſition en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme juſqu'au trente-cinquieme parallele de latitude auſtrale : & c'eſt ce que l'expérience nous a confirmé.

Il eſt d'autant plus eſſentiel de ſça- Remar-

que sur les Abrolhos.

voir à quoi s'en tenir sur la véritable position de ces côtes & sur les courans qui regnent le plus fréquemment dans ces parages, que, 1°. depuis le dix-septieme jusqu'au dix-neuvieme parallele, la rencontre inopinée des *Abrolhos* seroit fort dangereuse. Cet écueil s'étend au Nord, au Sud & à l'Est plus que ne le marque la Carte Françoise. Au reste si malheureusement un vaisseau se trouvoit engagé dans les Abrolhos, il ne devroit pas pour cela se croire perdu. Il faudroit y mouiller. On trouve communément au pied des Récifs cinq à six brasses d'eau, fond de vase blanchâtre. On en sortiroit en se touant. De plus, il faut sçavoir qu'il y a passage à terre des Récifs, depuis quatre jusqu'à huit brasses d'eau, & que même en envoyant un bateau à *Caravella*, petit port marqué sur la Carte, on y peut avoir des pilotes.

Sur les basses de S. Thomas.

2°. Entre le vingt & unieme & le vingt-troisieme parallele austral, & par

44 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris, il faut se méfier d'un haut fond qui n'est marqué ni sur la Carte Françoise ni sur la Carte Hollandoise. Ce sont *les basses de S. Thomas*, basses fort dangereuses de mauvais tems, le haut du banc n'ayant que de trois à quatre brasses d'eau. Elles mettent seize à dix-sept lieues au large. Il y a passage à terre; mais il faut le bien connoître pour le tenter: encore ne sais-je si les navires d'un grand tirant d'eau y en trouveroient assez. Les Portugais qui font le capotage de la côte du Brésil sur de petits bâtimens, passent par ce chenal; mais il est arrivé à plusieurs d'y toucher. Le fond entre la terre & les basses est de sable semblable à du crystal pilé, & sur le banc il est de pierres pourries. Je m'y suis trouvé en 1763, & je n'y fus pas sans inquiétude.

Description du Charbonnier.

La nuit du 17 au 18, nous prîmes deux oiseaux, dont l'espece est connue

des marins ſous le nom de *Charbonniers*. Ils ſont de la groſſeur d'un pigeon. Ils ont le plumage d'un gris foncé, le deſſus de la tête blanc, entouré d'un cordon d'un gris plus noir que le reſte du corps, le bec effilé, long de deux pouces & un peu recourbé par le bout, les yeux vifs, les pattes jaunes, ſemblables à celles des canards, la queue très-fournie de plumes & arrondie par le bout, les aîles fort découpées & chacune d'environ 8 à 9 pouces d'étendue. Les jours ſuivans nous vîmes beaucoup de ces oiſeaux.

Entrée dans la riviere de la Plata.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au ſoir nous vîmes la terre, ſans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit ſur ſon déclin, & que les terres de cette côte ſont fort baſſes. La nuit fut obſcure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la paſſâmes en panne ſous les huniers tous les ris pris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du

'eſt autre que le prolongement *du cap*
aint-Antoine, ſeroit plus dangereux :

Pl. 2.


61
60
59
58
57
56
Colonie du St Sacrement
R. Sta Lucia
Montevideo
Montagnes et Bourg des Maldonados
I. Flores
I. Maldonados
C. Sta Maria
14 Novembre 1707
I. Lobos
Buenos Aires
la Encenada de Baragan
Banc Ortiz
Riviere de la Plata
Banc aux Anglois
Pta de las Carretas
Banc aux François
C. St Antonio
35
36

jour naiſſant nous firent appercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'île de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés ſeize minutes vingt ſecondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que ſa latitude vraie eſt trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je releve cette fauſſe poſition, parce qu'elle eſt dangereuſe. Un vaiſſeau qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le cap Sainte-Marie, courroit le riſque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la ſonde l'avertiroit de l'approche du danger ; près du banc, on ne trouve plus que ſix à ſept braſſes d'eau. *Le banc aux François*, qui n'eſt autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, ſeroit plus dangereux :

Correction néceſſaire ici dans la Carte de M. Bellin.

lorſqu'on eſt prêt à donner ſur la pointe ſeptentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze braſſes d'eau.

Mouil-lage des Maldo-nades.

Les Maldonades ſont les premieres terres hautes qu'on voit ſur la côte du Nord, après être entré dans la riviere de la Plata, & les ſeules preſque juſqu'à Montevideo. A l'Eſt de ces montagnes, il y a un mouillage ſur une côte très-baſſe. C'eſt une anſe en partie couverte par un îlot. Les Eſpagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garniſon. On travaille depuis quelques années, dans ſes environs, une mine d'or peu riche; on y trouve auſſi des pierres aſſez tranſparentes. A deux lieues dans l'intérieur, eſt une ville nouvellement bâtie, peuplée entierement de Portugais déſerteurs, & nommée *Pueblo nuevo.*

Mouil-lage à Monte-video.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de *Montevideo*, par quatre braſſes d'eau, fond de vaſe molle & noire. (*a*) Nous avions paſſé la

(*a*) Tel étoit au compas le relevement de notre

nuit du 30 au 31, mouillés ſur une ancre, par neuf braſſes même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'Eſt de *l'île de Flores*. Les deux frégates Eſpagnoles deſtinées à prendre poſſeſſion des îles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur Commandant, Don Philippe Ruis Puente, Capitaine de Vaiſſeau, étoit nommé Gouverneur de ces îles. Nous nous rendîmes enſemble à Buenos-Aires, afin d'y concerter avec le Gouverneur Général Don Franciſco Bucarely, les meſures néceſſaires pour la ceſſion de l'établiſſement que je devois livrer aux Eſpagnols. Nous n'y ſéjournâmes pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 Février. *Février.*

Nous avions fait le voyage de Buenos-Aires M. le Prince de Naſſau & Route par terre de Buenos-Aires à Montevideo.

mouillage; *le mont* à l'Oueſt 5d Nord; *le moulin de la ville* au Sud-Eſt ¼ Eſt; *le pavillon* à l'Eſt 5d Nord une demi-lieue; *les plus hautes terres du fond de la baye* au Nord-Nord-Eſt une lieue; *la pointe qui briſe à l'entrée de la baye à l'Eſt* au Sud-Eſt un tiers de lieue. Nous nous affourchâmes Sud-Eſt & Nord-Oueſt.

moi, en remontant la riviere dans une goëlette; mais comme pour revenir de même nous aurions eu le vent de bout, nous paſſâmes la riviere vis-à-vis de Buenos-Aires, au-deſſus de la colonie du Saint-Sacrement, & fîmes par terre le reſte de la route juſqu'à Montevideo où nous avions laiſſé la frégate. Nous traverſâmes ces plaines immenſes dans leſquelles on ſe conduit par le coup d'œil, dirigeant ſon chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chaſſant devant ſoi trente ou quarante chevaux, parmi leſquels il faut prendre avec un lacs ſon relai, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué, ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous paſſâmes la riviere de Sainte-Lucie, riviere fort profonde, très-rapide

& beaucoup plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre ; on force enſuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à ſtribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort ſage aſſurément, mais peu propre à raſſurer ceux qui ne ſavent pas nager, ſoutient de ſon mieux au-deſſus de la riviere la tête des deux chevaux, dont la beſogne alors eſt de vous paſſer à la nage de l'autre côte, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Montevideo peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchiſſemens, l'autre de biſcuit & de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre conſommation depuis Breſt. On avoit employé le tems du ſéjour à Montevideo à calfater le bâtiment, à raccomoder

le jeu de voiles qui avoit ſervi pendant la traverſée, & à remplir d'eau les bariques d'armement. Nous mîmes auſſi dans la cale tous nos canons, à l'exception de quatre que nous conſervâmes pour les ſignaux ; ce qui nous donna de la place pour prendre à bord une plus grande quantité de beſtiaux. Les frégates Eſpagnoles étant également prêtes, nous nous diſpoſâmes à ſortir de la riviere de la Plata.



CHAPITRE II.

Détails sur les Etablissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata. 1767.

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve.

RIo *de la Plata* ou *la Riviere d'argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *lac de Xarayès* vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec *le Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusque par le trente-quatrieme degré; elle y reçoit l'*Urugai* & prend son cours à l'Est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xarayès, se sont trompés, & les autres Ecrivains ont suivi

leur erreur à cet égard. L'exiſtence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, eſt aujourd'hui reconnue fabuleuſe. Le Marquis de Valdelirios & Don Georges Menezès ayant été nommés, l'un par l'Eſpagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des poſſeſſions reſpectives des deux Puiſſances, pluſieurs Officiers Eſpagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 juſqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Eſpagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xarayès; les Portugais de leur côté, partant de Matogroſſo, établiſſement de leur nation ſur la frontiere intérieure du Bréſil par douze degrés de latitude Sud, s'embarquerent ſur une riviere nommée *Caourou*, que les mêmes Cartes des Jéſuites marquent ſe jetter auſſi dans le lac des Xarayès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de ſe rencontrer ſur le Pa-

raguai, par les quatorze degrés de latitude Sud, & ſans avoir vu aucun lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un lac, eſt une vaſte étendue de pays très-bas, lequel en certain tems de l'année eſt couvert par les innondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend ſa ſource entre le cinquieme & le ſixieme degré de latitude auſtrale, à-peu-près à égale diſtance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où ſort *la Madera*, qui va perdre ſes eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Urugai naiſſent tous deux dans le Bréſil; l'Urugai dans la Capitainie de S. Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui ſont à l'Eſt-Nord-Eſt de Rio Janéiro, d'où il prend ſon cours vers l'Oueſt, & enſuite tourne au Sud.

Source de la Plata.

On trouvera dans le quatorzieme tome de la collection des Voyages par M. l'Abbé Prevoſt, l'hiſtoire de la découverte de Rio de la Plata, & le détail des établiſſemens que les Eſpagnols

Date & précis hiſtorique des premiers établiſſemens que les Eſpa-

gnols y
font.

y ont faits. On y verra Diaz de Solis, grand Pilote de Caſtille, entrer le premier dans ce fleuve en 1515. Il lui donna ſon nom, & le fleuve le conſerva juſqu'en 1526. Cette année Sébaſtien Cabot étant parti d'Eſpagne avec le titre de grand Pilote de Caſtille, à la tête d'une eſcadre de cinq vaiſſeaux qu'il devoit conduire aux Moluques par le détroit de Magellan, entra dans Rio de la Plata qu'il nomma ainſi, parce que, l'ayant remonté juſqu'au-deſſus du confluent du Paraguai & du Parana, il tira beaucoup d'or & d'argent des Indiens qui en habitoient les bords. Les Portugais établis au Bréſil avoient dès-lors tenté de pénétrer dans le Pérou en traverſant le Paraguai. Cabot ayant rencontré dans ſa courſe un Officier Portugais venu pour reconnoître le pays, crut que ſa préſence y étoit néceſſaire pour en aſſurer la poſſeſſion à l'Eſpagne. Il dépêcha en conſéquence un de ſes vaiſſeáux pour demander du ſecours & rendre compte

à

à l'empereur Charles V. des raiſons qui l'avoient déterminé à ne pas ſuivre ſa premiere miſſion. Il avoit laiſſé ſon eſcadre au confluent du Paraguai & de l'Urugai, & il s'étoit établi trente lieues plus haut, à l'embouchure d'une petite riviere qu'il nomma *Rio Tercero*, où il bâtit un fort ſous le nom du *Saint-Eſprit*. Les ſecours qu'il attendoit ayant tardé, il repaſſa en Eſpagne deux ans après avec ſon eſcadre, laiſſant cent vingt hommes pour garder ſon fort; mais une grande partie de cette garniſon périt, victime de l'amour dont un Cacique voiſin fut enflammé pour la femme d'un des principaux Officiers de la troupe; & le reſte, trop foible pour ſe ſoutenir dans le pays, ſe refugia ſur les côtes du Bréſil, dont bien-tôt il fut chaſſé par les Portugais.

Ce ne fut qu'en 1535 que la Cour d'Eſpagne prit enfin le parti de renvoyer dans la riviere de la Plata. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanſon

de l'Empereur, fut chargé du commandement de la flotte, & nommé Gouverneur Général de tous les pays qui ſeroient découverts juſqu'à la mer du Sud. Il jetta ſous de mauvais auſpices les premiers fondemens de Buenos-Aires à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-deſſous de ſon confluent avec l'Urugai, & ſon expédition ne fut qu'une ſuite de malheurs qui ſe terminerent par ſa mort. Cependant quelques détachemens Eſpagnols de la troupe de Mendoze qui avoient remonté le fleuve, fonderent en 1538 à trois cens lieues de ſon embouchure ſur la rive occidentale, la ville de *l'Aſſomption*, aujourd'hui capitale du Paraguai. L'année ſuivante, les habitans de Buenos-Aires, qui n'avoient ceſſé depuis ſa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine & aux incurſions des Indiens, l'abandonnerent & ſe rendirent à l'Aſſomption. Cette derniere colonie fit des progrès aſſez rapides; mais enfin

la néceſſité d'avoir à l'entrée du fleuve un port qui pût ſervir de retraite aux vaiſſeaux qui y apportoient des troupes & des munitions, procura le rétabliſſement de Buenos-Aires. Don Pedro Ortiz de Zarate, Gouverneur du Paraguai, la rebâtit en 1580, au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit auparavant placée ; il y fixa ſa demeure : elle devint l'entrepôt des vaiſſeaux d'Europe, & ſucceſſivement la capitale de toutes ces provinces, le ſiége d'un Evêque & la réſidence du Gouverneur Général.

Buenos-Aires eſt ſituée par 34^d $35'$ de latitude auſtrale ; ſa longitude de 61^d $5'$ à l'Oueſt de Paris, a été déterminée par les obſervations aſtronomiques du P. Feuillée. Cette ville, régulierement bâtie, eſt beaucoup plus grande qu'il ſemble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ſes habitans, qui ne paſſe pas vingt mille, blancs, negres & métifs. La forme des maiſons eſt ce qui

Situation de la ville de Buenos-Aires.

Sa population.

lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou six maisons particulieres, toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours & presque toutes des jardins. La Citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la riviere & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Cette ville manque de port.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui

doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, ſe rendent à *la Encenada de Baragan*, eſpece de port ſitué à neuf ou dix lieues dans l'Eſt-Sud-Eſt de cette ville.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuſes de l'un & de l'autre ſexe. L'année y eſt remplie de fêtes de Saints qu'on célebre par des proceſſions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de ſpectacles. Les Moines nomment les premieres dames de la ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le ſoin de parer l'Egliſe, d'habiller la ſtatue & de porter l'habit de l'ordre. C'eſt pour un étranger un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les Egliſes de Saint François ou de Saint Dominique des dames de tout âge aſſiſter aux offices avec l'habit de ces ſaints inſtituteurs.

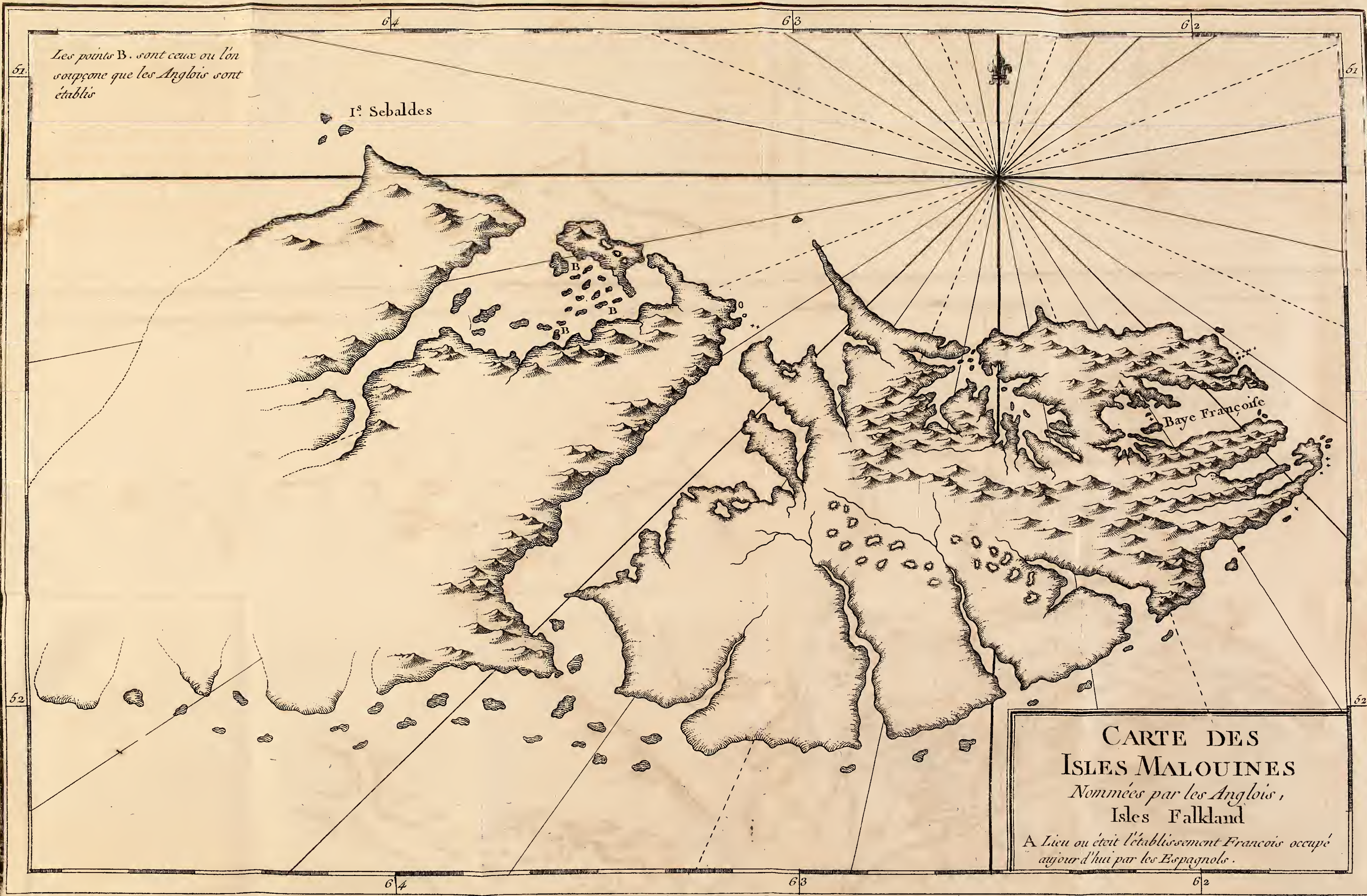
Etabliſſemens religieux.

Les Jéſuites offroient à la piété des

femmes un moyen de ſanctification plus auſtere que les précédens. Ils avoient attenant à leur couvent une maiſon nommée *la Caſa de los exercicios de las mugeres*, c'eſt-à-dire la maiſon des exercices des femmes. Les femmes & les filles, ſans le conſentement des maris ni des parens, venoient s'y ſanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce ſanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de S. Ignace; les domeſtiques même du ſexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtreſſes. Les exercices pratiqués dans ce lieu ſaint étoient la méditation, la priere, les cathéchiſmes, la confeſſion & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du ſang que faiſoient, nous a-t-on dit, rejaillir les diſciplines dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Confré- Au reſte la charité des Moines ne

nt assez agreable.


Les points B. sont ceux ou l'on soupçone que les Anglois sont établis
Is. Sebaldes
B
B
B
B
A
Baye Françoise
64
63
62
51
52
CARTE DES
ISLES MALOUINES
Nommées par les Anglois,
Isles Falkland
A Lieu ou étoit l'établissement François occupé aujour d'hui par les Espagnols.

fait point ici acception de personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre aggrégé. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'Ecriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem.* Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec croix, bannieres & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

rie & processions de Negres.

Dehors de Buenos-Aires; leurs productions.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Espagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cents lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en sont les seuls habitans. À peine, en parcourant cette vaste contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparses, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent n'ont aucune retraite, & sont

obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les tranſportent, & qui ſont les ſeules voitures dont on ſe ſerve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, ſont le plus ſouvent expoſés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Abondance de beſtiaux.

Tout le pays eſt uni, ſans montagnes & ſans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé ſous le climat de la plus heureuſe température, il ſeroit un des plus abondans de l'univers en toutes ſortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y ſeme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, preſque tout eſt inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou ſi le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce ſont des Negres eſclaves. Au reſte les chevaux & les beſtiaux ſont en ſi grande

abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes ſont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorſqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reſte, qui devient la proie des chiens ſauvages & des tigres : ce ſont les ſeuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de ſe nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils ſe ſont multipliés à l'infini. Ils ſe raſſemblent ſouvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils ſont preſſés par la faim. Les tigres ne ſont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boiſés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le ſoient. On connoît l'adreſſe des habitans de ces contrées à ſe ſervir du lacs; (*a*) & il eſt certain

(*a*) Le lacs dont ils ſe ſervent eſt une courroie treſſée très-forte, dont un bout eſt attaché à la ſelle du

qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas d'enlacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une espece de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très-bas sur jambes & peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très-cher à Buenos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine

Rareté du bois : moyens d'y remédier.

cheval qu'ils montent, & l'autre forme un nœud courant. Munis de ce lacs, ils se réunissent plusieurs, & vont choisir au milieu des troupeaux la bête qu'ils veulent avoir. Le premier qui peut l'atteindre lui jette son lacs, & manque rarement de le saisir par les cornes. Un second, pendant que le taureau suit le cheval de celui qui l'a enlacé, tâche de lui saisir avec son lacs une des jambes de derriere. Du moment où il y a réussi, les chevaux dressés à cette chasse tournent avec vîtesse chacun d'un côté opposé, & la secousse qu'ils donnent en tendant le lacs renverse le taureau. Alors ils s'arrêtent en tirant fortement sur le lacs, afin que le taureau ne puisse pas se relever. Dans cet état les hommes mettent pied à terre & tuent facilement l'animal couché & hors d'état de se défendre.

propres à brûler. Tout ce qui eſt néceſſaire pour la charpente des maiſons, la conſtruction & le raboub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il ſeroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la conſtruction des plus grands navires. De *Monte-grande*, où ſont les plus beaux, on les tranſporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Urugai; & depuis le *Salto Chico* de l'Urugai, des bâtimens faits exprès pour cet uſage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où on auroit établi des chantiers.

Détails ſur les Américains de cette contrée.

Les naturels, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la riviere de la Plata, ſont du nombre de ceux qui n'ont pu être encore ſubjugués par les Eſpagnols & qu'ils nomment *Indios bravos*. Ils ſont d'une taille médiocre, fort laids & preſque tous galeux. Leur couleur eſt très-baſannée, & la graiſſe dont ils ſe frottent continuel-

lement les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de Chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très-bien passées: ils mettent le poil en-dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du lacs & de boules (*a*). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du-moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs fem-

(*a*) Ces boules sont deux pierres rondes de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchâssées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à deux cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

mes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne ceſſent d'en boire que quand l'ivreſſe les laiſſe abſolument ſans mouvement. Pour ſe procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux ; & quand ils ont épuiſé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils ſe raſſemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des beſtiaux ſur les terres des Eſpagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede : comment dompter une nation errante, dans un pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le tems n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuire mille Américains.

Race de brigands établis

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le Nord de la riviere une tribu de

brigands qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'il ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Justice s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accrû; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontieres du Brésil, où il les échangent avec les Paulistes (*a*) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cents. Ils ont abandonné leur premiere habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

dans le Nord de la riviere.

(*a*) Les Paulistes sont une autre race de brigands sortis du Brésil, & qui se sont formés en République vers la fin du seizieme siecle. Ils se nomment *Paulistes*, du lieu appellé *San-Pablo* qui est leur principale habitation.

Étendue du Gouvernement de la Plata.

Le Gouverneur général de la province de la Plata réſide, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tous ce qui ne regarde pas la mer, il eſt cenſé dépendre du Viceroi du Pérou ; mais l'éloignement rend cette dépendance preſque nulle, & elle n'exiſte réellement que pour l'argent qu'il eſt obligé de tirer des mines du Potoſi ; argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potoſi un hôtel des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établiſſemens ſont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Corduba*, *Mendoza* & l'*Aſſomption* dépendent, ainſi que les fameuſes miſſions des Jéſuites, du Gouverneur général de Buenos-Aires. Cette vaſte province comprend en un mot toutes les poſſeſſions Eſpagnoles à l'Eſt des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones juqu'au détroit de Magellan. Il eſt vrai qu'au Sud de Buenos-

Buenos-Aires il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Aires un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes; il va par quarante degrés environ se charger de sel dans les lacs voisins de la mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des missions du Paraguai; ce sera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent

tirer du ſol tant d'autres richeſſes qu'il renferme dans ſon ſein ; le commerce même de Buenos-Aires n'eſt pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans : il eſt conſidérablement déchû, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandiſes* n'eſt plus permiſe, c'eſt-à-dire depuis qu'il eſt défendu de faire paſſer les marchandiſes d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili ; de ſorte que les ſeuls objets de ſon commerce avec ces deux provinces ſont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès eſt pendant à Madrid, où je ne ſçais quand ni comment on le jugera. Cependant Buenos - Aires eſt riche, j'en ai vu ſortir un vaiſſeau de regiſtre avec un million de piaſtres ; & ſi tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe,

ce commerce ſeul ſuffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre il ſe faiſoit ici une contrebande énorme avec la colonie du Saint Sacrement, place que les Portugais poſſedent ſur la rive gauche du fleuve, preſque en face de Buenos-Aires; mais cette place eſt aujourd'hui tellement reſſerrée par les nouveaux ouvrages dont les Eſpagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle eſt impoſſible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, ſont obligés de tirer par mer leur ſubſiſtance du Bréſil. Enfin ce poſte eſt ici à l'Eſpagne, à l'égard des Portugais, ce que lui eſt en Europe Gilbratar, à l'égard des Anglois.

Colonie du S. Sacrement.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, eſt ſituée à la rive ſeptentrionale du fleuve, trente lieues au-deſſus de ſon embouchure & bâtie ſur une preſqu'île qui défend des vents d'Eſt une baie d'environ deux lieues de profondeur ſur une de largeur à ſon

Détails ſur la ville de Montevideo.

entrée. A la pointe occidentale de cette baie eſt un mont iſolé, aſſez élevé, lequel ſert de reconnoiſſance & a donné le nom à la ville ; les autres terres qui l'environnent, ſont très-baſſes. Le côté de la plaine eſt défendu par une citadelle : pluſieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage ; il y en a même une au fond de la baie ſur une île fort petite appellée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo eſt ſûr, quoiqu'on y eſſuie quelquefois des *pamperos*, qui ſont des tourmentes de vent de Sud-Oueſt, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie ; on y mouille par trois, quatre & cinq braſſes d'eau ſur une vaſe très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit ſans ſouffrir aucun dommage ; mais les vaiſſeaux fins s'y arcquent facilement & y dépériſſent. L'heure des marées n'y eſt point réglée ; ſelon le vent qu'il fait, l'eau eſt haute ou baſſe. On doit ſe mé-

Sur le mouillage dans cette baie.

fier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Eſt de cette baie ; la mer y briſe, & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charrettes* (*a*).

Montevideo a un Gouverneur particulier, lequel eſt immédiatement ſous les ordres du Gouverneur général de la province. Les environs de cette ville ſont preſque incultes & ne fourniſſent ni froment ni maïs ; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biſcuit & les autres proviſions néceſſaires aux vaiſſeaux. Dans les jardins, ſoit de la ville, ſoit des maiſons qui en ſont voiſines, on ne cultive preſque aucun légume ; on y

La relâche y eſt excellente pour les équipages.

(*a*) Avec peu de travail & de dépenſe, on feroit dans la riviere de Sainte-Lucie un des plus beaux ports du monde. Cette riviere eſt ſituée du même côté & à huit ou dix lieues dans l'Oueſt de Montevideo. Il ne s'agiroit que de curer un banc de ſable d'environ cent cinquante pieds d'étendue qui ſe trouve à l'entrée, & ſur lequel il n'y a que dix à onze pieds d'eau. Enſuite on trouve 9, 10, 11, 12 braſſes, pendant une étendue conſidérable en remontant la riviere.

trouve ſeulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les beſtiaux y ſont dans la même abondance que dans le reſte de ce pays ; ce qui joint à la ſalubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages ; on doit ſeulement y prendre ſes meſures contre la déſertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'eſt que l'on y vit preſque ſans travail. En effet comment réſiſter à la comparaiſon de couler dans le ſein de l'oiſiveté des jours tranquilles ſous un climat heureux, ou de languir affaiſſé ſous le poids d'une vie conſtamment laborieuſe, & d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieilleſſe indigente ?



CHAPITRE III.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux îles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces îles.

LE 28 Février 1767 nous appareillâmes de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convînmes, Dom Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cas de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant

1767. *Février.*

Départ de Montevideo.

les bordées ; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le Commandant Espagnol fît aucun signal, j'envoyai un Officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'île de Flores dans une éclaircie, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Dom Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'Officier alors le prévint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au Nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdîmes de vûe le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut ora-

geuſe, le pamperos ſouffla avec furie, & nous fit chaſſer : une ſeconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaiſſeaux Eſpagnols, mâts de hune & baſſes vergues amenés, leſquels avoient beaucoup plus chaſſé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-groſſe, ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller ſous les quatre voiles majeures ; à midi nous avions perdu de vûe les Eſpagnols demeurés à l'ancre, & le 3 Mars au ſoir, nous étions hors de la riviere.

Coup de vent eſſuyé dans la riviere.

1767. *Mars.*

Nous eûmes pendant la traverſée aux Malouines, des vents variables du Nord-Oueſt au Sud-Oueſt, preſque toujours gros tems & mauvaiſe mer : nous fûmes contraints de paſſer à la cape le 15 & le 16, ayant eſſuyé quelques avaries. D'ailleurs notre mâture exigeoit le plus grand ménagement, la frégate dérivoit outre meſure, ſa marche n'étoit point égale ſur les deux bords, & le gros

Route de Montevideo aux îles Malouines.

tems ne nous permettoit pas de tenter des changemens dans ſon arimage qui euſſent pû la mettre mieux en aſſiete. En général, les bâtimens fins & longs ſont tellement capricieux; leur marche eſt aſſujetie à un ſi grand nombre de cauſes ſouvent imperceptibles, qu'il eſt fort difficile de démêler celles dont elle dépend. On n'y va qu'à tâtons, & les plus habiles y peuvent prendre le change.

Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaiſſe. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horiſon ſe fût éclairci, & que par mon eſtime je fuſſe dans l'Eſt des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépaſſé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Oueſt; le vent, ce qui eſt fort rare dans ces parages, favoriſoit cette réſolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les ſondes de la côte des

Patagons, je fus aſſuré de ma poſition, & je repris avec confiance la route à l'Eſt. En effet, le 21 à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance des Sébaldes qui nous reſtoient au Nord-Eſt-quart-d'Eſt à huit ou dix lieues de diſtance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me ſerois au reſte épargné l'embarras où je me trouvai, ſi de bonne heure j'euſſe tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les îles en latitude.

Faute commiſe dans la direction de cette route.

Le 22 au coucher du ſoleil, nous avions relevé les terres des Malouines les plus Eſt à l'Eſt-Sud-Eſt 5 d Sud, diſtantes de ſix à ſept lieues, & les plus près de nous au Sud-quart-Sud-Eſt, diſtantes de quatre lieues. Je faiſois gouverner à l'Eſt du compas valant l'Eſt-Sud-Eſt corrigé, afin de prolonger pendant la nuit à cette même diſtance de quatre lieues la côte des îles, laquelle court Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt corrigés. Les vents étoient au Sud-

Danger que nous courons.

Oueſt, & nous courions tribord amure, lorſqu'à dix heures & demie, quelques momens après le lever de la lune, nous vîmes une pointe de terre de l'avant à nous, nous *arrivâmes* pour l'éviter; mais bientôt après, ayant apperçu diſtinctement que cette pointe, dont nous n'étions plus gueres qu'à une lieue, s'étendoit fort au large, nous prîmes ſur le champ le plus près bas-bord, le cap au Nord-Oueſt. Ne pouvant *doubler* même à cette route, il fallut courir pluſieurs bordées pour nous *élever*. Ce ne fut qu'à trois heures du matin, qu'étant ſortis de la baie dans laquelle nous avions été engagés, nous pûmes reprendre notre premiere route, prolongeant la côte à l'Eſt-Sud-Eſt corrigé. Cette pointe, qui nous a mis en danger, eſt la pointe de l'Eſt du détroit des Malouines, laquelle s'avance au moins à quatre lieues au large plus que la côte. Notre ſituation étoit d'autant plus critique, que nous n'avions pas la reſſource de mouiller;

car dans l'eſpece de baie formée par cette pointe, le fond eſt de roches.

Le 23 au ſoir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande baie, où mouillerent auſſi le 24 les deux frégates Eſpagnoles. Elles avoient beaucoup ſouffert dans leur traverſée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la Commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ſes bouteilles, enfoncé les fenêtres de ſa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Preſque tous les beſtiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port & s'y amarrerent.

Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols.

Le premier Avril, je livrai notre établiſſement aux Eſpagnols qui en prirent poſſeſſion, en aborant l'étendart d'Eſpagne, que la terre & les vaiſſeaux ſaluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lû aux François habitans de cette Colo-

nie naiſſante une lettre du Roi, par laquelle Sa Majeſté leur permettoit d'y reſter ſous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permiſſion : le reſte, avec l'Etat-Major, fut embarqué ſur les frégates Eſpagnoles, leſquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (*a*). Pour moi je fus contraint de reſter aux Malouines à attendre l'Etoile, ſans laquelle je ne pouvois continuer mon voyage.

Avril.

(*a*) Lorſque j'ai livré l'établiſſement aux Eſpagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés juſqu'au premier Avril 1767, montoient à ſix cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des ſommes dépenſées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majeſté Catholique ſur les îles Malouines, le Roi d'Eſpagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun rembourſement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaiſſeaux, bateaux, marchandiſes, armes, proviſions de guerre & de bouche qui compoſoient notre établiſſement, ce Monarque juſte autant que généreux, a voulu que nous fuſſions rembourſés de nos avances, & la ſomme ſuſdite nous a été remiſe par ſes Tréſoriers, partie à Paris, le reſte à Buenos-Aires.

On me pardonnera quelques remarques historiques sur ces îles.

Détails historiques sur les Malouines.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célebre Améric Vespuce, qui, dans son troisieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord au mois d'Avril 1502. Il ignoroit à la vérité si elle appartenoit à une île, ou si elle faisoit partie du continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerai, avec non moins de fondement, que Beauchesne Goüin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Améric Vespuce en fait la découverte.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoissance.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'Est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord

que les îles Malouines étant ſituées entre les Sébaldes & l'île Beaucheſne, & ayant une étendue conſidérable, le navigateur François dut néceſſairement rencontrer la côte des Malouines. En ſecond lieu, il eſt impoſſible d'être mouillé à l'Eſt des Sébaldes ſans voir les Malouines; je les ai apperçues étant à quatre lieues dans l'Oueſt de ces premieres îles. Enfin, ſi on ſuit les détails qu'il donne ſur la nature du pays où il relâcha, on achevera de ſe convaincre de la vérité de mes conjectures. Beaucheſne vit d'abord une ſeule île d'une immenſe étendue, & ce ne fut qu'après en être ſorti qu'il s'en préſenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de ſarcelles, de canards & de bécaſſines; il n'y vit point de bois : tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire ſont trois petites îles pierreuſes, où Guillaume Dampierre allant

dans

dans la mer du Sud en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage. Conséquemment si ce n'est point aux Malouines que Beauchesne a touché, il faut que ce soit à quelque île inconnue, située plus à l'Est, mais ce ne peut être aux Sébaldes.

Quoi qu'il en soit, les îles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plûpart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, assuroit qu'elle étoit peuplée & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siecle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du Sud-Est dans une mauvaise baie, à l'abri de quelques petites îles qu'on appella *îles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y séjourna

que pour faire de l'eau, & continua ſa route ſans s'embarraſſer de les reconnoître.

Les François s'y établiſſent.

Cependant leur poſition heureuſe pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des terres auſtrales, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces îles. Je propoſai au miniſtere de le commencer à mes frais, & ſecondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon couſin germain & l'autre mon oncle, je fis ſur le champ conſtruire & armer à Saint-Malo, par les ſoins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon ſecond, *l'Aigle* de vingt canons & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpece d'hommes laborieuſe, intelligente, & qui doit

être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi ſur *l'Aigle.* Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine ſur la côte du Bréſil, l'autre à Montevideo, où nous prîmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous atterrâmes ſur les îles Sébaldes le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre ſa pointe du Nord-Oueſt & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du Nord (*a*), & étant par-

Premier établiſſement dans ces îles.

(*a*) Dans l'Eſt du détroit des Malouines, en longeant la côte, environ à trois quarts de lieue, nous nous trouvâmes cette année dans une marée ſemblable à un ras; la mer, extraordinairement houleuſe dans un eſpace de plus d'une demi-lieue, y briſoit comme entre des bâtures. Engagés dans ce ras, nous ne fûmes pas ſans inquiétude. Nous étions alors en nouvelle lune & les vents étoient à l'Oueſt. On a depuis, pendant trois années, paſſé pluſieurs fois

venu à l'extrêmité orientale des îles, j'entrai le 3 Février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établiſſement.

Détail ſur la maniere dont il ſe fait.

La même illuſion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces îles étoient couvertes de bois, agit auſſi ſur mes compagnons de voyage & ſur moi. Nous vîmes avec ſurpriſe en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre choſe que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en ſe deſſéchant, reçoit la couleur d'herbe morte juſqu'à une toiſe environ de hauteur; & de-là ſort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de ſorte que, dans l'éloignement, les tiges réunies

dans ce même endroit; on y a même paſſé avec des circonſtances pareilles pour l'état de la lune & du vent, & on n'a plus retrouvé le ras, mais bien une mer unie & un très-grand fond. Comment expliquer cette bizarrerie ?

présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites îles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'île, couchans tous à la belle étoile & vivans de notre chasse, ne nous procurerent la découverte d'aucune espece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce

gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un ſpectacle ſingulier de voir à notre arrivée tous les animaux, juſqu'alors ſeuls habitans de l'île, s'approcher de nous ſans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curioſité inſpire à la vûe d'un objet inconnu. Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux mêmes ſe poſer ſur les gens qui étoient arrêtés; tant il eſt vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui faſſe reconnoître en lui par le ſeul inſtinct aux animaux foibles l'être qui ſe nourrit de leur ſang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à ſe méfier de leur plus cruel ennemi.

Premiere année. Le 17 Mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie à une lieue du fond de la baie à la côte du Nord, ſur un petit port qui ne communique avec la baie que par un goulet

fort étroit. La colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf perſonnes, parmi leſquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes ſur le champ à leur bâtir des caſes couvertes de jonc, & à conſtruire un magaſin aſſez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les proviſions de toute eſpece que je leur laiſſai pour deux ans. Ces ouvrages furent exécutés par les Matelots, & l'Etat-Major des deux vaiſſeaux ſe chargea d'élever un fort en terre & gazon capable de contenir quatorze pieces de canon. Je travaillois à la tête de cet attelier & j'admirai à quel point les circonſtances extraordinaires exaltent les hommes & doublent leurs forces. Le zele de ces Officiers ne ſe ralentit pas un ſeul inſtant pendant quinze jours que dura ce travail pénible, qui commençoit avec l'aurore & que la nuit ſeule interrompoit. Le fort fut conſtruit aſſez ſolidement, le canon mis en batterie & dans le milieu

de cette petite citadelle, nous élevâmes un obeliſque de vingt pieds de hauteur. L'effigie du Roi décoroit une de ſes faces, & on enterra ſous ſes fondemens quelques monnoies avec une médaille, où ſur un côté étoit gravée la date de l'entrepriſe, ſur l'autre on voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi ſerviat ultima Thule.*

Telle étoit l'inſcription gravée ſur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 61 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS;
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-
LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE: CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-
DITION; SOUS LE MINISTERE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue: *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des ſecours prochains que je leur promis, M. de Nerville conſentit à reſter à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établiſſement aux extrémités de l'Univers, le ſeul qu'il y eût alors à une latitude auſſi élevée dans la partie

auſtrale de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris ſolemnellement poſſeſſion des îles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Deuxieme année.

Le 6 Octobre de la même année, je repartis de Saint-Malo ſur l'Aigle, & après une traverſée qui n'eut rien de remarquable que d'avoir inutilement cherché l'île *Pepys*, j'arrivai aux Malouines le 5 Janvier 1765. J'y goûtai la ſatisfaction inexprimable de voir que mes colons avoient joui d'une ſanté parfaite, & qu'ils étoient dans le meilleur état. Un ſeul avoit péri dans une chaſſe, ſans qu'on ait pû ſavoir par quel accident, attendu qu'il n'étoit pas accompagné. Ce ne fut même que deux ans après qu'on retrouva ſon corps. L'hyver n'avoit point été rude; il y avoit eu fort peu de neige & point de glace. La chaſſe & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand ſuccès. M. de Nerville avoit conſtruit une poudriere, un magaſin neuf en pierres,

l'ancien étant tombé, & rétabli le fort en finiſſant les foſſés & perfectionnant le rempart.

Je me hâtai de débarquer les habitans nouveaux & les proviſions de toute eſpece deſtinées à la colonie, de faire de l'eau & du leſt; & après un voyage par terre que j'entrepris pour reconnoître le détroit qui ſépare les deux grandes Malouines, je mis à la voile le 2 Février, pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaiſon de bois aſſortis. Le 16, étant à la vûe du cap des Vierges, nous apperçûmes trois navires, & le lendemain, entrant avec eux dans le détroit, nous fûmes aſſurés qu'ils étoient Anglois. C'étoient ceux du Commodore Byron, qui après être venu reconnoître les îles Malouines le long deſquelles ils avoient été vûs par nos pêcheurs, prenoient la route du détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud. Nous les ſuivîmes juſqu'au port Famine, où

ils relâcherent, & au mouillage que nous fîmes ensemble sous le cap Gregoire, un des navires Anglois s'étant échoué en louvoyant pour gagner ce mouillage, je me fis un devoir de lui envoyer avec la plus grande diligence deux bateaux, avec les secours d'usage en pareil cas.

Le 21, je m'amarrai dans une petite baie à laquelle les Matelots ont depuis donné mon nom, & dès le lendemain, nous nous occupâmes à couper des bois de différens échantillons, à équarrir les plus grosses pieces, à tracer dans la forêt différens chemins pour les conduire sur le bord de la mer, à en faire l'embarquement & l'arimage. Nous levâmes aussi & mîmes à bord, avec toutes les précautions que nous pûmes imaginer, plus de dix mille plans d'arbres de différens âges. Il étoit bien intéressant de tenter des plantations à nos îles. Ces travaux divers nous occuperent vingt jours, & je puis

dire qu'à l'exception des dimanches consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le tems nous avoit favorisés : car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très-beau. Le 15 Mars au soir, j'appareillai de la baie, je sortis du détroit le 24, & le 29 je mouillai dans le port des Malouines, où je fus reçu avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A mon départ des Malouines, le 27 Avril suivant, elle se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant un Etat-Major payé par le Roi.

Vers la fin de l'année 1765, nous renvoyâmes de Saint-Malo l'*Aigle* aux îles Malouines, & le Roi y joignit l'*Etoile*, une de ses flûtes. Cette derniere, partie de Rochefort, arriva dans la colonie le 15 Février 1766, & l'Aigle y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vi-

Troisieme expedition aux îles.

vres, les effets divers & les nouveaux habitans, mirent à la voile ensemble le 24 Avril, pour aller dans le détroit de Magellan chercher du bois pour la colonie. C'étoit entreprendre ce voyage dans la plus mauvaise saison; aussi fut-il très-pénible. Les Commandans des deux vaisseaux n'auroient pu, sans prolonger les risques & les difficultés, gagner la baie dans laquelle j'avois fait ma cargaison l'année précédente. Aussi mouillerent-ils dans la *baie Famine*, où ils trouverent en abondance de quoi s'assortir de bois des divers échantillons nécessaires à nos besoins. L'Etoile fut chargée la premiere, & rentra aux îles le 15 Juin. L'Aigle, restée la derniere & chargée de pieces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois. Cette expédition au détroit fut remarquable, par deux événemens d'une nature différente; savoir un combat avec les Sauvages qui en habitent la partie boisée, & une alliance contractée avec

les Patagons, qui en occupent la contrée orientale.

Hoſtilités avec les *Pecherais.*

Quelque tems après que l'Etoile fut partie de la baie Famine, des Sauvages de la même nation que ceux que j'avois vûs & auxquels j'avois fait des préſens l'année précédente, ſe montrerent aux endroits où l'Aigle continuoit de faire ſon bois. Nos gens les reconnurent, & on leur fit de nouveaux préſens. Ils vécurent pluſieurs jours dans la meilleure intelligence, allans à bord du navire, ſoit dans leurs canots, ſoit dans les nôtres, ſans aucune crainte réciproque. Le mauvais tems ayant obligé quelques-uns de nos ouvriers, au nombre de ſept, de reſter à terre, ils y paſſoient la nuit auprès du feu, dans une cabane conſtruite à la hâte, & la paſſoient avec ſécurité, lorſqu'ils entendirent du bruit & virent tout-à-coup paroître trois Sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent ſe ſervir des armes à feu : l'attaque fut trop bruſque.

Ils ſe défendirent avec des haches & des ſabres. De vingt cinq Sauvages ou environ qu'ils étoient, trois furent tués & le reſte mis en fuite ; deux de nos gens furent dangereuſement bleſſés. Depuis cet acte d'hoſtilité, ces Sauvages ne reparurent plus.

Cette aventure, déſagréable en elle-même, n'étoit pas importante pour les ſuites, la nation qui habite la partie boiſée du détroit étant peu nombreuſe, foible, & n'ayant aucune communication avec les Patagons, les ſeuls habitans de ces contrées dont l'union avec nous fut intéreſſante, par rapport aux objets d'échange que nous en pouvions tirer. Auſſi M. Denys de Saint-Simon, Capitaine d'Infanterie, né en Canada, & ayant paſſé une partie de ſa vie avec les Sauvages de ce vaſte pays, avoit-il été embarqué ſur l'Etoile & chargé de jetter les premiers fondemens de l'alliance avec ce peuple, le voiſin le plus proche des îles Malouines.

En

Alliance avec les Patagons.

En conſéquence, lorſque M. de la Giraudais Commandant de l'Etoile eut fini ſon bois à la baie Famine, il s'occupa de l'exécution de ce projet avant que de quitter le détroit de Magellan. Pour cet effet il mouilla ſous le cap Gregoire, aux environs duquel les Patagons étoient campés. M. de Saint-Simon ſe tranſporta à terre avec la chaloupe & le canot. Les Patagons ſe trouverent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval. Ils témoignerent beaucoup de joie & chanterent à leur mode: il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante qui vinrent ſe réunir aux autres; ce grand nombre n'effraya pas nos gens, parce qu'il y avoit dans la bande beaucoup de femmes & d'enfans. M. de Saint-Simon jugea que, pour contenter cette multitude, il falloit envoyer la chaloupe au vaiſſeau chercher une plus grande quantité de préſens que celle

qu'il avoit apportée; & par précaution, il fit demander à M. de la Giraudais un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition; & dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que sembloient y prendre les Sauvages, M. de Saint-Simon resta à terre avec les François armés au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendoient rapidement les côtes & venoient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cens ou environ. La position alors parut réellement critique; le jour tomboit; nulles nouvelles du bord: un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe & canot, notre peloton de François entourés par les Sauvages & prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés, & qui paroissoient observer entre eux une espece de discipline, fit vainement tous ses efforts pour

donner à entendre qu'il defiroit avoir fon feu particulier & remettre les affaires au lendemain; jamais les Patagons, foit amitié, foit défiance, n'y voulurent confentir. Il fallut fe réfoudre à paffer la nuit avec une douzaine d'eux, les autres s'étant retirés à leur camp.

Embarras où fe trouvent les François.

Cette nuit paffée fans fermer l'œil & fans vivres fur le bord de la mer, parut bien longue aux François. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naiffant leur montra que le navire avoit chaffé de près d'une lieue & demie, par la violence du vent qui foufloit toujours en tempête? C'étoit encore une journée au moins à paffer avec ces Patagons, qui revinrent en famille comme la veille. Toutefois ils laifferent une efpece de liberté à nos gens, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules fur le rivage. Les Sauvages, qui s'en apperçurent, leur apporterent quelques morceaux de chair de vigogne

à moitié cruds, mais qui furent trouvés excellens. A l'approche de la nuit, les chefs parurent exiger qu'on les ſuivît à leur camp; ſur le refus conſtant qui en fut fait, ils donnerent ordre à la multitude de ſe retirer, & cent hommes reſterent pour en garder onze.

Les François tinrent conſeil, ſe conformant aux avis de M. de Saint-Simon, habitué aux mœurs de pareilles nations. Il ne leur cacha point qu'étant ſans défenſe, le moindre mouvement mal interprété pouvoit leur être funeſte, & qu'il falloit montrer du ſang froid & de la tranquillité. On ſe rangea donc auprès de ce détachement de Sauvages pour y paſſer une ſeconde nuit. On ne dormit point; un des chefs qui paroiſſoit être le protecteur des François, & qui avoit déjà reçu des pipes & du tabac, fit les frais de la converſation & les cérémonies de l'hoſpitalité; la pipe paſſa de bouche en bouche; on chanta, ſans envie de la part des nôtres, & on mangea

de la moëlle de guanaques, qui paroît être un de leurs mets favoris.

Un inſtant penſa tout brouiller, par la mauvaiſe humeur d'un chef, dont la phiſionomie étoit ſiniſtre & qui prit à parti le chef notre protecteur. Il parloit avec le ton de la fureur, l'écume ſortoit de ſa bouche, & ſes geſtes indiquoient qu'il récitoit des combats malheureux que ſes compatriotes avoient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler ſon récit, confirmerent cette interprétation. M. de Saint-Simon parla aux ſiens, & diſpoſa tout pour réſiſter tant bien que mal, en cas d'affaire, ſans donner par ces diſpoſitions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre, affectant un air déterminé, qu'il étoit ſurpris de leurs diſputes & de leurs larmes, que ceux qu'il avoit amenés avec lui étoient amis de leur nation, & plus diſpoſés à les obliger qu'à leur faire injure; qu'ils les

regardoient comme des freres, & venoient contraĉter alliance avec eux. Le ſtile de cette harangue par geſtes auroit pu ne pas produire tout ſon effet, ſi le jour n'avoit enfin rétabli le calme & diſſipé les inquiétudes réciproques.

Le tems étoit devenu plus ſerein, on vit revenir le canot avec les préſens ſi long-tems attendus. On les remit entre les mains des chefs; il eût été impoſſible de les diſtribuer par familles, à cauſe du grand nombre. Les hommes qui s'étoient retirés la veille, s'étant rapprochés avec leurs femmes & leurs enfans, formerent un monde de cavaliers autour des François & les traiterent avec toutes les démonſtrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéreſſant que M. de Saint-Simon contraĉta l'alliance avec eux en leur préſentant le pavillon du Roi, qu'ils accepterent avec des cris de joie & des chanſons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendroit les revoir. Ils offrirent à M. de Saint-Simon

des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de l'Etoile s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédens, & on ſe ſépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

Deſcription des Patagons.

Il parut atteſté par le rapport uniforme des François, qui n'eurent que trop le tems de faire leurs obſervations ſur ce peuple célebre, qu'il eſt en général de la ſtature la plus haute & de la complexion la plus robuſte qui ſoient connues parmi les hommes. Aucun n'avoit au-deſſous de 5 pieds 5 à 6 pouces, pluſieurs avoient 6 pieds. Leurs femmes ſont preſque blanches & d'une figure aſſez agréable. Quelques-uns de nos gens, qui ont hazardé d'aller juſqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portoient encore ſur leur viſage l'apparence de la vigueur & de la ſanté. Parmi les chefs, une partie étoit armée de ſabres fort grands proportionnés à leur taille; pluſieurs avoient de larges

couteaux en forme de poignards, d'autres des maſſues d'une pierre ſemblable au granite & pendue à une treſſe de cuir qui paroît être de cheval. Les mots que nos gens leur ont entendu prononcer le plus ſouvent, & qu'ils ont pû retenir, ſont *chaoua*, cris de joie, *didou*, *ahi*, *ohi*, *chouen*, *ke kâlle mehouan*, quatre mots qui forment un chant meſuré; *nati*, *con pito*, ces derniers ont paru ſignifier des pipes & du tabac à fumer ou à mâcher. Je rapporterai dans ſon lieu ce que j'ai vû ſur cette même nation, lorſque je l'ai rencontrée en traverſant le détroit de Magellan.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître pour la premiere fois les îles Malouines. Il y avoit abordé à l'Oueſt de notre établiſſement, dans un port nommé déjà par nous *Port de la Croiſade*, & il avoit pris poſſeſſion de ces îles pour

la couronne d'Angleterre, ſans y laiſſer aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une colonie s'établir au port de la Croiſade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont;* & le Capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jaſon*, vint à notre poſte au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la deſcente, ſi l'on s'obſtinoit à la lui refuſer, fit une viſite au Commandant, & remit à la voile le même jour.

L'établiſſement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maiſons commodes & bâties en pierres; le reſte des habitans occupoit des maiſons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magaſins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers; les bois du détroit avoient ſervi à faire la charpente de ces divers

bâtimens, & à conſtruire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. L'Aigle retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. On avoit auſſi fait divers eſſais de culture, ſans déſeſpérer du ſuccès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturaliſée; la multiplication des beſtiaux étoit certaine; & le nombre des habitans montoit environ à cent cinquante.

Tel étoit l'état des îles Malouines, lorſque nous les remîmes aux Eſpagnols, dont le droit primitif ſe trouvoit ainſi étayé encore par celui que nous donnoit inconteſtablement la premiere habitation. Les détails ſur les productions de ces îles, & les animaux qu'on y trouve, ſont la matiere du chapitre ſuivant, & le fruit des obſervations qu'un ſéjour de trois années a fournies à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant

plus à-propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux îles Malouines, & que l'hiſtoire naturelle en eſt à certains égards aſſez importante (*a*).

(*a*) Le 3 Mai 1766, on eut connoiſſance aux îles Malouines d'une Comete chevelue : on la vit dans la partie du Nord-Eſt de l'horiſon, élevée environ de quinze degrés. Sa chevelure avoit douze à quinze pieds de longueur apparente. On la revit le 7, dans le même air de vent.



CHAPITRE IV.

Détails ſur l'hiſtoire naturelle des Iles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéreſſans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Hiſtoire naturelle ; & quand leurs remarques ne ſerviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours ſatisfaire en partie la curioſité de ceux qui cherchent à approfondir le ſyſtême de la nature.

Aſpect qu'elles préſentent.

La premiere fois que nous mîmes pied à terre ſur ces îles, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards : & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne ſavions trop ce qui pourroit nous retenir ſur cette terre, ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées ; des terrains entrecoupés par la

mer & dont elle ſemble ſe diſputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de raſſurer ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons ; un vaſte ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins ; par-tout une triſte uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroiſſoient annoncer que la nature ſe refuſeroit aux efforts de l'eſpece humaine dans des lieux ſi ſauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la conſtance n'y ſeroient pas ſans fruits. Des baies immenſes à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur fé-

rocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiſeaux & de poiſſons du meilleur goût; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut du bois; des plantes reconnues ſpécifiques aux maladies des navigateurs; un climat ſalubre par ſa température également éloignée du chaud & du froid, & bien plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées enchantereſſes où la chaleur & l'abondance qui en eſt la ſuite, ne tendent qu'à énerver leurs habitans; telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aſpect avoit imprimés, & juſtifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation *du Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le pays adja- » cent offre tout ce qui eſt néceſſaire » pour un bon établiſſement ». Leur

goût pour l'Hiſtoire naturelle les engagera ſans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Les îles Malouines ſe trouvent placées entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris; elles ſont éloignées de la côte *de l'Amérique* ou *des Patagons* & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

Poſition géographique des îles Malouines.

La carte que nous donnons de ces îles n'a pas ſans doute la préciſion géographique; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Elle peut cependant indiquer à-peu-près l'étendue de ces îles de l'Eſt à l'Oueſt & du Nord au Sud, le giſſement des côtes parcourues par nos vaiſſeaux, la poſition & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les ports que nous avons reconnus,

Des Ports.

réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des îles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aiſés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Des Marées.

Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante ne ſe ſont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents.

Les vents ſont généralement variables, mais regnants beaucoup plus de la partie

partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud, chargés de frimats, de neige & de grele; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt. Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrain, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon, ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction; preſque toutes les nuits de l'an-

née, celles d'été ſur-tout, ſont calmes & étoilées. Les neiges que les vents de Sud-Oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables, elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terrains. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pû porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en une eſpece de roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Le peu de matiere minérale trouvée aux îles Malouines, répond de la salubrité des eaux; elles sont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légereté. Des Eaux.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour souffrir la charrue; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable avant que de cultiver d'enlever cette couche & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Audessous de la premiere couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le Du Sol.

plus ſouvent en a beaucoup plus ; on rencontre enſuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle eſt ſoutenue par des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays eſt dépourvû de cette nature de pierre ; des voyages entrepris juſqu'au ſommet des montagnes à deſſein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles & même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe. Au reſte il ne manque point de pierres à bâtir ; la plûpart des côtes en ſont formées. On y diſtingue des couches horizontales, & d'une épaiſſeur égale dans l'étendue de chaque lit, d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainſi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui ſont celles des ardoiſes & d'une eſpece de pierre contenant des

particules de talc. On y voit auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquels on remarquoit des empreintes de coquilles foſſiles d'une eſpece inconnue dans ces mers; on en faiſoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis ſon degré de maturité; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durciſſoit à l'air. On trouve facilement la glaiſe, les ſables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

Tourbe & ſes qualités.

La tourbe qui ſe rencontre ordinairement au-deſſus de la glaiſe, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, ſans en appercevoir des couches conſidérables toujours aiſées à diſtinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle ſe forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort poin-

tus. Cette tourbe priſe dans une baie voiſine de notre habitation, où elle préſente aux vents une ſurface de plus de douze pieds de hauteur, y acquiert un degré ſuffiſant de deſſication. C'étoit celle dont on ſe ſervoit ; ſon odeur n'eſt point malfaiſante, ſon feu n'eſt pas triſte, & ſes charbons ont une action ſupérieure à celle du charbon de terre, puiſqu'en ſoufflant deſſus on peut allumer une lumiere auſſi aiſément qu'avec de la braiſe; elle ſuffit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des ſoudures des groſſes pieces.

Des Plantes. Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur ſont couverts d'une eſpece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls ;* c'eſt plutôt une ſorte de *gramen.* Elle eſt du plus beau verd & a plus de ſix pieds de hauteur. C'eſt la retraite des lions & des loups marins ; elle nous ſervoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un inſtant on étoit logé ; leurs tiges inclinées & réunies for-

moient un toit, & leur paille ſeche un aſſez bon lit. Ce fut auſſi avec cette plante que nous couvrîmes nos maiſons; le pied en eſt ſucré, nourriſſant & préféré à toute autre pâture par les beſtiaux.

Les bruyeres, les arbuſtes & la plante que nous nommâmes *gommier*, ſont après cette grande herbe les ſeuls objets qu'on diſtingue dans les campagnes. Tout le reſte eſt ſurmonté par des herbes menues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuſtes furent d'une grande reſſource pour le chauffage, on les réſerva enſuite pour les fours ainſi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la ſaiſon.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une deſcription plus étendue. Il eſt d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroiſſance de terre de cette

Gommier réſineux.

couleur ; il ne laiſſe voir ni pied ni branches ni feuilles. Sa ſurface de forme convexe préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous aſſeoir ou de monter deſſus ; ſa hauteur n'eſt gueres de plus d'un pied & demi. Il nous portoit auſſi ſurement qu'une pierre ſans être foulé par le poids ; ſa largeur s'étend d'une maniere diſproportionnée à ſa forme, il y a des gommiers qui ont plus de ſix pieds de diametre ſans en être plus hauts. Leur circonférence n'eſt réguliere que dans les petites plantes qui repréſentent aſſez la moitié d'une ſphere ; mais lorſqu'elles ſe ſont accrues, elles ſont terminées par des boſſes & des creux ſans aucune régularité. C'eſt en pluſieurs endroits de leur ſurface que l'on voit en gouttes de la groſſeur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme ;* mais comme elle ne peut ſe diſſoudre totalement que dans les ſpiri-

tueux, elle fut appellée *gomme résine.* Son odeur eſt forte, aſſez aromatique, & approche de celle de la thérébentine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement ſur le terrain & la renverſâmes. Nous vîmes en la briſant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles en étoiles enchâſſées les unes ſur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les colore en verd; en les briſant il en ſort un ſuc abondant & laiteux, plus viſqueux que celui des thytimales; le pied eſt une ſource abondante de ce ſuc, ainſi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque diſtance; de ſorte qu'une plante n'eſt jamais ſeule. Notre gommier paroît ſe plaire ſur le penchant des collines, & toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. Ce ne fut que la troiſieme année

qu'on chercha à connoître ſa fleur & ſa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en tranſporter d'entiers en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette ſinguliere & nouvelle plante qui pourroit même être utile en médecine, pluſieurs matelots s'étant ſervis de ſa réſine avec ſuccès pour ſe guérir de légeres bleſſures. Une choſe digne de remarque, c'eſt que cette plante détachée de deſſus le terrain, retournée à l'air & ainſi expoſée au lavage des pluies perd alors toute ſa réſine. Comment accorder cela avec ſa diſſolution dans les ſeuls ſpiritueux? Lorſqu'elle a perdu ſa réſine, elle eſt d'une légereté ſurprenante & brûle comme de la paille.

Plante à bierre.

Après cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée & qui lui a valu ſon nom; elle forme un petit arbriſſeau, & quelquefois rampe ſous les herbes & le long des côtes.

Nous la goûtâmes par fantaiſie, & nous lui trouvâmes un goût de ſapinette; ce qui nous donna l'idée d'eſſayer d'en faire de la bierre. Nous avions apporté une certaine quantité de mélaſſe & de grains; les procédés que nous employâmes réuſſirent au-delà de nos ſouhaits, & l'habitant une fois inſtruit, ne manqua jamais de cette boiſſon que la plante rendoit anti-ſcorbutique; on l'employa très-ſpécifiquement dans des bains que l'on faiſoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille eſt petite & dentelée, d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpece de farine un peu glutineuſe & d'une odeur aromatique.

Une eſpece de céleri ou perſil ſauvage très-abondante, une quantité d'oſeille, de creſſon de terre & de cétéracs à feuilles ondées, fourniſſoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit deſirer contre le ſcorbut.

Deux petits fruits, dont l'un, incon- Fruits.

nu reſſemble aſſez à une mûre, l'autre, de la groſſeur d'un pois & nommé *lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, étoient les ſeuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes mûre, eſt rampante : ſa feuille reſſemble à celle du charme, elle prolonge ſes branches & ſe reproduit comme les fraiſiers. Le lucet eſt auſſi rampant, il porte ſes fruits le long de ſes branches garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes & de couleur de myrthe; ces fruits ſont blancs & colorés de rouge du côté expoſé au ſoleil; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainſi que les feuilles dont l'infuſion priſe avec du lait a paru très-agréable. Cette plante ſe cache ſous les herbes & ſe plaît dans les lieux humides; on en trouve une quan-

tité prodigieuſe aux environs des lacs.

Parmi pluſieurs autres plantes qu'aucun beſoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une ſeule qui eſt blanche & de l'odeur de la tubéreuſe. Nous trouvâmes auſſi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'eſt qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuſe ou à oignon. Une autre ſingularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, on vit qu'il n'y a, pour ainſi dire, point de gommier réſineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même ſolidité, ne produiſant aucune réſine, & couverte dans ſa ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, eſt compoſée, comme l'autre, de jets qui

Fleurs.

partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espece de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme les lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en-dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais on remit à un autre tems à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinure.

Plantes marines.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goemons dans le port, sur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; ils ne rendent d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptoit en

tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportoient plusieurs especes de corallines très-variées & des plus belles couleurs ; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes ; elles sont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si serré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoît trois especes de ces bivalves, parmi lesquelles celle qui est striée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de fossile ; ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la

mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouve par-tout les lépas eſtimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & ſtriées & de la plus belle nacre, &c.

Des Animaux.

On ne voit qu'une ſeule eſpece de quadrupede ſur ces îles; elle tient du loup & du renard. Les oiſeaux ſont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins ſont les ſeuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poiſſons, la plûpart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres oſſemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur

fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent ou que la mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il suit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire dont il a aussi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les îles?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup

d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poiſſons ſont encore plus maltraités; ſans parler des baleines qui, comme on ſait, ne ſe nourriſſant que de frétin, en détruiſent prodigieuſement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiſeaux pêcheurs, dont les uns ſe tiennent conſtamment en ſentinelles ſur les roches, & les autres planent ſans ceſſe au-deſſus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui ſuivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du Naturaliſte le plus habile. Voici les remarques les plus eſſentielles, étendues ſeulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Des Oiſeaux à pieds palmés.

Parmi les oiſeaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par ſon col d'un noir velouté, qui fait un admirable contraſte avec la blancheur du reſte de ſon corps: ſes pattes ſont couleur de

chair. Cette eſpece de cigne ſe trouve auſſi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan, où j'en ai tué un dans le fond du port Galant.

Quatre eſpeces d'oies ſauvages formoient une de nos plus grandes richeſſes. La premiere ne fait que pâturer, on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, & ſon long col pour obſerver le danger; ſa démarche eſt légere, ainſi que ſon vol; elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpece. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré ſur le dos & les aîles. La femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement ſix œufs. Leur chair ſaine, nourriſſante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naiſſent ſur l'île, les vents d'Eſt en automne en

amenent des volées, ſans doute de quelque terre inhabitée: car les chaſſeurs reconnoiſſoient aiſément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inſpiroit la vue des hommes. Les trois autres eſpeces d'oies n'étoient pas ſi recherchées; comme elles ſe nourriſſent de poiſſon, elles en contractent un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle de la premiere eſpece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux, celle-ci eſt criarde. Les couleurs de leur plumage ne ſortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces eſpeces, ainſi que les cignes, ont ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux eſpeces de canards & deux de ſarcelles embelliſſent les étangs & les ruiſſeaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux ſarcelles, l'une à bec bleu eſt de la taille des canards; l'autre

eſt beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces eſpeces ſont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

Il y a de plus deux eſpeces de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre ſont ſi ſoyeuſes, ſi brillantes & d'un tiſſu ſi ſerré, que nous les prîmes pour le grêbe dont on fait des manchons précieux: cette eſpece eſt rare. L'autre, plus commune, eſt toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux ſont ſemblables à des rubis. Leur vivacité ſurprenante augmente encore par l'oppoſition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils font deux petits, ſans doute trop délicats pour ſouffrir la fraîcheur de l'eau lorſqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voi-

ture ſur ſon dos. Ces deux eſpeces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiſeaux d'eau; leurs doigts ſéparés ſont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt reſſemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont ſe terminer à la circonférence des membranes, & que le tout eſt d'un verd de feuilles ſans avoir beaucoup plus d'épaiſſeur.

Deux eſpeces d'oiſeaux que l'on nomma bec-ſcies, on ne ſait pas pourquoi, ne different entre elles que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reſte du plumage eſt d'un noir tirant ſur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette eſpece; ce que l'on n'oſeroit cependant pas aſſurer. Ils

ont le bec aſſez long & pointu, & les pieds palmés ſans ſéparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint ſe terminant à rien au troiſieme. Leurs pieds ſont couleur de chair. Ces animaux ſont de grands deſtructeurs de poiſſons. Ils ſe placent ſur les rochers, ils s'y raſſemblent par nombreuſes familles & y font leur ponte. Comme leur chair eſt très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une reſſource dans le beſoin. Ils ſe défioient ſi peu des chaſſeurs, qu'il ſuffiſoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiſeau de proie à pieds palmés, ayant plus de ſept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractériſé par deux tuyaux de même matiere que le bec, leſquels ſont percés dans toute leur longueur. Cet animal eſt celui que les Eſpagnols appellent *quebranta-hueſſos*.

Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très-variées & très-agréables, de caniarts & d'équerrets, presque tous d'un plumage gris & vivans par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vîtesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres especes de petits poissons. Ils pondent autour des étangs, sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pingoins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anson. Ce pingoin,

de la premiere claſſe aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pingoins de la ſeconde eſpece, les plumes de ſon dos d'un bleu plus clair, ſon ventre d'une blancheur éblouiſſante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour ſe réunir enſuite ſur l'eſtomac, ſon col très-long quand il lui plaît de chanter, ſon allure aſſez légere, lui donnent un air de nobleſſe & de magnificence ſingulieres. On eſpéra de pouvoir en tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa facilement juſqu'à connoître & ſuivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poiſſon; mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas & qu'il abſorboit ſa graiſſe; auſſi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troiſieme eſpece habite par familles comme la ſeconde ſur de hauts rochers dont elle partage

le terrain avec les becs-ſcies; ils y pondent auſſi. Les caractères qui les diſtinguent des deux autres, ſont leur petiteſſe, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorſqu'ils ſont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur ſervent de ſourcils; on les nomma *pingoins ſauteurs:* en effet ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpece a dans toute ſa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois eſpeces d'alcyons, qui ſe montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce ſont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite eſpece en a tous les caractères. Si c'eſt un véritable alcyon, on peut être aſſuré qu'il fait ſon nid à terre, d'où on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement reſſemblans à

pere & mere. La ſeconde eſpece ne differe que par la groſſeur; elle eſt un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux eſpeces ſont noires avec quelques plumes blanches ſous le ventre. Quant à la troiſieme qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'eſt un véritable alcyon blanc, à cauſe de ſa conformité avec les deux autres.

Trois eſpeces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc ſale, & les autres ſont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccaſſines & aux petits oiſeaux; ils n'ont ni la taille ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'eperviers & d'émouchets & quelques chouettes, ſont encore les perſécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages ſont riches & préſentent toutes ſortes de couleurs.

Oiſeaux à pieds non palmés.

Les beccaſſines ſont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & ſont faciles à tirer. Dans les tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font ſans précaution au milieu des champs & dans des endroits preſque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs ; alors elles ſont maigres : la ſaiſon de les manger excellentes eſt l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiſeau aſſez ſemblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc, ſes autres caracteres diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à baſſe mer, & ſe nourrit de petites chevrettes. Il a un

ſifflement aiſé à imiter ; ce qui fut par la ſuite utile à nos chaſſeurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes ſont aſſez communes ; nous les prîmes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce ſont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux eſpeces d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troiſieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiſeau rouge ;* ſon ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, ſur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres eſpeces paſſageres, l'une eſt fauve & a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre eſt de la couleur des grives que nous connoiſſons. Nous n'entrerons pas

dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Des Amphibies.

Les lions & les loups marins sont déjà connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glayeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anson, devroit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe, & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin or-

dinaire n'a ni criniere ni trompe ; ainſi ce ſont trois eſpeces bien aiſées à diſtinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve ſur ceux qu'on pêche dans l'Amérique ſeptentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déjà formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu connoître une grande quantité d'eſpeces de poiſſons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il reſſemble aſſez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on ſéchoit. Le poiſſon que nos pêcheurs appelloient *gradeau* eſt auſſi très-commun ; il y en a de plus d'un pied de long. La ſardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets pourſuivis par les loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux où ils ſe réfugient, & nous les prenions avec faci- Des Poiſſons.

lité, en enlevant la couche de terre tourbeuſe qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces eſpeces, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi leſquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet tranſparent*, parce qu'il a la tête de ce poiſſon; que ſon corps eſt ſans écailles, & abſolument diaphane. On trouve auſſi quelques congres ſur les roches; & le marſouin blanc à tête & queue noires ſe montre dans les baies pendant la belle ſaiſon. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poiſſons, & indubitablement des ſoles, dont on a rencontré quelques-unes échouées ſur les ſables. On n'a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce, ſans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il eſt vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit,

manquoit, & les autres poiſſons étoient en abondance.

Quant aux cruſtacées, on n'en a diſtingué que de trois eſpeces fort petites, l'écreviſſe, rouge même avant que d'être cuite : c'eſt plutôt une ſalicoque ; le crabe à pattes bleues qui reſſemble aſſez au tourelourou, & une eſpece de chevrette très-petite. On ne ramaſſoit que pour les curieux ces trois ſortes de cruſtacées, ainſi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût auſſi fin que ceux de France. Des Cruſtacées.

Le pays paroît être abſolument privé d'huîtres.

Enfin pour préſenter un objet de comparaiſon avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, ſituée à la même latitude dans l'hémiſphere boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémiſphere. Sçavoir, « que cette » île eſt agréable par la bonté & la » ſérénité de ſon air, la chaleur & le

» froid n'y ſont jamais exceſſifs. Le
» pays bien coupé de lacs & de rivie-
» res, offre de grandes plaines couver-
» tes de pâturages excellens, point de
» bêtes venimeuſes, les lacs & les ri-
» vieres poiſſonneuſes, &c ». Voyez
l'Hiſtoire univerſelle.



CHAPITRE V.

Navigation de îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse *avec* l'Etoile ; *hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

CEPENDANT j'attendois vainement *l'Etoile* aux îles Malouines : les mois de Mars & d'Avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan pacifique avec ma seule frégate, incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout Mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de *l'Etoile*, un point de réunion, dans le

1767. *Juin.* Départ des Malouines pour Rio-Janéiro.

cas où des circonſtances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux îles Malouines.

Nous eûmes dans cette traverſée un tems favorable (*a*); le 20 Juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Bréſil, & le 21, nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte pluſieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon: ſur ce ſignal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle eſt bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds; la côte eſt élevée, montueuſe & couverte de bois; elle eſt coupée en mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aſpect

Entrée à Rio-Janéiro.

(*a*) En partant des îles Malouines, nous mîmes notre loch à 47 pieds 6 pouces d'un nœud à l'autre, meſure relative à la grandeur abſolue des degrés ſur la terre; & dans tout le cours du voyage, nous nous ſommes ſervis du loch maintenu à cette meſure.

très-varié. A cinq heures & demie du soir, nous étions en-dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un Officier Portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le Chevalier de la Mote de Bournand pour en informer le Comte d'Acunha, Viceroi du Brésil, & traiter du salut. A sept heures & demie nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire (*a*).

Le Chevalier de Bournand revint Discussion pour le salut.

(*a*) Tel étoit au compas le relevement du mouillage, *le milieu de l'île aux Rats* au Nord-Nord-Est 3d Nord; *l'île du Gouverneur* au Nord-Ouest 5d Nord; *la Poudriere* à Ouest 5d Nord; *l'Evêché* au Sud-Ouest ¼ Sud; *le Couvent des Bénédictins* au Sud 5d Ouest; *le fort des Jésuites* par son milieu au Sud 4d Est; la pointe Ouest *de l'île aux Couleuvres* au Sud; la pointe Est *de la deuxieme île* au Sud-Est; *la presqu'île dans le Nord-Est de l'île aux Couleuvres* au Sud-Est ¼ Est; *Notre Dame de la Délivrance* à l'Est-Sud-Est 3d Est; *les magazins à l'huile* à l'Est ¼ Nord-Est; *le pain de sucre de l'entrée par-dessus l'île aux Couleuvres* au Sud-Sud-Est 3d Sud. Nous étions affourchés Sud-Est & Nord-Ouest.

bientôt après, & me dit qu'au ſujet du ſalut, le Comte d'Acunha lui avoit répondu que lorſque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit ſon chapeau, il ne s'informoit pas auparavant ſi cette politeſſe ſeroit rendue ou non; que ſi nous ſaluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponſe n'en étoit pas une, je ne ſaluai point. J'appris en même tems, par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que ſon départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de Décembre, avoit été retardé juſqu'au commencement de Février, qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de ſa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Eſpagnoles revenant des Malouines, les inſtructions ſur ma marche; & qu'auſſi-tôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro où il étoit mouillé depuis ſix jours. Cette

Jonction avec *l'Etoile.*

jonction me donnoit le moyen de continuer ma miſſion; quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en ſalaiſons & boiſſons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indiſpenſables, me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata, attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janéiro ni biſcuit, ni bled, ni farine.

Difficultés qu'éprouve un vaiſſeau Eſpagnol de la part des Portugais.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéreſſoient, l'un François, l'autre Eſpagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du Roi deſtiné pour l'Inde, auquel ſa petiteſſe ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle ſaiſon de ces parages. L'Eſpagnol étoit un vaiſſeau de guerre, *le Diligent*, de ſoixante & quatorze canons, commandé par Dom Franciſco de Medina. Sorti

de la riviere de la Plata avec un chargement de cuirs & de piaſtres, une voie d'eau conſidérable fort au-deſſous de ſa flottaiſon l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer ſa traverſée en Europe ; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des ſecours néceſſaires & les difficultés de toute eſpece que le Viceroi lui faiſoit eſſuyer, l'empêchoient d'achever ſon radoub : auſſi Dom Franciſco m'envoya-t-il, le ſoir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calfats, & le lendemain je fis paſſer à ſon bord tous ceux des deux navires.

Secours que nous lui donnons.

Le 22, nous allâmes en corps faire une viſite au Viceroi ; il nous la rendit à bord le 25, & lorſqu'il en ſortit, je le fis ſaluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette viſite, il nous offrit tous les ſecours qui étoient à ſon pouvoir : il m'accorda même la permiſſion que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la

Viſite du Viceroi à bord de la frégate.

plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avoient assassiné l'Aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévere justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du Viceroi pour nous, continuerent plusieurs jours: il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pûmes dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands Maîtres d'Italie, exécutés par un mau-

vais orcheſtre que dirigeoit alors un Prêtre boſſu en habit eccléſiaſtique.

La faveur dont nous jouiſſions étoit un grand ſujet d'étonnement pour les Eſpagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertiſſoient que les procédés de leur Gouverneur ne ſeroient pas long-tems les mêmes. En effet, ſoit que les ſecours que nous donnions aux Eſpagnols & notre liaiſon avec eux lui déplûſſent, ſoit qu'il lui fût impoſſible de ſoutenir davantage des manieres oppoſées entiérement à ſon humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols.

Le 28 Juin, nous apprîmes que les Portugais avoient ſurpris & attaqué les Eſpagnols à *Rio-grande*, qu'ils les avoient chaſſés d'un poſte qu'ils occupoient ſur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaiſſeau Eſpagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence

le Saint-Sébaſtien, de ſoixante-quatre canons, conſtruit dans ce port, & une frégate de quarante canons, *la nueſtra Segnora da gracia*. Celle-ci étoit deſtinée, diſoit-on, à eſcorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces 1767. hoſtilités & ces préparatifs nous don- *Juillet.* noient lieu d'appréhender que le Viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en carêne ſur l'île *aux Couleuvres*, & nous accélérâmes ſon armement le plus qu'il nous fut poſſible. Effectivement il fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de ſa cargaiſon; mais lorſqu'il voulut, le 6 Juillet, embarquer ſes canons qu'il avoit, pendant ſon radoub, dépoſé ſur l'île aux Couleuvres, le Viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de ſa Cour au ſujet des hoſtilités commiſes à Rio-grande. Dom Franciſco fit à ce ſujet toutes les démar-

ches convenables, ce fut en vain; le Comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Eſpagnol lui envoya par un Officier de ſon bord.

Mauvais procédés du Viceroi à notre égard.

Nous partageâmes la diſgrace de nos alliés. Lorſque, d'après la parole réïtérée du Viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un ſenau, ſon Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laiſſer prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient néceſſaires & pour leſquels nous avions arrêté un marché: il me refuſa enſuite la permiſſion de me loger avec mon Etat-Major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations eſſentielles, dans une maiſon voiſine de la ville que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de ſa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce ſujet & ſur le refus du ſenau & des bois, quel-

ques repréſentations. Il ne m'en donna pas le tems, &, aux premiers mots que je lui dis, il ſe leva avec fureur, m'ordonna de ſortir; & piqué ſans doute de ce que, malgré ſa colere, je reſtois aſſis de même que deux Officiers qui m'accompagnoient, il appella ſa garde; mais ſa garde, plus ſage que lui, ne vint pas & nous nous retirâmes ſans que perſonne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous ſortis, qu'on doubla la garde de ſon palais, on renforça les patrouilles & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du ſoleil. Il envoya dire auſſi au Capitaine du vaiſſeau François de quatre canons d'aller ſe mouiller ſous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro.

Je ne ſongeai dès-lors qu'à me diſpoſer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du Viceroi.

Deux Officiers Portugais furent la victime de leur honnêté pour nous; l'un fut mis au cachot dans la citadelle; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions dont je ne pouvois me passer, & d'embarquer des rafraîchissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes; le Commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, bois qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12 tout étant prêt, j'envoyai un Officier prévenir le Viceroi que j'appareillerois au premier vent favorable (*a*). Je conseillai aussi à M.

(*a*) Le 11, jour de la pleine lune, nous observâmes à une petite île voisine du vaisseau la basse mer à neuf heures dix minutes du matin, & le plein de l'eau

d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le moins qu'il pourroit, & d'employer plutôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnoître les îles de Tristan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poisson en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces îles. J'ai sû depuis qu'il avoit suivi ce conseil, & j'ai conclu de ses observations qu'il m'a communiquées, qu'on peut y mouiller sans risque, y faire très-aisément de l'eau & y rafraîchir les équipages par l'abondance des morues & autres excellens poissons qu'il est très-facile d'y pêcher. Il y a observé au mouillage 37 d 24′ de latitude australe.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des Poëtes. La vue de cette baie donnera

à trois heures cinq minutes du soir; ce qui établit le gîsement du port de Rio-Janeiro Sud-Est & Nord-Ouest,

toujours le plaiſir le plus vif aux Voyageurs, ſur-tout à ceux qui, comme nous, auront été long-tems privés de la vue des bois, des habitations, & qui auront vécu dans des climats où le calme & le ſoleil ſont rares. Rien n'eſt plus riche que le coup d'œil des payſages qui s'offrent de toutes parts, & ç'eût été pour nous une vraie ſatisfaction de jouir de cette charmante contrée. Ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaiſir que leur cauſoient les mauvais procédés de leur Viceroi à notre égard. Auſſi regrettâmes-nous de ne pouvoir reſter plus long-tems avec eux. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Bréſil & ſa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition faſtidieuſe. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui eſt bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails ſur les richeſſes dont cette ville eſt le débouché, & ſur les revenus que

le

le Roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, savant Naturaliste, embarqué sur l'Etoile pour suivre l'expédition, m'a assuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eût jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la Botanique.

Détails sur les richesses de Rio-Janéiro.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appellées *générales*, sont les plus voisines de la ville dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au-moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des mines générales on comprend celles de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a soin de dé-

tourner, pour ſéparer enſuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans ſon lit, les diamans, les topazes, les chryſolites & autres pierres de qualités inférieures.

Réglemens pour l'exploitation des Mines.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne ſont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, leſquelles ſont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant prépoſé par le Roi à cet effet.

Mines de diamans.

Cet Intendant les dépoſe auſſi-tôt dans une caſſette cerclée de fer & fermée avec trois ſerrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre, & le Provador de l'Hazienda Réale la troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets des trois perſonnes mentionnées ci-deſſus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'elle renferme. Il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort

qu'il envoye à Lisbonne, après avoir appoſé ſon cachet ſur la ſerrure. L'ouverture s'en fait en la préſence du Roi, qui choiſit les diamans qu'il veut & en paye le prix aux entrepreneurs ſur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs payent à Sa Majeſté Très-Fidele la valeur d'une piaſtre, monnoie d'Eſpagne, par jour de chaque eſclave employé à la recherche des diamans ; le nombre de ces eſclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans eſt la plus ſévérement punie. Si le contrebandier eſt pauvre, il lui en coûte la vie ; s'il a des biens capables de ſatisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiſcation des diamans, il eſt condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de priſon & exilé pour ſa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette ſévérité, il ne laiſſe pas de ſe faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux,

tant leur peu de volume donne l'eſpérance & la facilité de les cacher.

Mines d'or.

Tout l'or qu'on retire des mines ne ſçauroit être tranſporté à Rio Janéiro, ſans avoir été remis auparavant dans les *maiſons de fondation* établies dans chaque diſtrict, où ſe perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur eſt remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une perſonne prépoſée à cet effet, & ſur chaque barre eſt imprimé le titre de l'or, afin qu'enſuite, dans la fabrique des monnoies, on faſſe avec facilité l'opération néceſſaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers ſont enregiſtrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poſte ſont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes : c'eſt-là qu'on paye le droit de quint & de plus un droit de péage

d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de ſomme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié ſe partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il eſt impoſſible de revenir des mines, ſans paſſer par ce regiſtre, on y eſt arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Les particuliers ſont enſuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en eſpeces monnoyées : ce ſont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piaſtres d'Eſpagne. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piaſtre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro eſt un des plus beaux qui exiſtent ; il eſt muni de toutes les commodités néceſſaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or deſcend des mines dans le même tems où les flottes arri-

vent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude ſurprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-floriſſant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto eſt chargée ſeulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles groſſieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Auſſi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandiſes qu'elles apportent ſont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Obſervez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant ſévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution conſidérable. Preſque toutes les plus précieuſes marchandiſes étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles paſſoient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Perou; & ce commerce

frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaſtres. En un mot les mines du Bréſil ne produiſent point d'argent; tout celui que les Portugais poſſedent, provient de cette contrebande. La traite des Negres leur étoit encore un objet immenſe. On ne ſçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occaſionne la ſuppreſſion preſque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit ſeule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Bréſil à la Plata.

Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio - Janéiro.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui ſe paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impoſé ſous le titre de don gratuit depuis le déſaſtre arrivé à Lisbonne en 1755. Il ſe paye immédiatement à la ſortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de ſix mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo* & *Parnagua*

rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de Matagroſſo. Le quint des mines ci-deſſus ne ſe perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a auſſi des mines de diamans qu'il eſt défendu de fouiller.

Toute la dépenſe que le Roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaiſſeaux, monte environ à ſix cents mille piaſtres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la conſtruction des vaiſſeaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant.

Récapitulation & montant des divers objets du Revenu Royal, année commune.

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune,

	piastres.
tous les quints réduits, valent en monnoie d'Espagne, . .	1, 125000
Le droit sur les diamans, ...	240000
Le droit de monnoie, ...	400000
Dix pour cent de la douane, . . .	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit, ...	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, .	225000
Droits sur les Noirs, ...	110000
Droits sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixieme sur les denrées du pays, ...	130000
TOTAL, ...	2, 667000

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.



CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro ; second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

1767. *Juillet.* Départ de Rio-Janéiro.

LE 14 Juillet nous appareillâmes de Rio-Janéiro & fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous sortîmes le 15 ; &, deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquet, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais & la mer très-grosse ; la nuit du 19 au 20, nous perdîmes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25 il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes

Eclipse de Soleil.

propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point eſtimé du vaiſſeau, le moment de l'immerſion, calculé par cet Aſtronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du ſoir. A quatre heures ſix minutes, un nuage nous déroba la vue du ſoleil, & lorſque nous le revîmes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipſé. Les nuages qui paſſerent enſuite ſucceſſivement ſur le ſoleil, ne nous le laiſſerent appercevoir que pendant des intervalles très-courts; de ſorte que nous ne pûmes obſerver aucune des phaſes de l'éclipſe, ni par conſéquent en conclure notre longitude. Le ſoleil ſe couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous eſtimâmes que celui de l'immerſion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes

Entrée dans la riviere de la Plata.

connoiſſance des Caſtilles. Cette partie de la côte eſt d'une hauteur médiocre & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie qui eſt vraiſemblablement le mouillage où les Eſpagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être très-mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la riviere de la Plata & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée & la ſuivante. Nous paſſâmes en calme preſque toute la nuit du 30 au 31, ſondant ſans ceſſe. Les courans paroiſſoient nous entraîner dans le Nord-Oueſt, où nous reſtoit à-peu-près l'île Lobos. A une heure & demie après minuit, la ſonde ayant donné trente-trois braſſes, je jugeai être très-près de cette île, & je fis le ſignal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie & vîmes l'île de Lobos dans le Nord-Eſt, environ à deux lieues & demie. Le vent de Sud & de Sud-Eſt, foible d'abord, ſe renforça dans la ma-

tinée & nous mouillâmes le 31 après-midi dans la baie de Montévideo (*a*). L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte qui, au sortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

Seconde relâche à Montévideo.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de Montévideo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la com-

(*a*) Relevemens de mouillage. *Le mont* à Ouest; *la pointe Est* au Sud-Est $\frac{1}{4}$ Sud 5[d] Sud; *le moulin* au Sud-Est 3[d] Est; *la citadelle* à l'Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est, *les plus hautes terres du fond de la baye* au Nord-Est $\frac{1}{4}$ Nord 3[d] Est.

Nouvelles que nous y apprenons.

pagnie destinés aux missions; que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maisons, sans trouble ni résistance, & qu'au contraire ces Religieux supportoient leur disgrace avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le Gouverneur général Dom Francisco Bucarelli. Ce Général m'a communiqué plusieurs des papiers des Jésuites & m'a même fait lire la lettre dans laquelle il rendoit compte à M. d'Aranda de l'exécution des ordres du Roi d'Espagne.

1767. *Août.*

Comme nous devions rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe, nous prîmes des logemens à Montévideo, où nous établîmes aussi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buenos-Aires le 11 Août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui

nous étoient néceſſaires & dont fut chargé le Munitionnaire général du Roi d'Eſpagne, au même prix que portoit ſon traité avec Sa Majeſté Catholique. Je voulois auſſi entretenir M. de Bucarelli ſur ce qui s'étoit paſſé à Rio-Janéiro, quoique je lui euſſe déjà envoyé par un exprès les dépêches de Dom Franciſco de Medina. Je le trouvai ſagement réſolu à ſe contenter de rendre compte en Europe des hoſtilités commiſes par le Vice-roi du Bréſil & à ne point uſer de repréſailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la Colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de Novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorſque nous ſortîmes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du Gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos beſoins. A

la fin d'Août deux goëlettes, chargées pour nous de biſcuit & de farine, avoient fait voile pour Montévideo, où je m'étois auſſi rendu pour y célébrer la fête de S. Louis. J'avois laiſſé à Buenos-Aires le Chevalier du Bouchage, Enſeigne de vaiſſeau, pour y faire embarquer le reſte de nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous ſurvenir, juſqu'à notre départ que j'eſpérois devoir être à la fin de Septembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendroit ſix ſemaines de plus. Pendant une tourmente de Sud-Oueſt, le Saint-Fernand, vaiſſeau de regiſtre, qui étoit mouillé près de l'Etoile, chaſſa ſur ſes ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit ſon mât de beaupré au ras de l'étambraie. Sa poulaine & ſes écharpes ou herpes du côté de bas-bord furent enſuite emportées, heureux encore d'avoir pu ſe ſéparer, malgré le mauvais tems & l'obſcurité, ſans eſſuyer

Avarie que reçoit *l'Etoile.*

ſuyer d'autres avaries. Le Saint-Fernand avoit eu toutes les œuvres mortes de ſa poupe fracaſſées.

Cet abordage augmenta conſidérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indiſpenſable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroiſſoit être très-baſſe & de l'avant. Cette opération ne pouvoit ſe faire à Montévideo (*a*), où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois néceſſaires à la réparation de ſa mâture. 1767. *Septembre.*

J'avois envoyé un Officier juſqu'aux Maldonades pour viſiter des mâts qu'on diſoit être ſur la côte, débris de navires perdus : mais il n'en trouva que deux

(*a*) Quelques perſonnes m'ont aſſuré à Montévideo que dans la rade même de cette ville, on pourroit établir un carenage ſur *l'île aux François.* J'ignore par quelle raiſon les Eſpagnols n'en ont point juſqu'à préſent vérifié la poſſibilité. Cet établiſſement feroit de la plus grande commodité pour leurs navires.

dont le tranſport juſqu'à Montévideo eût été de la plus grande difficulté. J'écrivis donc au Chevalier du Bouchage d'expoſer au Marquis de Bucarelli notre ſituation, & d'obtenir ſon agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vînt à la Encenada de Baragan; je lui mandois auſſi d'y faire paſſer auſſi-tôt les bois & autres matériaux dont nous avions beſoin. Le Gouverneur général conſentit à ces demandes; & le 7 Septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai ſur l'Etoile avec les charpentiers & calfats de la Boudeuſe pour partir le lendemain & ſuivre moi-même une navigation qu'on nous diſoit être de la plus grande difficulté. Deux vaiſſeaux de regiſtre, le Saint-Fernand & le Carmen munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montévideo pour la Encenada & j'avois compté les ſuivre; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe,

Navigation de Montévideo à Baragan.

appareilla la nuit du 7 au 8, dans la ſeule vûe de nous dérober ſa marche & laiſſant ſon camarade dans le même embarras où il vouloit nous mettre.

Détails nautiques ſur cette route.

Nous appareillâmes toutefois le 8 Septembre à cinq heures & demie du matin, de même que le *Carmen* que nous laiſſâmes paſſer devant nous. Je fis route pour doubler un banc de pierre, lequel eſt à deux lieues de Montévideo Nord & Sud. Le *Carmen* prit le parti de mouiller à huit heures pour attendre une goëlette qui dirigeât ſa route. Je continuai la mienne entre le canot & la chaloupe qui ſondoient devant nous. A onze heures la goëlette partie de Montévideo ayant joint le *Carmen*, ce navire appareilla. On apperçut à quatre heures le *Saint-Fernand*, lequel ayant doublé la queue du banc *ortiz* étoit en panne pour attendre ſon camarade. Nous doublâmes ce banc à cinq heures & demie, ſans

avoir eu connoiſſance de la côte du Sud.

A ſix heures & demie nous touchâmes ſur un fond de vaſe. Auſſi-tôt j'envoyai ſonder autour de nous & on ne trouva pas plus de trois braſſes & un pied : la mer étoit tout-à-fait baſſe. Comme l'Etoile tiroit beaucoup plus d'eau de l'arriere que de l'avant, nous la mîmes rapidement en tonture. La mer qui montoit nous remit à flot, &, dès que nous y fûmes, on mouilla une ancre à jet avec une touée de deux grêlins pour paſſer la nuit. Le courant étoit très-fort & ſa direction Sud-Eſt & Nord-Oueſt.

La route depuis Montévideo juſqu'à huit heures que le petit banc de pierre fut doublé, a été le Sud environ trois lieues. Celle depuis huit heures du ſoir que nous avons doublé la pointe de l'Eſt du *banc ortiz*, a été le Sud-Oueſt $\frac{1}{4}$ Oueſt 4ᵈ Oueſt douze lieues,

ſans avoir égard aux courans. Nous avons toujours cherché à nous maintenir par quatre braſſes au moins, venant ſur bas-bord, toutes les fois que nous diminuions d'eau. Le fond eſt partout une vaſe molle.

Le 9, je fus ſous voile à neuf heures du matin, primant le flot. Les navires Eſpagnols mouillés deux lieues devant nous, n'appareillerent qu'une heure après. Je les paſſai, & je fis ma route à la ſonde, mes bateaux devant, Philippe auſſi mauvais pilote que méchant homme ſe maintenant dans nos eaux. Je ſuis fondé à le dire mauvais pilote, puiſque pluſieurs fois je changeai de route pour l'éprouver & que toujours il gouverna ſur nous.

A deux heures après-midi nous eûmes connoiſſance d'une baliſe qui ſe trouve ſur l'accore méridional du banc ortiz, & preſqu'à ſon extrémité occidentale. Cette baliſe eſt formée par les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y

eſt perdu, & eſt reſté droit. Il ſeroit eſſentiel pour la ſûreté de la navigation de Montévideo à Buenos-Aires qu'on entretînt cette baliſe avec le plus grand ſoin. Nous eûmes auſſi preſque toute la journée la vûe de la côte méridionale. Nous *défendîmes* conſtamment bas-bord pour éviter un petit banc qui ſe trouve entre la terre & le banc ortiz, nous maintenant par 3 $\frac{1}{2}$, 4, 4 $\frac{1}{2}$ braſſes d'eau. Dès que la baliſe reſte à l'Eſt $\frac{1}{4}$ Sud-Eſt & que la ſonde eſt de cinq braſſes, on a paſſé les bancs. Je me déterminai à courir juſqu'à onze heures du ſoir, voulant faire à-peu-près huit lieues depuis la ſortie des bancs. Alors nous mouillâmes ſur une ancre à jet, le tems & la mer étant calmes. Les Eſpagnols ſuivirent notre feu & mouillerent une lieue & demie derriere nous.

La route corrigée, depuis le 8 cinq heures du ſoir juſqu'à la vûe de la baliſe, fut le Nord-Oueſt $\frac{1}{4}$ Nord 3^{d}

Oueſt dix lieues, & depuis la vûe de la baliſe juſqu'au mouillage, le Nord-Oueſt 5^{d} Nord ſix lieues. La ſonde amena toujours de la vaſe molle noire.

Le 10, j'appareillai à ſix heures du matin & vers huit heures on apperçut du haut des mâts les vaiſſeaux Eſpagnols mouillés à *la Encenada.* Nous fîmes route pour paſſer au vent à eux, ſondant toujours du bord & nos bateaux ſondant devant nous; le courant nous abattoit conſidérablement dans le Sud-Eſt & nous l'avions reſſenti ſemblable la veille depuis midi. Depuis deux heures il fallut chenaler ſans ceſſe pour éviter un banc qui s'étend au large de la pointe de la Encenada, en dedans de laquelle nous vîmes bientôt diſtinctement de deſſus le pont cinq bâtimens à l'ancre. Sur les quatre heures nous touchâmes & franchîmes preſqu'auſſi-tôt. Il nous vint à bord un Officier Eſpagnol qui ne put nous donner aucunes lumieres ſur le chenal. Dès que nous eûmes

augmenté d'eau jusqu'à quatre brasses & demie, je fis mouiller environ à une demie-lieue de la frégate *la Smeralda* sur un fond de vase noire un peu molle. Ce fond est le même dans tout le canal : sur les accores du banc ortiz il est de sable rouge.

La route corrigée depuis le mouillage du 9 au soir, fut le Ouest 5 d Sud sept lieues. Nous affourchâmes Nord-Est & Sud-Ouest avec une ancre du bossoir & une ancre à jet. Le Carmen mouilla près de nous; la goëlette & le Saint-Fernand continuerent leur route pour Buenos-Aires.

Les vaisseaux mouillés dans cette rade étoient la Vénus, frégate de vingt-six canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la Smeralda & la Liebre, qui se disposoient à retourner avec des munitions de toute espece aux îles Malouines, d'où elles devoient passer dans la mer du Sud, pour y prendre les Jé-

ſuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de Juillet en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero ;* mais celui-ci s'étoit perdu ſur la tête du banc aux Anglois, & l'équipage avoit eu le tems de ſe ſauver. L'Andalous ſe préparoit à aller porter des Miſſionnaires & des préſens aux habitans de la terre de Feu, le Roi Catholique voulant leur témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices qu'ils avoient rendus aux Eſpagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri ſur leurs côtes.

L'Etoile s'y raccommode.

Je deſcendis à Baragan, où le Chevalier du Bouchage avoit déjà fait tranſporter une partie des bois qui nous étoient néceſſaires. Il les avoit raſſemblés avec peine & à grands frais à Buenos-Aires dans l'arſenal du Roi & dans quelques magaſins particuliers, approviſionnés les uns & les autres par les débris des vaiſſeaux qui ſont naufrage

dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune eſpece de reſſources, mais bien des difficultés de pluſieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'eſt en effet qu'un mauvais port formé par l'embouchure d'une petite riviere qui ſe jette dans le fleuve de la Plata ſur la rive du Sud, dix à douze lieues à l'Eſt-Sud-Eſt de Buenos-Aires. Cette embouchure tournée à l'Oueſt-Nord-Oueſt, eſt directement oppoſée au cours du fleuve. Elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui ſe comble tous les jours, où peuvent entrer des vaiſſeaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reſte il n'y a pas ſix pouces d'eau à marée baſſe; or, comme les marées ſont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles ſont hautes ou baſſes quelquefois huit jours de ſuite ſelon les vents

qui regnent, le débarquement des chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumieres construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brute & habitées par des hommes qui ne connoissent d'autre bonheur que celui de ne rien faire. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse mouillent à la pointe de *Lara*, à une lieue & demie dans l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Je laissai à la pointe de Lara M. de la Giraudais chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buenos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abattre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord de la

1767. *Octobre.*

Smeralda & de la *Liebre*. Le 8 Octobre *l'Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & on trouva que ſon radoub ſeroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que ſa voie d'eau diminua inſenſiblement & elle ceſſa d'en faire, lorſqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir délivré quelques planches de ſon doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit abſolument ſans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit auſſi deux trous de tarriere dont les chevilles n'avoient pas été poſées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remiſes en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte récalfatée en entier, elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit ſon chargement à bord des frégates Eſpagnoles. Elle y

embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe; arrivée de quelques autres.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de Septembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jésuites & les familles Françoises des Malouines, à l'exception de sept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le Marquis de Bucarelli les fit venir à Buenos-Aires, où il pourvut à leur subsistance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaisseau de registre, expédié pour Buenos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaisseau de registre destiné pour Lima. La situation de ce dernier bâtiment étoit triste. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents sur le cap de Horn, 39 hommes de son équipage étant morts & le

reſte attaqué du ſcorbut, un coup de mer ayant emporté ſon gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, ſept mois après être ſorti de Cadix & n'ayant plus que trois matelots & quelques Officiers en état d'agir. Nous envoyâmes à la requête des Eſpagnols un Officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montévideo. Il y étoit arrivé le 5 Octobre la frégate Eſpagnole *l'Aigle*, ſortie du Ferrol au mois de Mars. Elle avoit relâché à l'île Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.



CHAPITRE VII.

Détails ſur les Miſſions du Paraguai, & l'expulſion des Jéſuites de cette province.

TANDIS que nous hâtions nos diſpoſitions pour ſortir de la riviere de la Plata, le Marquis de Bucarelli faiſoit les ſiennes pour paſſer ſur *l'Urugai.* Déjà les Jéſuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de ſon département, & ce Gouverneur général vouloit exécuter en perſonne dans les miſſions les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premieres meſures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu ſur la cataſtrophe de ce ſingulier Gouvernement, il faut dire un mot ſur ſon origine, ſes progrès & ſa

forme. Je le dirai *ſine irâ & ſtudio quorum cauſas procul habeo.*

Date de l'établiſſement des miſſions.

C'eſt en 1580, que l'on voit les Jéſuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, ſous le regne de Philippe III, les miſſions fameuſes auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Urugai, riviere ſur laquelle elles ſont ſituées. Elles ont toujours été diviſées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès ſucceſſifs ont porté juſqu'à celui de trente-ſept; ſavoir, vingt-neuf ſur la rive droite de l'Urugai, & huit ſur la rive gauche, régies chacune par deux Jéſuites en habit de l'Ordre. Deux motifs qu'il eſt permis aux Souverains d'allier, lorſque l'un ne nuit pas à l'autre, la Religion & l'intérêt, avoient fait deſirer aux Monarques Eſpagnols la converſion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civiliſoit des hommes

mes ſauvages, on ſe rendoit maîtres d'une contrée vaſte & abondante : c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle ſource de richeſſes, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jéſuites ſe chargerent de remplir ces vûes, mais ils repréſenterent que pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans des Gouverneurs de la province, & que même aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Conditions ſtipulées entre la Cour d'Eſpagne & les Jéſuites.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des Néophites, ne les éloignaſſent même du Chriſtianiſme, & que la hauteur Eſpagnole ne leur rendît odieux un joug trop appéſanti. La Cour d'Eſpagne approuvant ces raiſons, régla que les Miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour les frais des

défrichemens, ſous la condition qu'à meſure que les peuplades ſeroient formées & les terres miſes en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante. On exigea auſſi que les Miſſionnaires appriſſent aux Indiens la langue Eſpagnole ; mais cette clauſe ne paroît pas avoir été exécutée.

Zèle & ſuccès des Miſſionnaires.

Les Jéſuites entrerent dans la carriere avec le courage des Martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas ; le zele triompha de tout, & la douceur des Miſſionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, in-

troduiſirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une Nation barbare, ſans mœurs & ſans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact obſervateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence perſuaſive de leurs apôtres, obéiſſoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient ſe ſacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient ſe former une idée du Roi d'Eſpagne, ils ſe le repréſentoient ſous l'habit de S. Ignace.

Révolte des Indiens contre les Eſpagnols.

Cependant il y eut contre ſon autorité un inſtant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des miſſions ſituées ſur la rive gauche de l'Urugai contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé pluſieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Urugai devenoit ainſi la limite des poſſeſſions reſpectives des deux Couronnes;

on faiſoit paſſer ſur ſa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent ſouffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour ſe défendre contre les incurſions des Pauliſtes, brigands ſortis du Bréſil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle. La révolte éclata ſans qu'aucun Jéſuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du ſacerdoce.

Cauſe de leur mécontentement.

Le Gouverneur général de la province de la Plata, Dom Joſeph Andonaighi, marcha contre les rébelles, ſuivi de Dom Joachim de Viana, Gouverneur de Montévideo. Il les défit dans

Ils prennent les armes & ſont battus.

une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina enſuite à la conquête du pays ; & Dom Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, ſe chargea avec ſix cents hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la premiere peuplade, s'en empara ſans réſiſtance, & celle-là priſe, toutes les autres ſe ſoumirent.

Sur ces entrefaites la Cour d'Eſpagne rappella Dom Joſeph Andonaighi & Dom Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les miſſions & de ramener ſes troupes. Il ne fut plus queſtion de l'échange projetté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Eſpagnols, revinrent avec eux. C'eſt dans le tems de cette expédition que s'eſt répandue en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté. Troubles appaiſés.

Les Indiens paroiſſent dégoûtés de l'adminiſtration des Jéſuites.

Dom Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les miſſions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient, vouloit le ſuivre. Il s'y oppoſa, mais il ne put empêcher que ſept familles ne l'accompagnaſſent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'induſtrie & du travail. Je fus ſurpris de ce qu'il me dit au ſujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu ſur la maniere dont ils étoient gouvernés ? J'aurois cité les loix des miſſions comme le modele d'une adminiſtration faite pour donner aux humains le bonheur & la ſageſſe.

Gouvernement des Miſſions montré en perſpective.

En effet, quand on ſe repréſente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les ſeules armes ſpirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la perſuation, quelle inſtitution plus honorable à l'humanité ! C'eſt une ſociété qui habite une terre fertile

ſous un climat fortuné, dont tous les membres ſont laborieux & où perſonne ne travaille pour ſoi; les fruits de la culture commune ſont rapportés fidelement dans des magaſins publics, d'où l'on diſtribue à chacun ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa nourriture, ſon habillement & l'entretien de ſon ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par ſon travail l'enfant qui vient de naître; & lorſque le tems a uſé ſes forces, il reçoit de ſes concitoyens les mêmes ſervices dont il leur a fait l'avance; les maiſons particulieres ſont commodes, les édifices publics ſont beaux; le culte eſt uniforme & ſcrupuleuſement ſuivi; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il eſt également à l'abri des richeſſes & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroiſſoient les miſſions dans le lointain & l'illuſion de la perſpective. Mais en matiere de Gouvernement, un intervalle immenſe ſépare la théo-

rie de l'adminiſtration. J'en fus convaincu par les détails ſuivans que m'ont fait unanimement cent témoins oculaires.

Détails intérieurs de l'adminiſtration.

L'étendue du terrein que renferment les miſſions, peut être de deux cents lieues du Nord au Sud, de cent-cinquante de l'Eſt à l'Oueſt, & la population y eſt d'environ trois cents mille ames; des forêts immenſes y offrent des bois de toute eſpece; de vaſtes pâturages y contiennent au-moins deux millions de têtes de beſtiaux; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, diviſé en paroiſſes, & chaque paroiſſe régie par deux Jéſuites, l'un Curé, l'autre ſon Vicaire. La dépenſe totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains; la plus forte dépenſe alloit à l'entretien des

Egliſes conſtruites & ornées avec magnificence. Le reſte du produit de la terre & tous les beſtiaux appartenoient aux Jéſuites, qui de leur côté faiſoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fuſils. Leur revenu annuel conſiſtoit en coton, ſuifs, cuirs, miel & ſur-tout en *maté*, plante mieux connue ſous le nom d'herbe du Paraguai, dont la compagnie faiſoit ſeule le commerce, & dont la conſommation eſt immenſe dans toutes les Indes Eſpagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une ſoumiſſion tellement ſervile, que non-ſeulement ils ſe laiſſoient punir du fouet à la maniere du College, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes ſolliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroiſſe les Peres éliſoient tous les ans des corrégidors &

des capitulaires chargés des détails de l'adminiſtration. La cérémonie de leur élection ſe faiſoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Egliſe, & ſe publioit au ſon des cloches & des inſtrumens de toute eſpece. Les élus venoient aux pieds du Pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande diſtinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemiſe de toile de coton compoſoit ſeule le vêtement du reſte des Indiens de l'un & l'autre ſexe. La fête de la paroiſſe & celle du Curé ſe célébroient auſſi par des réjouiſſances publiques, même par des comédies ; elles reſſembloient ſans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *myſteres*.

Le Curé habitoit une maiſon vaſte proche l'Egliſe ; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un deſquels étoient les écoles pour la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture & les atte-

liers des différens métiers ; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité ; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection des vieilles femmes : il se nommoit *le guatiguasu* ou le séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce Curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baisoit la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe, le Curé déjeûnoit, disoit son bréviaire, travailloit avec les Corrégidors dont les quatre premiers étoient ses Ministres, visitoit le séminaire, les écoles & les atteliers ; s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege ; il dînoit à onze heures seul avec son Vi-

caire, reſtoit en converſation juſqu'à midi, & faiſoit la ſieſte juſqu'à deux heures; il étoit renfermé dans ſon intérieur juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir; alors le Curé ſoupoit; à huit heures il étoit cenſé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin diſtribué aux divers travaux ſoit de la terre, ſoit des attéliers, & les Corrégidors veilloient au ſévere emploi du tems; les femmes filoient du coton; on leur en diſtribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la ſemaine; à cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour réciter le roſaire & baiſer encore la main du Curé; enſuite ſe faiſoit la diſtribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes; on donnoit auſſi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit

plus de tems ; ils pouvoient enſuite ſe livrer à quelques jeux auſſi triſtes que le reſte de leur vie.

Conſé-quences qu'on en tire.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque ſorte aucune propriété & qu'ils étoient aſſujetis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuſe. Cet ennui, qu'avec raiſon on dit mortel, ſuffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie ſans la regretter & qu'ils mouroient ſans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guériſſent ; & lorſqu'on leur demandoit alors ſi de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le penſent. On ceſſera maintenant d'être ſurpris de ce que, quand les Eſpagnols pénétrerent dans les miſſions, ce grand peuple adminiſtré comme un couvent, témoigna le plus grand deſir de forcer la clôture. Au reſte les Jéſuites nous repréſentoient ces Indiens comme une eſpece

d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

Expulſion des Jéſuites de la province de la Plata.

La Compagnie s'occupoit du ſoin d'étendre les miſſions, lorſque le contrecoup d'événemens paſſés en Europe, vint renverſer dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Eſpagne ayant pris la réſolution de chaſſer les Jéſuites, voulut que cette opération ſe fît en même tems dans toute l'étendue de ſes vaſtes domaines. Cevallos fut rappellé de Buenos-Aires, & Dom Franciſco Bucarelli nommé pour le remplacer. Il partit inſtruit de la beſogne à laquelle on le deſtinoit, & prévenu d'en différer l'exécution juſqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confeſſeur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Miniſtres étoient les ſeuls auxquels fut confié le ſecret de cette affaire. Bucarelli fit ſon entrée à Bue-

Meſures priſes à ce ſujet par la Cour d'Eſpagne.

nos-Aires au commencement de 1767.

Mesures prises par le Gouverneur général de la Province.

Lorsque Dom Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de Bucarelli un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Montévideo & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que

le * * * jour qu'il fixoit pour l'exécution ; & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit ; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue sur-tout l'intéressoit ; c'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du pays les sujets destinés aux missions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. Le Marquis de Bucarelli se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savoit

pas

pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des *réductions*, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vûes, l'une de se procurer des ôtages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre,

de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque, n'étant plus tenus par la lisiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventurero*, venants de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouver-

neur de Montévideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laiſſer communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé ; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en ſauver l'équipage, & lui donner les ſecours que ſa ſituation exigeoit.

Conduite du Gouverneur général.

Les deux chambekins étoient ſortis d'Eſpagne depuis que les Jéſuites y avoient été arrêtés : ainſi on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne ſe répandît. Un officier de ces bâtimens fut ſur le champ envoyé au Marquis de Bucarelli, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du ſoir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'inſtant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis & les deux maiſons des Jéſuites

à Buenos-Aires inveſties, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorſqu'on vint les tirer du ſommeil pour les conſtituer priſonniers, & ſe ſaiſir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jéſuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire paſſer des avis à Cordoue.

Les Jéſuites ſont arrêtés dans toutes les villes Eſpagnoles.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jéſuites furent ſurpris ſans avoir eu le moindre indice, & on mit la main ſur leurs papiers. On les fit auſſi-tôt partir de leurs différentes maiſons, eſcortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais on n'eut pas beſoin d'en venir à cette extrêmité. Ils témoignerent la plus parfaite réſignation, s'humiliant ſous la main qui les frappoit, & reconnoiſſant,

disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où se rendirent peu aprés ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montévideo. Ils furent aussi-tôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de Septembre. Les autres pendant ce tems étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des Missions à Buenos-Aires.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été

de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. « Préparez-vous, mes enfans, leur » avoient-ils dit, à entendre beaucoup » de menſonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus préſent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croiſſant ſur deux lignes : un Eſpagnol inſtruit dans la langue *des Guaranis* leur ſervoit d'interprete. Le Gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaſſent ſe repoſer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit réſolu de leur ſignifier les intentions du Roi. Il ajoûta ſommairement qu'il venoit les tirer d'eſclavage, & les mettre en poſſeſſion de leurs biens, dont juſqu'à préſent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & ſouhaitant mille proſpérités au Roi & au Gouverneur.

Ils paroiſſent devant le Gouverneur général.

Ils ne paroiſſoient pas mécontens, mais il étoit aiſé de démêler ſur leur viſage plus de ſurpriſe que de joie. Au ſortir du Gouvernement, on les conduiſit à une maiſon des Jéſuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur, en les faiſant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique Nicolas, mais on écrivit que ſon grand âge & ſes infirmités ne lui permettoient pas de ſe déplacer.

A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laiſſer le tems d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Eſpagnols. J'ai pluſieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air ſtupide d'animaux pris au piége. On m'en fit remarquer que l'on diſoit fort inſtruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprétier le degré de leurs

connoiſſances ; ſeulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous aſſuroit être grand muſicien ; il joua une ſonate, & je crus entendre les ſons obligés d'une ſerinette. Au reſte peu de tems après leur arrivée à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulſion des Jéſuites étant parvenue dans les miſſions, le Marquis de Bucarelli reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'aſſuroit de ſa ſoumiſſion & de celle de toutes les peuplades aux ordres du Roi.

Etendue des miſſions.

Ces miſſions des *Guaranis* & des *Tapes* ſur l'Urugai n'étoient pas les ſeules que les Jéſuites euſſent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au Nord ils avoient raſſemblé & ſoumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient auſſi de nouvelles réductions dans le Sud du Chili du côté de l'île *du Chiloé* ; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une

route pour paſſer de cette province au Pérou, en traverſant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on ſuivoit juſqu'à préſent. Au reſte dans les pays où ils pénétroient, ils faiſoient appliquer ſur des poteaux la deviſe de la compagnie; & ſur la carte de leurs réductions faite par eux, elles ſont énoncées ſous cette dénomination, *oppida chriſtianorum*.

On s'étoit attendu, en ſaiſiſſant les biens des Jéſuites dans cette province, de trouver dans leurs maiſons des ſommes d'argent conſidérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magaſins étoient à la vérité garnis de marchandiſes de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe, & même il y en avoit de beaucoup d'eſpeces qui ne ſe conſomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs eſclaves étoit conſidérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la ſeule maiſon de Cordoue.

Ma plume ſe refuſe au détail de tout

ce que le public de Buenos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers ſaiſis aux Jéſuites ; les haines ſont encore trop récentes, pour qu'on puiſſe diſcerner les fauſſes imputations des véritables. J'aime mieux rendre juſtice à la plus grande partie des membres de cette Société qui ne participoient point au ſecret de ſes vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intriguans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'inſtitut que la piété de ſon fondateur, & ſervoient en eſprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient conſacrés. Au reſte j'ai ſû depuis mon retour en France, que le Marquis de Bucarelli étoit parti de Buenos-Aires pour les miſſions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obſtacles, aucune réſiſtance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'eſt terminé cet événement intéreſſant, en liſant les deux pieces ſuivantes qui con-

tiennent le détail de la premiere ſcene. C'eſt ce qui s'eſt paſſé dans la *réduction Yapegu* ſituée ſur l'Urugai & qui ſe trouvoit la premiere ſur le chemin du Général Eſpagnol; toutes les autres ont ſuivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION d'une lettre d'un Capitaine de grenadiers du Régiment de Mayorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux miſſions du Paraguai.

D'Yapegu le 19 Juillet 1768.

Détails ſur l'entrée du Gouverneur général dans les miſſions.

« Hier nous arrivâmes ici très-heu-
» reuſement; la réception que l'on a
» faite à notre Général, a été des plus
» magnifiques & telle qu'on n'auroit pû
» l'attendre de la part d'un peuple auſſi
» ſimple & auſſi peu accoutumé à de
» ſemblables fêtes. Il y a ici un College
» très-riche en ornemens d'Egliſe qui
» ſont en grand nombre; on y voit auſſi
» beaucoup d'argenterie. La peuplade

» eſt un peu moins grande que Monté-
» video, mais bien mieux alignée & fort
» peuplée. Les maiſons y ſont tellement
» uniformes, qu'à en voir une, on les a
» vu toutes, comme à voir un homme
» & une femme, on a vu tous les habi-
» tans, attendu qu'il n'y a pas la moin-
» dre différence dans la façon dont ils
» ſont vêtus. Il y a beaucoup de muſi-
» ciens, mais tous médiocres.

» Dès l'inſtant où nous arrivâmes
» dans les environs de cette miſſion,
» Son Excellence donna l'ordre d'aller
» ſe ſaiſir du Pere Provincial de la Com-
» pagnie de Jéſus & de ſix autres de
» ces Peres, & de les mettre auſſi-tôt
» en lieu de ſureté. Il doivent s'embar-
» quer un de ces jours ſur le fleuve
» Urugai. Nous croyons cependant qu'ils
» reſteront au Salto, où on les gardera
» juſqu'à ce que tous leurs confreres
» aient ſubi le même ſort. Nous croyons
» auſſi reſter à Yapegu cinq ou ſix jours,
» & ſuivre notre chemin juſqu'à la der-

» niere des missions. Nous sommes très-» contens de notre Général qui nous » fait procurer tous les rafraîchissemens » possibles. Hier nous eûmes opéra, il y » en aura encore aujourd'hui une repré-» sentation. Les bonnes gens font tout » ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils » savent.

» Nous vîmes aussi hier le fameux » Nicolas, celui qu'on avoit tant d'inté-» rêt à tenir renfermé. Il étoit dans un » état déplorable & presque nud. C'est » un homme de soixante & dix ans qui » paroît de bon sens. Son Excellence lui » parla long-tems, & parut fort satis-» faite de sa conversation.

» Voilà tout ce que je puis vous ap-» prendre de nouveau ».



RELATION publiée à Buenos-Aires de l'entrée de S. E. Dom Francifco Bucarelli y Urfua dans la miffion Yapegu, l'une de celles des Jéfuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorfqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.

» A huit heures du matin Son Excel-
» lence fortit de la chapelle Saint Mar-
» tin, fituée à une lieue d'Yapegu. Elle
» étoit accompagnée de fa garde de
» grenadiers & de dragons, & avoit
» détaché deux heures auparavant les
» compagnies de grenadiers de Mayor-
» que pour difpofer & foutenir le paf-
» fage du ruiffeau *Guavirade* qu'on eft
» obligé de traverfer en *balfes* & en
» canots. Ce ruiffeau eft à une demi-
» lieue environ de la peuplade.

» Auffi-tôt que Son Excellence eut
» traverfé, elle trouva les Caciques &
» Corrégidors des miffions qui l'atten-
» doient avec l'Alferès d'Yapegu qui
» portoit l'étendard royal. Son Excel-

» lence ayant reçu tous les honneurs & » complimens uſités en pareilles occa- » ſions, monta à cheval pour faire ſon » entrée publique.

» Les dragons commencerent la mar- » che ; ils étoient ſuivis de deux Aides- » de-camp qui précédoient Son Excel- » lence, après laquelle venoient les » deux compagnies de grenadiers de » Mayorque, ſuivies du cortege des » Caciques & Corrégidors, & d'un » grand nombre de cavaliers de ces » cantons.

» On ſe rendit à la grande place en » face de l'Egliſe. Son Excellence ayant » mis pied à terre, Dom Franciſco Mar- » tinez, Vicaire général de l'expédition, » ſe préſenta ſur les degrés du portail » pour la recevoir. Il l'accompagna juſ- » qu'au presbytere & entonna le *Te* » *Deum*, qui fut chanté & exécuté par » une muſique toute compoſée de Gua- » ranis. Pendant cette cérémonie l'artil- » lerie fit une triple décharge. Son Ex-

» cellence ſe rendit enſuite au logement
» qu'elle s'étoit deſtiné dans le college
» des Peres, autour duquel la troupe
» vint camper juſqu'à ce que par ſon
» ordre elle allât prendre ſes quartiers
» dans le *Guatiguaſu* ou *la Caſa de las*
» *recogidas*, la maiſon des Recluſes ».

Reprenons le récit de notre voyage dont le ſpectacle de la révolution arrivée dans les miſſions n'a pas été une des circonſtances les moins intéreſſantes.



CHAPITRE VIII.

Départ de Montévideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevûe avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus auſtris.
Virg. Æneid. Lib. I.

L'Etoile deſcend de Baragan à Montévideo.

LE radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'Octobre & des frais conſidérables ; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes ſolder avec le munitionnaire général & les autres fourniſſeurs Eſpagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été rembourſé pour la ceſſion des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change ſur le Tréſor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenſes de nos différentes relâches en pays étranger.

Les achats s'y ſont faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Difficulté de cette navigation.

1767. *Novembr.*

Le 31 Octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montévideo. Nous y mouillâmes le 3 Novembre à ſept heures du ſoir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Montévideo à la Encenada, c'eſt que, comme on l'a dit plus haut, il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en eſt au Sud, qu'aucun d'eux n'eſt baliſé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle eſt très-baſſe.

Perte de trois matelots.

Cette traverſée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée ſous le navire qui viroit de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent ſauver que deux hommes & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus auſſi le chagrin de voir que, malgré ſon radoub; l'Etoile faiſoit

encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calfatage de ſa flottaiſon: le navire avoit été franc d'eau juſqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds.

Diſpoſitions pour ſortir de la riviere de la Plata.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuſe tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ſes hauts, opération que l'abſence de ſes calfats néceſſaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt, à raccommoder la chaloupe de l'Etoile, à faire couper l'herbe pour nos beſtiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 ſe paſſa à guinder nos mâts de hune, hiſſer les baſſes vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour ſi nous n'euſſions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens flotterent, & nous allâmes mouiller à la tête de la rade où on eſt toujours à flot. Les deux jours ſuivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce

délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Aires une goëlette chargée de farine, & nous y en prîmes ſoixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compenſation faite, des vivres pour dix mois: il eſt vrai que la plus grande partie des boiſſons étoit en eau-de-vie. Les équipages jouiſſoient de la meilleure ſanté; le long ſéjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miſeres de toute eſpece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laiſſer à Montevideo le maître Pilote, le maître Charpentier, le maître Armurier & un Officier Marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déſerta auſſi, malgré tous

Etat des équipages en partant de Montévideo.

nos ſoins, douze ſoldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainſi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien; enſorte que les vaiſſeaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions ſortis de la riviere de Nantes.

Départ de Montévideo.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montévideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, les courans nous ayant portés avec rapidité dans l'Eſt-Sud-Eſt. A midi nous étions à douze lieues dans l'Eſt & l'Eſt-quart-Sud-Eſt de Montévideo, & c'eſt de-là que je pris mon point de départ par 34 d 54′ 40″ de latitude auſtrale, & 58 d 57′ 30″ de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y

Sa position déterminée astronomiquement.

ai supposé la position de Montévideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 40′ 30″ plus à l'Ouest que ne la place la Carte de M. Bellin (*a*). J'avois aussi profité du séjour à terre, pour vérifier mon octant sur des distances d'étoiles connues ; cet instrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des astres trop petites de 2′, & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce Journal, j'expose le gissement des côtes telles que les montre le compas ;

(*a*) La position de Montévideo a été déterminée par M. Verron de la maniere suivante,

latitude australe. . . . 34 deg. 53 min. 40 sec.
longitude occidentale de Paris.
58 deg. 55 min. 30 sec.

Cette longitude a été déterminée par onze observations de la lune faites au quart de cercle. Au reste dans tout le cours du voyage, cet Astronome s'est servi des calculs du livre *de la Connoissance des Tems* pour la longitude de la lune au méridien de Paris, & de même pour les mouvemens du soleil. A l'égard des étoiles fixes, il a employé *Le Catalogue de M. l'Abbé de la Caille.*

quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai ſoin d'en avertir.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre juſqu'au coucher du ſoleil; la ſonde avoit toujours augmenté, paſſant d'un fond de vaſe à un de ſable: à ſix heures & demie du ſoir elle donna trente-cinq braſſes, fond de ſable gris; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le ſignal de ſonder le 15 après-midi, trouva ſoixante braſſes même fond: nous avions obſervé à midi 36 d 1′ de latitude. Depuis le 16 juſqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-groſſe, & nous tinmes les bordées le moins déſavantageuſes ſous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers; *l'Etoile* avoit dépaſſé ſes mâts de perroquet, & nous étions partis ſans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit; la mer étoit affreuſe, & *l'Etoile* fit ſignal d'incommodité; nous l'attendîmes ſous

Sondes & navigation juſqu'au détroit de Magellan.

la misaine & la grand voile, le point de dessous cargué: cette flûte nous paroissoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24, je fis passer *l'Etoile* à la portée de la voix pour savoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montévideo : ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation : Qui savoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?

Pendant le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; les courans nous porterent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 d de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de

fuite nous fondâmes fans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au foir, qu'étant environ par 47^{d} de latitude, & nous eftimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes foixante-dix braffes, fond de vafe & de fable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous confervâmes ce fond jufqu'à la vûe de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin quarante braffes d'eau que nous donna la fonde, lorfque nous vîmes pour la premiere fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vafard, mais toujours de fable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs.

Vigie non marquée fur les Cartes.

Je ne voulus point trop accofter la terre jufqu'à ce que je n'euffe atteint les 49^{d} de latitude, à caufe d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48^{d} 34' de latitude auftrale à fix ou fept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-beau

tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoiſſance avoit d'abord priſe pour un ſouffleur.

Le premier & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Eſt, très-frais, la mer groſſe & le tems brumeux ; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous paſſions la nuit ſous la miſaine & les huniers les bas ris pris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantanueſſos, &, ce qui eſt de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui diſparoiſſent quand la mer eſt belle & le ciel ſerein. Nous vîmes auſſi des loups marins, des pingoins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monſtrueux animaux paroiſſoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carêne des vieux vaiſſeaux qu'on laiſſe pourrir dans les ports.

Pl. 4

CARTE DU DETROIT DE MAGELLAN

Avec les Routes

DE LA BOUDEUSE ET DE L'ETOILE

CONTINENT

DE L'AMÉRIQUE

MÉRIDIONALE

MER PACIFIQUE

Desolation du Sud

les 4 Evangelistes

C. de Pillar

les 12 Apotres

Point de départ le 26 Janvier à 8h. du soir

la longue Rue

Cap Monday

B. de Fontainebleau

Cap Quad

I. Royales

I. Charles

Baye Choiseul prise Baubassem pour le Canal Ste. Barbe

Canal de Ste. Barbe

C. Holland

Cap Forward

les 2 Sœurs

Baye et Port de la Cascade

la Cormorandiere

Baye et Port de Beaubassin

Détroit apparent

B. Elizabeth

B. et Port Galand

B. de Cordes

B. Verte

B. Famine

C. Rond

I. de l'Observatoire

I. Nassau

16 Décemb.

B. du Clos

Ici le terrain commence à être Boisé

I. Ste. Elisabeth

I. St. Barthelemi

I. aux Lions

Oats Harbour

Baye et Cap Gregoire

Baye Boucault

I. des Pingouins

C. d'Orange

le Pere Aymond

les 4 Fils Aymon

Cap des Vierges

Cap du St. Esprit

Cap Montmouth

Détroit supposé

TERRES DE FEU

Mêlangées de Bois et de Prairies.

TERRES DE FEU

Mêlangées de Bois et de Prairies.

Le 30 Novembre, deux oiſeaux blancs ſemblables à de gros pigeons étoient venus ſe poſer ſur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverſer la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à ſept lieues de diſtance. J'avois obſervé à midi, 52^{d} de latitude auſtrale, & j'étois alors Vûe du cap des Vierges.

par 52^{d} 3′ 30″ de latitude, Sa poſition

& 71^{d} 12′ 20″ de longitude

à l'Oueſt de Paris. Cette poſition du vaiſſeau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

par 52^{d} 23′ de latitude,

& 71^{d} 25′ 20″ de longitude

occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges eſt un point intéreſſant dans la Géographie, je dois rendre compte des raiſons qui me font croire que la poſition que je lui donne eſt, à peu de choſe près, exacte.

Le 27 Novembre après-midi, le

Discussion sur la position donnée au cap des Vierges.

Chevalier du Bouchage avoit observé huit distances de la lune au soleil dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65^d 30$''$, pour 1 heure 43$'$ 26$''$ tems vrai; M. Verron de son côté avoit observé cinq distances, dont le résultat donna pour notre longitude, au même instant, 64^d 57$'$. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant, à 3 heures 57$'$ 35$''$ tems vrai, M. Verron par cinq observations de distance de la lune au soleil, détermina la longitude occidentale du vaisseau de 67^d 49$'$ 30$''$.

Maintenant, en suivant pour fixer le point du vaisseau lors de la vûe du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les résultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71^d 29$'$ 42$''$ à l'Ouest de Paris. Les observations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaisseau, quand nous

relevâmes le cap, donneroient un réſultat plus Oueſt de 38′ 47″. Mais il me ſemble qu'on doit plutôt ſuivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux obſervateurs qui ne communiquoient point enſemble, & ne différant dans leurs réſultats que de 3′ 30″, elles portent un caractere de probabilité auquel il eſt difficile de ſe refuſer. Au reſte ſi l'on veut prendre un terme moyen entre les obſervations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71^{d} 49′ 5″; ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle eſt la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'eſtime de mes routes, & que je ſuis par cette raiſon.

Cette longitude du cap des Vierges eſt plus occidentale de 42′ 20″ de degré que celle par où le place M. Bellin, & ce n'eſt que la même différence

donnée par lui à la poſition de Monté-video, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce Chapitre. La Carte de Mylord Anſon aſſigne pour la longitude du cap des Vierges 72^{d} à l'Oueſt de Londres, & conſéquemment près de 75^{d} à l'Oueſt de Paris; erreur bien plus conſidérable, qu'il commet auſſi pour l'embouchure de la riviere de la Plata & généralement pour toute la côte des Patagons.

Digreſſion ſur les inſtrumens propres à obſerver en mer la longitude.

Les obſervations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des diſtances de la lune au ſoleil ou aux étoiles zodiacales, eſt connue depuis pluſieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement uſage à la mer, en ſe ſervant auſſi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de juſteſſe qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la préciſion de l'inſtrument avec lequel on

obſerve, il s'enſuivoit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de meſurer de grands angles, ſeroit très-propre à perfectionner ces obſervations de diſtances. M. l'Abbé de la Caille y avoit vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en a fait conſtruire un qui meſure des arcs de 6 à 7^{d}; & ſi dans ſes ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à la mer, c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

M. Verron apporta avec lui à bord un inſtrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'eſt ſervi dans celui-ci. Cet inſtrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par-là cet inſtrument capable de meſurer des angles de 10^{d}, limite du mégametre que M. Ver-

ron avoit à bord. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en allongeant la vis, on eût pu augmenter encore ſon extenſion, reſſerrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des obſervations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit auſſi remédier à la difficulté preſſentie par M. l'Abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément ſur lequel il s'agit d'obſerver. En général, il me ſemble que le quartier de réflexion de M. Hadley ſeroit préférable, s'il comportoit la même préciſion.

Difficultés eſſuyées avant que d'entrer dans le détroit.

Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoiſſance du cap des Vierges & bientôt après celle de la terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarierent pluſieurs jours de ſuite. Nous louvoyâmes d'abord juſqu'au 3 à ſix heures du ſoir, que les vents ayant adonné permirent de porter ſur l'entrée du détroit de Magellan.

Ce

Ce ne fut pas pour long-tems: à ſept heures & demie le vent calma tout-à-fait & les côtes s'embrumerent; il re-fraîchit à dix heures & nous paſſâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord: mais le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vûe, il fallut re-prendre *la bordée du large.* A cinq heu-res du matin, dans une éclaircie, nous apperçûmes le cap des Vierges & nous *arrivâmes* pour donner dans le détroit; preſque auſſi-tôt les vents ſauterent au Sud-Oueſt, d'où ils ne tarderent pas à ſouffler avec furie, la brume s'épaiſſit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape ſur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre miſaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la ſonde preſque au même moment ne nous ayant donné que vingt braſſes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Eſt du

cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à ſec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre miſaine. Au reſte cette ſonde qui me fit *arriver*, n'étoit point à craindre: c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y ſondant avec une parfaite vûe de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient ici d'un tems obſcur, que le fond de gravier annonce qu'on eſt plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du ſable fin & quelquefois vaſeux.

Remarque ſur la qualité du fond à l'entrée du détroit.

A cinq heures du ſoir, nous remîmes à la cape ſous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon; à ſept heures & demie du ſoir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile, mais les bordées furent toutes déſavantageuſes, & nous écarterent de la côte. En effet, quoique la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la

terre depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt jusqu'au Sud-Oueſt-quart-Oueſt environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la diſtance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'eſt pas prudent de le ſerrer davantage à cauſe d'un banc qui s'étend au large du cap à-peu-près à cette diſtance; je crois même que nous avons paſſé ſur la queue de ce banc; car, comme nous ſondions fréquemment, entre deux ſondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-ſept braſſes, *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux nous ſignala huit braſſes, le moment ſuivant elle augmenta de fond.

Remarques nautiques ſur l'entrée du détroit.

Le cap des Vierges eſt une terre unie d'une hauteur médiocre; il eſt coupé à pic à ſon extrémité; la vûe qui en eſt donnée dans la relation du voyage de Milord Anſon eſt de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du ſoir nous avions amené à l'Oueſt la pointe ſeptentrionale de l'entrée du détroit,

ſur laquelle eſt une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les baſſes voiles carguées, ſous le petit hunier, tous les ris dedans, juſqu'à onze heures du ſoir que le cap des Vierges nous reſtoit au Nord. Je voulois ainſi donner dedans le détroit à petites voiles, la nuit n'étant alors que de quatre heures & la diſtance du cap des Vierges au premier goulet étant de quatorze à quinze lieues. Mais comme il ventoit grand frais & que le tems couvert menaçoit d'orage, je me déterminai, non ſans peine, à paſſer la nuit *bord ſur bord*. Ce parti qu'un excès de prudence me fit prendre nous coûta un tems bien précieux.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à Oueſt-Nord-Oueſt. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Eſt. A cinq heures & demie, étant environ à deux

lieues du continent, nous reconnûmes le *cap de Possession* dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest. Ce nom sans doute lui est resté en mémoire de ce que le brave Sarmiento y a construit en 1580 pour la couronne d'Espagne un fort qu'il nomma *Nombre de Jesus*; fort dont il ne reste aucune trace. Le cap est bien reconnoissable. C'est la premiere terre avancée depuis la pointe Septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus Sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Possession*; nous avions aussi la vûe des terres de Feu. Les vents, jusqu'alors assez favorables, reprirent bientôt leur tour ordinaire du Ouest au Nord-Ouest, & nous courûmes les bordées les moins désavantageuses pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du secours de la marée qui pour lors portoit à l'Ouest.

A midi nous obſervâmes la hauteur du ſoleil, & le relevement pris au même moment me donna pour le cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon obſervation du 3 de ce mois. Nous profitâmes auſſi de cette obſervation pour aſſurer la latitude du cap de Poſſeſſion & celle du cap du Saint-Eſprit à la terre de Feu; la premiere par 52^{d} 25′, la ſeconde par 52^{d} 44′.

Nous continuâmes à louvoyer ſous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit ſuivante qui fut très-claire, ſondant ſouvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triſte exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore ſous le cap de Poſſeſſion. Le cap d'Orange nous reſtoit dans le Sud-Oueſt environ à ſix lieues. Ce cap remarquable par un mondrain aſſez élevé &

Deſcription du cap d'Orange.

coupé du côté de la mer, forme au Sud l'entrée du premier goulet (*a*). Sa pointe eſt dangereuſe par une bâture qui s'étend dans le Nord-Eſt du cap, au moins à trois lieues au large ; j'ai vu fort diſtinctement la mer briſer deſſus. A une heure après-midi le vent avoit paſſé au Nord-Nord-Oueſt, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet ; un autre obſtacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous

Sa bâture.

(*a*) Depuis le cap des Vierges juſqu'à l'entrée du premier goulet, on peut eſtimer de quatorze à quinze lieues, & le détroit y eſt par-tout large de cinq à ſept lieues. La côte du Nord, juſqu'au cap de Poſſeſſion, eſt unie, peu élevée & fort ſaine. Depuis ce cap, il faut ſe méfier de la bâture qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorſque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on eſt par le travers de cette bâture.

culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter sur les bâtures des caps *d'Orange* & *Entrana* qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest.

Mouillage dans la baie de Possession.

Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivâmes vent arriere le cap à l'Est, pour nous écarter d'une bâture qui paroissoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vaseux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. Le cap *d'Orange* nous

reſtoit au Sud, le cap *Entrana* au Sud-Oueſt, le plus haut mondrain du fond de la baie de Poſſeſſion au Nord-Oueſt 3[d] Oueſt, la pointe la plus orientale de la baie de Poſſeſſion à l'Eſt-Nord-Eſt.

La baie de Poſſeſſion eſt ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains dont un eſt aſſez conſidérable, les quatre autres ſont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond*; ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on ſonda aux divers changemens de marée, ſans trouver de différence ſenſible dans le braſſeiage. A huit heures & demie du ſoir la marée reverſa dans l'Oueſt, & dans l'Eſt à trois heures du matin.

Paſſage du premier goulet.

Le 8 au matin nous appareillâmes ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la re-

ſoulions avec un bon frais de Nord-Oueſt (*a*). A huit heures les vents nous refuſerent & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Oueſt avec aſſez de force, nous mîmes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent avec une vîteſſe d'environ une lieue & demie par heure, & virant de bord lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſâmes ainſi en deux heures le premier goulet (*b*), malgré

(*a*) Lorſqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap Poſſeſſion*, puis de gouverner au Sud-quart-Sud-Oueſt, prenant garde de ne point tomber Sud à cauſe de la bâture qui s'allonge Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(*b*) Le premier goulet git Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu ſur la bâture du cap d'Orange. En ſortant du premier Goulet, il y en a deux autres moins étendues

le vent qui étoit directement debout & très-violent.

Vûe des Patagons.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & nous y répondîmes en hissant celui des vaisseaux. Ces Patagons étoient sans doute ceux que l'Etoile vit au mois de Juin 1766 dans la baie Boucault, comme nous l'avons rapporté plus haut, & le pavillon qu'ils élevoient étoit celui qui leur fut donné par M. Denys de Saint-Simon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du-moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux

sur chacune de ses pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Ouest. Il y a grand fond dans le goulet.

& couroient à toutes jambes le long de la côte en ſuivant notre route. Ils paroiſſoient même de tems en tems nous faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré que nous allaſſions à eux. Selon le rapport des Eſpagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaiſſeau *la Conception* qui ſe perdit ſur leurs côtes en 1765. Ils lui aiderent même à ſauver une partie des marchandiſes de la cargaiſon, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Eſpagnols y conſtruiſirent des débris de leurs navires une barque dans laquelle ils ſe ſont rendus à Buenos-Aires. C'eſt à ces Indiens que le chambekin l'Andalous ſe diſpoſoit à amener des Miſſionnaires, lorſque nous ſommes ſortis de la riviere de la Plata. Au reſte des pains de cire provenans de la cargaiſon de ce navire, ont été

Américains de la terre de Feu.

portés par les courans juſques ſur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vû qu'à midi nous étions ſortis du premier goulet : pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Oueſt. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la baie Boucault ſur dix-huit braſſes fond de vaſe. Tel étoit au compas le relevement de notre mouillage ; *le gros noyau du cap Gregoire* à l'Oueſt $\frac{1}{4}$ Sud-Oueſt 5^d Sud, *la terre baſſe du cap Gregoire qui forme l'entrée du ſecond goulet* au Sud-Oueſt, *la pointe Septentrionale de l'île Saint-George qui forme la côte méridionale de ce ſecond goulet* au Sud-Oueſt $\frac{1}{4}$ Sud. Mouillage dans la baie Boucault.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers armés chacun de nos fuſils, & nous allâmes deſ- Entrevue avec les Patagons.

cendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit ; bientôt il s'en ramassa une trentaine parmi lesquels il

y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes careſſes que les premiers. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, ils nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Meſſieurs s'occupoient à ramaſſer des plantes; pluſieurs Patagons ſe mirent auſſi à en chercher, & ils apportoient les eſpeces qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent & lui demander par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un uſage de cette Médecine qui connoît les ſimples & les applique à la guériſon des hommes. C'étoit celle de Macaon, le Mé-

decin des Dieux, & on trouveroit plusieurs Macaon chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par signes du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer: aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient passer la main dessus & témoignoient en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque caresse qu'on leur faisoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur la gorge & poussoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui

qui nous donna un ſpectacle aſſez bizarre.

Cependant le ſoleil s'approchoit de ſon couchant & il étoit tems de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés; ils nous faiſoient ſigne d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient : il nous ſembla qu'ils euſſent mieux aimé que nous couchaſſions à terre. Lorſqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns ſe mirent dans l'eau juſqu'aux genoux pour nous ſuivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils ſaiſiſſoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & il la rendit ſans réſiſtance. Avant que de

nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Description de ces Américains.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vûs par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vû dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vûs, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vû dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout

l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible ; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable, pluſieurs l'ont jolie ; leur viſage eſt rond & un peu plat ; leurs yeux ſont vifs ; leurs dents extrêmement blanches n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vû qui avoient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée comme l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge ; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vû leurs femmes, peut-être alloient-elles venir ; car ils vouloient toujours que nous attendiſſions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroiſſoit être leur

camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'eſt un ſimple *bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de ſourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il deſcend juſqu'aux talons & ils laiſſent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de ſorte que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a ſans doute rendus inſenſibles au froid; car quoique nous fuſſions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un ſeul jour à 10^d au-deſſus de la congellation. Ils ont des eſpeces de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de

cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vûes, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrits plus haut. Ils avoient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux de fabrique Angloise leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être

la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Plufieurs en avoient des quartiers attachés fur leurs chevaux, & nous leur en avons vû manger des morceaux cruds. Ils avoient auffi avec eux des chiens petits & vilains, lefquels, ainfi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare fur cette côte & même fur le terrain.

Aucun d'eux ne paroiffoit avoir de fupériorité fur les autres; ils ne témoignoient même aucune efpece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il eft très-remarquable que plufieurs nous ont dit les mots Efpagnols fuivans *mânana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenfes de l'Amérique méridionale, fans ceffe à cheval hommes, femmes & enfans, fuivants le gibier ou les beftiaux dont ces plaines font cou-

vertes, ſe vêtiſſants & ſe cabanants avec des peaux, ils ont encore vraiſemblablement avec les Tartares cette reſſemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en diſant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'eſt celle des Patagons.

Qualité du ſol de cette partie de l'Amérique.

Le terrain où nous débarquâmes eſt fort ſec, & à cela près il reſſemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les Botaniſtes y ont retrouvé preſque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais ſeulement quelques brouſſailles. Lorſque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous paſſâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Eſt. C'eſt une remarque que nous eû-

Remarques ſur les marées dans cette partie.

mes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, le Jusant reversa dans l'Ouest. Nous sondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau, nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

Second mouillage dans la baie Boucault.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vase & coquilles pourries. Je ne donne point le relevement de ce second mouillage dans la baie Boucault, parce que tous les mouillages y sont également bons. Le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la côte, & dans

ces deux jours il n'y eut pas un inſtant où on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient ſans doute auſſi fâchés que nous. On voyoit la troupe raſſemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crûmes diſtinguer avec les longues vûes qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné; car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contentoit à bien peu de frais.

Obſervation de longitude.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une braſſe d'eau de différence. Le 10 par une obſervation de diſtance de la lune à Régulus, M. Verron déduiſit notre longitude occidentale à ce mouillage de $73^d\ 26'\ 15''$, & celle de l'entrée orientale du ſecond goulet de $73^d\ 34'\ 30''$. Le thermometre de Réaumur baiſſa de 9 à 8 & à 7 deg.

Le 11 à minuit & demi, le vent

Perte d'une ancre.

ayant paſſé au Nord-Eſt, & le courant portant à l'Oueſt depuis une heure, je ſignalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi ſur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainſi notre ancre. Nous appareillâmes ſous toutes voiles & ne tardâmes pas à reſſentir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Oueſt ſuffiſoit à peine pour nous ſoutenir quoique le courant ne ſoit pas à beaucoup près auſſi fort dans le ſecond goulet que dans le premier. A midi le Juſant vint à notre ſecours & nous paſſâmes le ſecond goulet (*a*), les vents ayant varié juſqu'à trois heures après-midi qu'ils ſoufflerent

Paſſage du ſecond goulet.

(*a*) De la ſortie du premier goulet à l'entrée du ſecond il peut y avoir ſix à ſept lieues, & la largeur du détroit y eſt auſſi d'environ ſept lieues. Le ſecond goulet gît Nord-Eſt-quart-d'Eſt & Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

grand frais du Sud-Sud-Oueſt au Sud-Sud-Eſt avec de la pluie & des grains violens (*a*). En deux bords nous parvînmes au mouillage dans le Nord de l'île Sainte-Élizabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par ſept braſſes, fond de ſable gris, gravier & coquillages pourris (*b*). L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Eſt de nous, y avoit dix-ſept braſſes d'eau.

Mouillage près de l'île Sainte-Eliſabeth.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grêle,

(*a*) En paſſant le ſecond goulet, il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au ſortir du goulet les marées portent au Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une terre baſſe qui naît au-deſſous de la pointe de *l'île Saint-Georges*, encore que cette pointe apparente ſoit élevée & coupée à pic. Cette terre baſſe qui eſt à craindre s'avance dans l'Oueſt-Nord-Oueſt.

(*b*) Tel étoit le relevement de notre mouillage ; *la pointe Eſt de l'île Sainte-Elizabeth* au Sud-Eſt ¼ Sud une lieue ; *la pointe Oueſt de cette même île* au Sud-Oueſt ; *la pointe Eſt de l'île aux Lions* au Sud-Eſt 5 degrés Eſt ; *la pointe Nord-Eſt de l'île Saint-Barthelemi* à l'Eſt ¼ Sud-Eſt ; *la pointe Sud-Oueſt de la même île* à l'Eſt-Sud-Eſt 2 lieues ; *la pointe de l'île Saint-Georges en ſortant du goulet* au Nord-Eſt 3 lieues.

nous força de paſſer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi nous mîmes un canot dehors pour aller ſur l'île Sainte-Elizabeth (*a*). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Eſt de l'île. Ses côtes ſont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Oueſt & à celle du Sud-Eſt où les terres s'abaiſſent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que ſous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrain de l'île eſt fort ſec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Oueſt, & elle y étoit ſaumâtre. Nous vîmes auſſi pluſieurs marais aſſéchés, où la terre eſt en quelques endroits couverte d'une légere croute de ſel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre

Deſcription de cette île.

(*a*) *L'île Sainte-Eliſabeth* gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, avec la pointe occidentale du ſecond goulet à la terre des Patagons. Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* giſſent auſſi Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt entre elles, & avec la pointe occidentale du ſecond goulet à l'île Saint-Georges.

& ſi farouches, que l'on ne put jamais les approcher aſſez pour les tirer ; elles étoient cependant ſur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette île. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de pluſieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & on ne peut y faire du feu qu'avec une eſpece de petite bruyere. Déjà même nous en avions ramaſſé, craignant d'être obligés de paſſer la nuit ſur cette île où le mauvais tems nous retint juſqu'à neuf heures du ſoir ; nous n'y euſſions pas été mieux couchés que nourris. Le thermometre pendant les deux jours que nous paſſâmes ici fut à huit & demi, à ſept & demi & à ſept degrés.



CHAPITRE IX.

Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.

Difficultés du passage le long de l'île Sainte-Elisabeth.

NOUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elisabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (*a*). Il falloit soute-

(*a*) Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* sont liées ensemble par une bâture. Il y a aussi deux bâtures l'une au Sud-Sud-Ouest de l'île aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Est de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues; ensorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île Sainte-Elisabeth à Ouest-Nord-Ouest, est le ca-

nir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elisabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres îles (*a*). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vînmes attaquer la terre du continent au-dessous du *cap Noir*; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

nal pour avancer dans le détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le Sud des îles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'île Sainte-Elisabeth & la grand-terre.

(*a*) De la sortie du second goulet à la pointe Nord-Est de l'île Sainte-Elisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Elisabeth s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'île Sainte-Elisabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

1767. Décembr.

Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jufqu'à fix heures du foir, il calma enfuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de diftance par un tems clair & ferein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* fous le vent à nous. Vains projets; à minuit & demi les vents fauterent tout d'un coup au Sud-Oueft, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grêle; enfin le tems devint auffi mauvais qu'il paroiffoit beau l'inftant d'auparavant. Telle eft la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y fuccedent avec une telle promptitude, qu'il eft impoffible de prévoir leurs rapides & dangereufes révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée fur fes cargues, nous fûmes obligés de louvoyer fous la mifaine, la grande voile d'étai & les huniers tous les ris pris, pour tâcher de doubler

Mauvais tems, nuit fâcheufe.

doubler *la pointe Sainte-Anne*, & de nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste, & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeâmes la sonde à la main : & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit brasses & demie de sable vaseux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (*a*), du

Mouillage dans la baie Duclos.

(*a*) Depuis le *cap Noir* la côte court au Sud-Sud-Est, jusqu'à la pointe septentrionale de la baie Duclos, qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immense, que je soupçonne être un canal qui débouche plus Est que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe septentrionale.

nom de M. Duclos Guyot, Capitaine de brûlot, mon ſecond dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand ſecours (*a*).

Deſcription de cette baie.

Cette baie ouverte à l'Eſt, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de diſtance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve ſix & huit braſſes d'eau juſqu'à un cable de terre. C'eſt un excellent mouillage, puiſque les vents d'Oueſt, qui ſont ici les vents régnans & qui ſoufflent avec impétuoſité, viennent par-deſſus la côte, laquelle y eſt fort élevée. Deux petites rivieres ſe déchargent dans la

(*a*) Tel fut le relevement de notre mouillage dans la baie Duclos; *la pointe Sainte Anne* au Sud-Eſt $\frac{1}{4}$ Sud, *le cap Montmouth* à l'Eſt-Nord-Eſt 5d Eſt; *la pointe Nord de la baie Duclos* au Nord-Nord-Oueſt 5d Oueſt; *une autre groſſe pointe qui eſt la terre le plus au nord* au Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Oueſt; *la pointe Sud de la baie* au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Eſt.

baie ; l'eau eſt ſaumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-deſſus elle eſt très-bonne. Une eſpece de prairie regne le long du débarquement, lequel eſt de ſable ; les bois s'élevent enſuite en amphithéâtre, mais le pays eſt preſque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain, ſans voir d'autre gibier que deux ou trois beccaſſines, quelques ſarcelles, canards & outardes en fort petite quantité : nous y avons auſſi apperçu quelques perruches ; nous n'aurions pas cru qu'on en pût trouver dans un climat auſſi froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere la plus méridionale ſept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées & de la forme d'un four ; elles paroiſſoient récemment conſtruites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette riviere aſſez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes.

Nouvelle observation sur les marées.

Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale ; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vû jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5^{d}. Le 15 à midi nous y observâmes 53^{d} 20′ de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

Observations nautiques.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occi-

dent & nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'Est & de Nord-Est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous passâmes *la pointe Sainte-Anne* (*a*) & *le cap Rond* (*b*). La premiere est unie, d'une médiocre hauteur & couvre une baie profonde où l'ancrage est sûr & commode. C'est cette baie à laquelle le malheureux sort de la colonie de *Philippeville* établie vers l'an 1581 par Sarmiento, a fait donner

(*a*) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le Sud-Est-quart-Sud; il y a à-peu-près la même distance entre la pointe Sainte-Anne & le cap Rond, lesquels sont respectivement Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

(*b*) Depuis le second goulet jusqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se retrécit au cap Rond où il n'en a gueres plus de trois.

le nom de *port Famine*. Le cap rond eſt une terre élevée & remarquable par la forme que déſigne ſon nom. Les côtes dans tout cet eſpace ſont boiſées & eſcarpées; celles de la terre de Feu paroiſſent hachées par pluſieurs détroits. Leur aſpect eſt horrible; les montagnes y ſont couvertes d'une neige bleue auſſi ancienne que le monde. Entre le cap rond & *le cap Forward* il y a quatre baies, dans leſquelles on peut mouiller.

Deſcription d'un cap ſingulier.

Deux de ces baies ſont ſéparées par un cap dont la ſingularité fixa notre attention & mérite une deſcription particuliere. Ce cap élevé de plus de cent cinquante pieds au-deſſus du niveau de la mer, eſt tout entier compoſé de couches horiſontales de coquilles pétrifiées. J'ai ſondé en canot au pied de ce monument qui atteſte les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent braſſes.

Le vent nous conduiſit juſqu'à une

lieue & demie du cap Forward; alors le calme ſurvint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot viſiter les environs du cap Forward, y prendre des ſondes & des relevemens. Ce cap eſt la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes obſervations, nous avons conclu ſa latitude auſtrale de 54ᵈ 5′ 45″. Il préſente une ſurface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale eſt plus élevée que celle de l'Oueſt. La mer eſt preſque ſans fond ſous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une eſpece de petite baie embellie par un ruiſſeau aſſez conſidérable, on pourroit mouiller par quinze braſſes, fond de ſable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux ſi le vent étoit au Sud, ne doit ſervir que dans un cas forcé. Tout le cap eſt un rocher vif & taillé à pic, ſa cime élevée eſt couverte de neige. Il y croît cependant

Deſcription du cap Forward.

quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevaſſes & s'y nourriſſent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-deſſous du cap à une petite pointe de roches, ſur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre perſonnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaſte continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces antres ſauvages retentirent pour la premiere fois de pluſieurs de cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à Oueſt 4d Nord; ainſi la côte commençoit à reprendre du Nord.

Mouillage dans la baie Françoiſe.

Nous revînmes à bord à ſix heures du ſoir, & peu de tems après, les vents ayant paſſé au Sud-Oueſt, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoiſe*. A huit heures & demie du ſoir nous y jettâmes l'ancre ſur dix braſſes, fond de ſable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au Nord-Eſt-

PLAN Géométrique de Plusieurs Bayes situées au Detroit de MAGELLAN, entre les Caps Rond et Forward.



quart-Eſt 5^d Nord ; l'autre au Sud 5^d Oueſt, & l'îlot du milieu au Nord-Eſt. Comme nous avions beſoin de nous munir d'eau & de bois pour la traverſée de la mer Pacifique, & que le reſte du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que juſqu'auprès de la baie Françoiſe, je me déterminai à y faire nos proviſions, d'autant plus que M. de Gennes la repréſente comme très-ſûre & fort commode pour ce travail; ainſi dès le ſoir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Avis ſur ce mouillage.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, ſoufflant par raffales très-violentes; la mer groſſit & briſoit autour de nous ſur un banc qui paroiſſoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faiſoient faire au vaiſſeau ſur ſon ancre, nous donnoient lieu de craindre qu'elle ne ſurjaulât, & nous paſſâmes la nuit dans une appréhenſion continuelle. L'Etoile mouillée plus en-dehors que

nous fut moins moleſtée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot ſonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné ſon nom. La mer étoit baſſe, & il ne paſſa qu'après avoir échoué ſur un banc qui eſt à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en ſorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté jointe à ce que le mouillage ne me paroiſſoit pas ſûr, me détermina à conduire les vaiſſeaux dans une petite baie à une lieue dans l'Eſt de celle-ci. J'y avois coupé ſans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'aſſurer ſi les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruiſſeau qui tombe au fond de la baie même, lequel ſeroit conſacré aux beſoins journaliers & à

laver, les deux baies voiſines avoient chacune un ruiſſeau propre à fournir aiſément l'eau dont nous avions beſoin, ſans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conſéquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes ſous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous paſſâmes au large de l'îlot de la baie Françoiſe, nous donnâmes enſuite dans une paſſe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette baie & une île élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette paſſe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui eſt encore couverte par deux autres îlots dont le plus conſidérable a mérité le nom d'*îlot de l'Obſervatoire* (*a*). La baie ouverte au Sud-Eſt, eſt longue de deux cents toiſes & large de cinquante; de hautes montagnes

(*a*) Du cap Rond à l'ilot de l'Obſervatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Dans cet eſpace il y a trois bons mouillages.

l'environnent & la défendent de tous les vents; auſſi la mer y eſt-elle toujours comme l'eau d'un baſſin.

Mouillage dans la baie Bougainville.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit braſſes d'eau & nous envoyâmes auſſi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé ſon ancre *du large* par un trop grand fond, chaſſa ſur l'îlot de l'Obſervatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la ſoutenir, ſa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-deſſous d'elle trente braſſes d'eau. La côte du Nord-Eſt de cet îlot n'eſt pas auſſi eſcarpée. Nous employâmes le reſte du jour à nous amarrer, la proue au large, ayant une ancre devant mouillée par vingt-trois braſſes de ſable vaſeux, une ancre à jet derriere preſque à terre, deux grelins à des arbres ſur la côte de bas-bord, & deux ſur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruiſſeau deux ca-

banes de branchages, lesquelles paroissoient abandonnées depuis long-tems. J'y avois fait construire une cabane d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laissé quelques présens pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-dessus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les présens enlevés.

Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit descendre; on débarqua aussi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les soufrer; on disposa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de Décembre dans cette baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail

de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons auſſi donné une demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher ſa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montévideo étoit tout auſſi conſidérable qu'avant ſa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait ſon avant & levant quelques planches de ſon doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de ſon étrave qui eſt de deux pieces. On y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand ſoulagement à l'équipage de cette flûte qu'écraſoit l'exercice journalier de la pompe.

Obſervations aſtronomiques & météorologiques.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ſes inſtrumens ſur l'îlot de l'Obſervatoire; mais il y paſſa vainement la plus grande partie de ſes nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'Aſtronomie, lui a refuſé toute obſervation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois obſervations faites au quart de cercle la latitude auſtrale de

l'îlot de 53^d 50′ 25″. Il y a auſſi déterminé l'établiſſement de l'entrée de la baie de 00^h 59′ ; l'élévation des eaux dans les plus grandes marées n'a jamais excédé dix pieds. Pendant notre ſéjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^d, il a baiſſé juſqu'à 5^d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^d & demi. Le ſoleil alors paroiſſoit ſans nuages, & ſes rayons peu connus ici faiſoient fondre une partie de la neige ſur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le Prince de Naſſau, profitoit de ces journées pour herboriſer. Il falloit vaincre des obſtacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avoit à ſes yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ſes cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéreſſantes. La chaſſe & la pêche n'étoient pas auſſi heureuſes ; jamais elles n'ont rien produit, & le ſeul quadrupede que nous ayons vû ici a été un

Deſcription de cette partie du détroit.

renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

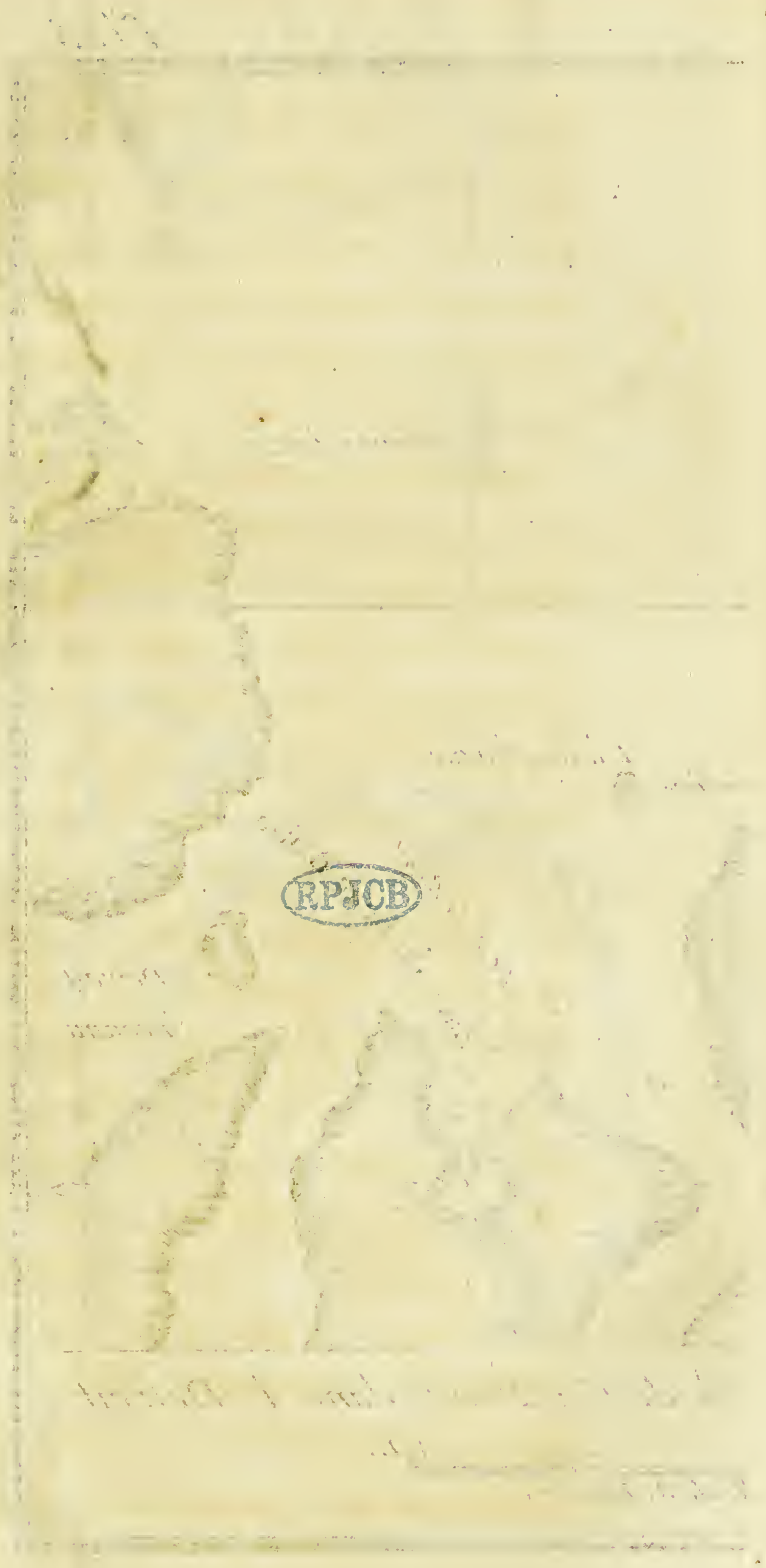
Nous fîmes aussi plusieurs voyages pour reconnoître les côtes voisines du continent & de la terre de Feu; la premiere tentative fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur-le-champ le vent sauta au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre ce vent contraire pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais

mauvais tems ne feroit pas de longue durée. L'efpérance que nous en eûmes ne fervit qu'à nous faire percer de pluie & tranfir de froid. Nous avions conftruit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y paffer la nuit moins à découvert. Ce font les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chafferent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreufe, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laifferent d'autre parti à prendre que de rebrouffer chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet afyle; car bientôt le tems devint fi mauvais, qu'il eût été impoffible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tem-

pête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le ſoleil étoit près de dix-huit heures ſur l'horiſon.

Recon-noiſſance faite de pluſieurs ports aux terres de Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de ſuccès une nouvelle courſe pour viſiter une partie des terres de Feu & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me propoſois de repaſſer enſuite au cap Holland & de reconnoître la côte depuis ce cap juſqu'à la baie Françoiſe; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'eſpingoles & de fuſils la chaloupe de la Boudeuſe & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec MM. de Bournand, d'Oraiſon & le Prince de Naſſau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoiſe pour traverſer aux terres de Feu, où nous attérâmes ſur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans





PLAN De Plusieurs Bayes découvertes aux Terres de Feu au-de-là du Cap Rond, dans le Détroit de MAGELLAN

une anſe de ſable mauvaiſe même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la reſſource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes ſur ſes bords dans un aſſez joli boſquet qui couvroit de ſon ombre pluſieurs cabanes ſauvages. De cette ſtation nous relevâmes la pointe du Oueſt de la baie Françoiſe au Nord-Oueſt-quart-Oueſt 5[d] Oueſt, & on s'en eſtima à cinq lieues de diſtance.

Après-midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il ventoit peu de la partie du Oueſt, mais la mer étoit très-houleuſe. Nous traverſâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues eſt coupée dans ſon milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & les groſſes houles nous firent penſer que ce pourroit bien être un détroit, lequel

doit conduire à la mer aſſez proche du cap de Horn. Etant preſque paſſés de l'autre bord, nous vîmes pluſieurs feux paroître & s'éteindre; enſuite ils reſterent allumés, & nous diſtinguâmes des Sauvages ſur la pointe baſſe d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allâmes auſſi-tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déjà vûe à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant; & que ſans ceſſe ils nous le répétoient, comme les Patagons répetent le mot *chaoua*. La même cauſe nous a fait leur laiſſer cette fois le même nom. J'aurai dans la ſuite occaſion de décrire ces habitans de la partie boiſée du détroit; le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de reſter longtems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze

Rencontre de Sauvages.

canots dans une anſe voiſine. Nous les quittâmes pour traverſer la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déjà faite nous empêcha de viſiter. Nous la paſſâmes ſur le bord d'une riviere aſſez conſidérable, où nous fîmes grand feu & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous ſervirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les ſondes, ainſi que celles de la baie. Le mouillage eſt très-bon dans la baie depuis quarante braſſes jusqu'à douze, fond de ſable, petit gravier & coquillage. On y eſt à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale eſt reconnoiſſable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme ;* dans l'Oueſt eſt un îlot entre lequel & la côte il n'y a point paſſage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & on y

Baie & port de Beaubaſſin.

Sa deſcription.

trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses fond de vase; dans le goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des Officiers de cette flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une île

que nous tournâmes & tout au tour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette île il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du soleil une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau; 8 & 9 dans le mouillage; nous y passâmes la nuit.

Baie de la Cormorandiere.

Le 29 à la pointe du jour nous sortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'Ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gissent Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec le milieu du cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes

Pain de ſucre une montagne de cette forme très-aiſée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle baie avec un port ſuperbe dans le fond; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, me les fit nommer *baie & port de la Caſcade.* Le milieu de cette baie gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt avec le cap Forward. La ſûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, ſe réuniſſent ici pour en faire un aſyle qui ne laiſſe rien à deſirer aux Navigateurs.

Baie & port de la Caſcade.

Deſcription du pays.

La caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. J'ai monté au-deſſus; le terrain y eſt entremêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte

& ſpongieuſe; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du paſſage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent gueres les bords de la mer qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Au reſte toute la portion de la terre de Feu, compriſe depuis l'île Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de groſſes îles inégales, élevées, montueuſes & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; & aux arbres près, le terrain y reſſemble aſſez à celui des îles Malouines.

Utilité des trois ports décrits précédemment.

Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéreſſante partie de la côte des terres de Feu. Juſqu'à préſent on n'y connoiſſoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la naviga-

tion de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'eſt que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé pluſieurs de rétrograder juſqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-deſſus, ce que l'on pourra preſque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaiſſeaux. De-là toutes les bordées ſeront avantageuſes, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être ſenſibles, il ne ſera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous paſſâmes dans le port de la Caſcade une nuit fort déſagréable. Il faiſoit grand froid, & la pluie tomba ſans interruption. Elle dura preſque toute la journée du 30. A cinq heures

du matin, nous ſortîmes du port, & nous traverſâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-groſſe pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à-peu près à égale diſtance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas queſtion de ſonger à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faiſant vent arriere, & en portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la driſſe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traverſant la baie Françoiſe, un faux coup de barre ne nous mît le canot ſur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon abſence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout diſpoſé pour l'appareillage; auſſi nous commençâmes à démarrer dans l'après-midi.

Départ de la baie Bougainville.

Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous dé-

marrer, & à ſix heures nous ſortîmes de de la baie en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faiſoit calme; à ſept heures il ſe leva une briſe du Nord-Eſt, qui ſe renfonça dans la journée, & fut aſſez claire juſqu'à midi, le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes *la Caſcade* au Sud-Eſt, *le Pain de ſucre* à l'Eſt-Sud-Eſt 5 d Sud, le *cap Forward* (*a*) à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, le *cap Holland* (*b*) à Oueſt-Nord-Oueſt 4d Oueſt. De midi à ſix heures du ſoir, nous doublâmes le cap Holland. Il ventoit peu, & la briſe ayant molli ſur le ſoir, le tems d'ailleurs étant fort ſom-

(*a*) Depuis l'îlot de l'Obſervatoire juſqu'au cap Forward, il y a environ ſix lieues, & la côte court à-peu-près à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(*b*) Dans l'eſpace d'environ cinq lieues qui ſépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anſes peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

bre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le cap Galant (*a*) au Sud-Ouest 3[d] Ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Ouest.

Mouillage dans la baie Fortescû.

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Fortescû* au fond de laquelle est le port Galant (*b*). Le plan de la baie & du port est

1768. *Janvier.*

(*a*) Le cap Holland & le cap Galant gissent entre eux Est 2[d] Sud & Ouest 2[d] Nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui est le *cap Coventry*. On y place aussi plusieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte* ou *baie Descordes*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde; mais il y paroît plusieurs hauts fonds.

(*b*) La baie de Fortescû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'Ouest de la baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur

fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il est juste de faire un peu partager aux Lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Détails des contrariétés que nous essuyons.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elizabeth, & les îles dont le détroit de Magellan est ici parsemé ; nous appercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles* & *Montmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'*îles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert*. Les vents d'Ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâ-

dans l'Ouest-Nord-Ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Est. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 brasses d'eau, fond de vase & coquillages.

mes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois : sçavoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épicé assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pieces de filain & de toile, & sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatham Martch. 1766* : on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

Traces trouvées du passage des Anglois.

M. Verron, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle, $53^{d}\ 40'\ 41''$ de latitude australe. Cette observation jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 Décembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Galant au cap Forward,

Observations astronomiques & nautiques.

Il y obſerva auſſi par l'azimuth la décli-naiſon de l'aiguille aimantée de 22^d $30'$ $32''$ Nord-Eſt, & ſon inclinaiſon du côté du pole élevé de 11^d $11'$. Voilà les ſeules obſervations qu'il ait pû faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi affreuſes que les jours. Il y avoit le 3 une belle occaſion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipſe de lune qui commençoit ici à 10 heures $30'$ du ſoir ; mais la pluie, qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 & le 5 ſuivans furent des journées horribles ; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un tems pareil que décrivoit le Pſalmiſte en diſant : *nix*, *glando*, *glacies*, *ſpiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Oueſt des îles Charles & Mont-

mouth ;

mouth ; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire : mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici nous y remarquâmes conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire, que le flot porte à l'Eſt & le juſant à l'Oueſt.

Rencontre & deſcription des *Pecherais*.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques inſtans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Eſt, & déja nous avions deſaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Oueſt-Nord-Oueſt avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher auſſi-tôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap

Galant, & après s'y être tenu quelques tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la fregate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais.* Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la fregate avec les enfans. Bien-tôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. Nous eûmes même assez de peine à nous débarasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans

leurs pirogues qu'en y faiſant porter à leurs yeux des morceaux de viande ſalée. Ils ne témoignerent aucune ſurpriſe ni à la vûe des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards ; c'eſt ſans doute que pour être ſurpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvre de l'induſtrie humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ſes phénomènes. Pendant pluſieurs jours que cette bande paſſa dans le port Galant, nous la revîmes ſouvent à bord & à terre.

Ces Sauvages ſont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur inſupportable. Ils ſont preſque nuds, n'ayant pour vêtement que de mauvaiſes peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui ſervent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont auſſi quelques peaux de guanaques, mais en fort pe-

tite quantité. Leurs femmes ſont hideuſes & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues & qui prennent ſoin de les entretenir, au point d'aller à la nâge, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui ſervent de port à ces pirogues aſſez loin du rivage; à terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle ne ſont pas exemptes de ces corvées. Elles portent ſur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de ſable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes ſont des arcs faits, ainſi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de houx qui eſt commune dans le dé-

troit, la corde eſt de boyau & les fleches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art ; mais ces armes ſont plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles ſont auſſi foibles que les bras deſtinés à s'en ſervir. Nous leur avons vu de plus des os de poiſſon longs d'un pied, aiguiſés par le bout & dentelés ſur un des côtés. Eſt-ce un poignard ? je crois plutôt que c'eſt un inſtrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche & s'en ſervent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu deſquelles eſt allumé le feu. Ils ſe nourriſſent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai obſervé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cauſe à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

Au reſte, ils paroiſſent aſſez bonnes

gens ; mais ils ſont ſi foibles, qu'on eſt tenté de ne pas leur en ſçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils ſont ſuperſtitieux & croient à des génies malfaiſans : auſſi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence ſont en même-tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais ſont les plus dénués de tout : ils ſont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature ; & en vérité ſi l'on devoit plaindre le ſort d'un homme libre & maître de lui-même, ſans devoir & ſans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à ſouffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment auſſi la ſociété d'hommes la moins nombreuſe que j'aye rencontré dans toutes les parties du monde ; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on

trouve parmi eux des charlatans. C'eſt que dès qu'il y a enſemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'impoſture. Le nom de famille ſe change alors en celui de ſociété, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle compoſée que de couſins germains, un eſprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes raſſemblés en nations ont, en ſe poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'enſuit du même principe que dans les ſociétés, dites policées, naiſſent des vertus dont les hommes, voiſins encore de l'état de nature, ne ſont pas ſuſceptibles.

Le 7 & le 8 furent ſi mauvais qu'il n'y eut pas moyen de ſortir du bord; nous chaſſâmes même dans la nuit & fûmes obligés de mouiller une ancre du boſ-

ſoir. Il y eut dans des inſtans juſqu'à quatre pouces de neige ſur notre pont, & le jour naiſſant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conſerver. Le thermometre fut à 5, 4, baiſſa même juſqu'à deux degrés au-deſſus de la congellation. Le tems fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'eſt-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant nos canots partir du bord & voguer vers leurs cabanes, ils les ſuivirent, une ſeule pirogue fut à bord de *l'Etoile.* Elle y reſta peu de tems & vint rejoindre auſſi-tôt les autres avec leſquels nos Meſſieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroiſſoient mécontens lorſqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient

au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Meſſieurs des moules qu'ils ſuçoient avant que de les préſenter. On leur fit de petits préſens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danſerent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes ſauvages, dont l'extérieur eſt ordinairement ſérieux.

Accident funeſte qui arrive à l'un d'eux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le ſeul de toute la bande dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout d'un coup d'un crachement de ſang accompagné de violentes convulſions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeſte effet qui devoit ſuivre ce préſent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la ſuperſtition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette

eſpece de taliſman, peut-être le regardent-ils comme un préſervatif à quelque incommodité à laquelle ils ſont ſujets. L'enfant avoit vraiſemblablement fait le même uſage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en pluſieurs endroits, & rendoit le ſang preſque continuellement.

Cet accident répandit la conſternation & la méfiance. Ils nous ſoupçonnerent ſans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jongleur qui s'empara auſſi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une caſaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François; & ſur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs pieds. Il eſt vrai qu'un autre Sauvage, qui ſans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramaſſa auſſi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant ſur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ſes jambes, il

ſe courboit ſur lui, & avec la tête & les deux mains il lui preſſoit le ventre de toute ſa force, criant continuellement ſans qu'on pût diſtinguer rien d'articulé dans ſes cris. De tems en tems il ſe levoit, & paroiſſant tenir le mal dans ſes mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en ſoufflant comme s'il eût voulu chaſſer quelque mauvais eſprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre ſourd. Ce malheureux cependant paroiſſoit ſouffrir autant du remede que de ſon mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre ſa parure de cérémonie; enſuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches aſſez ſemblables au bonnet de Mercure, il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & tout auſſi peu de ſuccès. L'enfant alors paroiſſant plus mal, notre Aumônier lui adminiſtra furtivement le baptême.

Les Officiers étoient revenus à bord

& m'avoient raconté ce qui se passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre Chirurien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émolliente. Lorsque nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane ; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri & les Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les Sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du-moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée.

Ils nous laisserent approcher du malade & le Major examina sa bouche ensanglantée que son pere & un autre Pécherais suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait ; il fallut en goûter plusieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre Chirurgien qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art ; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussi-tôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à

prévenir par ſes enchantemens l'effet du mauvais ſort qu'ils nous ſoupçonnoient d'avoir jetté ſur eux.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant ſouffroit moins; toutefois un vomiſſement preſque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût paſſé du verre dans ſon eſtomac. Nous eûmes enſuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop juſtes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient ſans doute un lieu ſouillé par la mort & des étrangers funeſtes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un inſtant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large & diſperſa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empreſſés à s'éloigner de nous!

Ils abandonnerent ſur le rivage une de leurs pirogues qui avoit beſoin d'être réparée, *Satis eſt gentem effugiſſe nefandam.* Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaiſans; mais qui ne leur pardonneroit le reſſentiment dans cette conjonćture? Quelle perte en effet pour une ſociété auſſi peu nombreuſe qu'un adoleſcent échappé à tous les hazards de l'enfance!

Continuation du mauvais tems.

Le vent d'Eſt ſouffla avec furie & preſque ſans interruption juſqu'au 13 que le jour fut aſſez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque eſpérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions deſaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à ſix heures, & la journée fut cruelle. Le 15 il fit ſoleil preſque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous puſſions ſortir.

Danger que court la frégate.

Le 16 au matin il faiſoit preſque calme, la fraîcheur vint enſuite du

Nord, & nous appareillâmes avec la marée favorable ; elle baiſſoit alors & portoit dans l'Oueſt. Les vents ne tarderent pas à revenir à Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner l'*île Rupert.* La frégate marchoit très-mal, dérivoit outre meſure, & l'Etoile avoit ſur nous un avantage incroyable. Nous paſſâmes tout le jour à louvoyer entre l'île Rupert & une pointe du continent qu'on nomme *la pointe du Paſſage*, pour attendre le juſſant avec lequel j'eſpérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'*île de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (*a*). Mais comme

(*a*) Depuis le cap Galant juſqu'à la baie Eliſabeth, la côte court à-peu-près à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & la diſtance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y eſt trop conſidérable, même tout à terre. La baie Eliſabeth eſt ouverte au Sud-Oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſabloneuſe, ainſi que celle du Sud-Eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture

nous

nous perdions presque à chaque bordée, j'envoyai un canot sonder dans le Sud-Est de l'île Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage & y resta sur son grapin ; mais nous en étions déja tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refusa deux fois de prendre vent devant ; il fallut virer vent arriere ; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller sur 8 brasses de fond : l'an-

qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette baie, est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, *la pointe Est de la baie* au Sud-Sud-Est 5[d] Est ; *sa pointe Ouest* à Ouest-quart-Nord-Ouest ; *la pointe Est de l'île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Ouest, 5[d] Sud ; *la bâture* au Nord-Ouest-quart-Nord.

cre tombée ſur des roches chaſſa, ſans que la proximité où nous étions de la terre permît de filer du cable ; déja nous n'avions plus que 3 braſſes & demie d'eau ſous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorſqu'il en vint une petite briſe; nous fîmes auſſi-tôt ſervir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre ſecours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable ſur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorſqu'il ſe trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre ſauva le bâtiment. La briſe enſuite ſe renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du ſoir par 20 braſſes d'eau fond de

vafe. Nos bateaux que j'avois laiffés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles.

Ouragan violent.

La journée qui fuivit fut plus orageufe encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyons quelquefois plufieurs en même tems courir dans des directions oppofées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures : mais à midi un coup de tonnere, le feul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le fignal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chaffâmes, & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener baffes vergues & mâts de hune. Cependant les arbuftes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure affez brillante, mais qui ne

ſuffiſoit pas pour diſſiper la triſteſſe qu'a-voit répandue ſur nous le coup d'œil continué de cette région funeſte. Le caractere le plus gai ſeroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Aſſertion diſcutée ſur le canal de la Sainte-Barbe.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevâmes notre grande ancre, hiſſâmes nos baſſes vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile que ſa bonté rendoit capable de ſortir preſque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe.* Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a paſſé, ce canal devoit être dans le Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Sud de la baie Eliſabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant ſuivi la route & les

remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais ſeulement un canal étroit terminé par des banquiſes de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à ſuivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage & qu'il eſt traverſé preſque dans ſon milieu par un banc couvert de moules. Il fit enſuite le tour de l'île de *Louis le Grand* par le Sud & rentra dans le canal de Magellan, ſans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu ſeulement à la terre de Feu une aſſez belle baie, la même ſans doute que celle à laquelle Beaucheſne donne le nom de *la Nativité.* Au reſte, en faiſant le Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Sud à la ſortie de la baie Eliſabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'île de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penſer que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis

la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions ſouvent découvert dans le Sud des îles *Charles* & *Montmouth* un vaſte canal ſemé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud ; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut aſſuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant dans le Sud des îles Charles & Montmouth. En effet, en reliſant le paſſage de M. Frezier & le combinant ſur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que M. Frezier, d'après le rapport de Marcant, place la baie Eliſabeth de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans ſon canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura

donc pris pour la baie Elisabeth *la baie Descordes* qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port Galant; appareillant de cette baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des îles Charles & Montmouth, dont il a pris la masse pour l'île de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'îles dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

Utilité à retirer de la connoissance du canal Sainte-Barbe.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant; le point le plus épineux avant que d'y arriver, est de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à-présent assez facile: une fois ren-

dus au port Galant, ſi les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port; vingt-quatre heures alors ſuffiſent pour entrer dans la mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, leſquels auroient rapporté la ſolution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Coup de vent de la plus grande force.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie durerent preſque ſans relâche. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme; il ſembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour raſſembler toute ſa furie & fondre ſur nous avec plus d'impétuoſité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Oueſt, & ſouffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chaſſerent, il fallut mouiller la grande ancre, amener baſſes vergues

& mâts de hune, notre artimon fut emporté ſur ſes cargues. Cet ouragan ne fut heureuſement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau ſoleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant nous y avions pris quelques tonneaux de leſt & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate ; nous réuſsîmes à lui en rendre une partie. Au reſte toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens auſſi longs que le ſont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit nous deſaffourchâmes & virâmes à pic ; à trois heures nous appareillâmes en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord ; à cinq heures & demie la briſe ſe décida de l'Eſt, & nous mîmes tout dehors perroquets & bonnetes, voilures dont il eſt

Sortie de la baie Forteſcû.

bien rare de pouvoir ſe ſervir ici. Nous paſſâmes à mi-canal, ſuivant les ſinuoſités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raiſon *le bras tortueux*. Entre *les îles Royales* & le continent le détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'île Rupert* & *la pointe du paſſage*, enſuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la baie Eliſabeth, ſur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Deſcription du détroit depuis le cap Galant juſqu'au débouquement.

Depuis la baie Eliſabeth la côte court à l'Oueſt-Nord-Oueſt pendant environ deux lieues juſqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor* & Beauchesne *du Maſſacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere eſt facile à reconnoître; elle ſort d'une vallée profonde, à l'Oueſt elle a une montagne fort élevée, ſa pointe occidentale eſt baſſe & couverte de bois, & la côte y eſt ſablonneuſe. De

la riviere du Maſſacre à l'entrée dū *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'eſtime trois lieues de diſtance, & le giſſement eſt le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on eſt par le travers de la riviere du Maſſacre, on n'apperçoit que ce faux détroit, & il eſt facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au *cap Quade*, qui s'avançant beaucoup paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'île Louis le Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand qu'on peut ranger de près ſans aucun danger. La diſtance du canal Saint-Jérôme au cap

Quade eſt d'environ quatre lieues, & ce cap gît Eſt-quart Nord-Eſt-2d. Eſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2d-Oueſt avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court à l'Oueſt - Nord-Oueſt juſqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles ſur une demi-lieue d'ouverture; elle court enſuite à l'Oueſt juſqu'à ſon extrémité occidentale nommée *cap Saint-Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort diſtinctement *le port Phelippeaux* qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi le cap Quade nous reſtoit à l'Oueſt quart Sud Oueſt-2d-Sud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'Eſt-quart-Nord-Eſt environ deux lieues &

demie. Le beau tems continua le reste du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quade le détroit s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quade est remarquable. Il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont par-tout boisées & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cîmes gelées des montagnes. Le cap Quade doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough,

frappé de cet horrible aſpect, nomma cette partie *la Déſolation du Sud*, auſſi ne ſauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorſqu'on eſt par le travers du cap Quade, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui eſt le cap *Mundai*, lequel j'eſtime être à quinze lieues du cap Quade. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons impoſé des noms. Le premier, que ſa figure nous fit nommer *cap Fendu*, eſt à cinq lieues environ du cap Quade, entre deux belles baies où l'ancrage eſt très-ſûr, ſi le fond y eſt auſſi bon que nous a parû être l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaiſſeaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Oueſt du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuſe* dans le même giſſement & la même diſtance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres ſont hautes & eſcarpées; l'une & l'autre côte

paroît ſaine & garnie de bons mouillages, mais heureuſement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laiſſé le tems de les ſonder. Le détroit dans la longue rue peut avoir deux lieues de largeur; il ſe retrécit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guères plus de quatre milles.

A neuf heures du ſoir, nous étions environ à trois lieues dans l'Eſt-quart-Sud-eſt & l'Eſt-Sud-Eſt du cap Mundai. Le vent ſoufflant toujours de l'Eſt grand frais, & le tems étant beau, je réſolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrâmes les bonetes, & nous prîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du ſoir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint ſi noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vûe. Une demi-heure après, Nuit critique.

m'eſtimant par le travers du cap Mundai, je fis ſignal de mettre en panne, ſtribord au vent, & nous paſſâmes ainſi le reſte de la nuit, éventant ou maſquant, ſuivant que nous nous eſtimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis ſervir. Nous gouvernâmes à Oueſt-$\frac{1}{4}$ Nord-Oueſt juſqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le vent étoit toujours à l'Eſt petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus ſouvent nous la perdions de vûe tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoiſſance du *cap des Piliers* & *des Evangéliſtes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A meſure que nous avancions du côté du cap des Piliers, nous découvrions

découvrions avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame venant de l'Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest jusqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le *cap des Victoires* au Nord Ouest, & le cap des Piliers au Sud 3^{d} Ouest.

Sortie du détroit, & description de cette partie.

Lorsqu'on a dépassé le cap Mundai, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le Ouest-quart-Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne

ſçaurois rien dire de plus ſur ces dernie-res terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vûe à la côte du Nord eſt le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *cap Déſiré* qui eſt en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Oueſt du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs îlots ou briſans connus ſous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le Nord-Oueſt, & qui font la pointe du cap. A ſix ou ſept lieues dans le Nord-Oueſt de ce cap on voit quatre îlots nommés *les Evangéliſtes* : trois ſont

ras ; le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, eſt aſſez éloigné des autres. Ils ſont dans le Sud-Sud-Oueſt, & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour ſortir du détroit, on peut en paſſer indifféremment au Nord ou au Sud ; je conſeillerois d'en paſſer au Sud, ſi l'on vouloit y rentrer. Il convient auſſi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord eſt bordée d'îlots, & paroît coupée par de grandes baies qui pourroient occaſionner des erreurs dangereuſes.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Oueſt-Sud-Oueſt au Oueſt-Nord-Oueſt, grand frais ; nous louvoyâmes juſqu'au coucher du ſoleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eûmes aſſez longtems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à paſſer la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour : mais vers ſix heures

du ſoir les bordées adonnerent ; à ſept heures le cap des Piliers étoit doublé ; à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faiſoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par . . . . 52^{d} 50′ de latitude auſtrale . . . . & 79^{d} 9′ de longitude occidentale de Paris.

Point de départ du détroit de Magellan.

C'eſt ainſi qu'après avoir eſſuyé pendant vingt-ſix jours au port Galant des tems conſtamment mauvais & contraires, trente-ſix heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'euſſions oſé l'eſpérer, ont ſuffi pour nous amener dans la mer Pacifique; exemple, que je crois être unique, d'une navigation ſans mouillage depuis le port Galant juſqu'au débouquement.

Obſervations générales

J'eſtime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges juſ-

qu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est, & le Jusant ou l'Ebe dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens; que nous ne les avons pas trouvé fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie depuis le port Galant les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges; c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Est, & le Jusant vers celle de l'Ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion sur la direc- sur cette navigation.

tion des marées dans le détroit de Magellan, eſt abſolument contraire à ce que les autres Navigateurs diſent y avoir obſervé à cet égard. Ce ne ne ſeroit cependant pas le cas d'avoir chacun ſon avis.

Au reſte combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchesne, tels qu'ils ſont ſortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en conſulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des Auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un Marin eſt obligé de ſe ſervir leur fait prendre pour des mots vicieux des expreſſions néceſſaires & conſacrées, qu'ils remplacent par des abſurdités. Tout leur but eſt de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux ſexes, & leur

travail aboutit à compoſer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'eſt utile à perſonne.

Malgré les difficultés que nous avons eſſuyées dans le paſſage du détroit de Magellan, je conſeillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits ſont de ſeize, dix-ſept & dix-huit heures, je prendrois le parti de paſſer à mer ouverte. Le vent contraire & la groſſe mer ne ſont pas des dangers, au lieu qu'il n'eſt pas ſage de ſe mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On ſera ſans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'eſt pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois auſſi de très-bons poiſſons; & aſſurément je ne doute pas que le ſcorbut ne fît plus de dégât dans

Concluſion qu'on en tire.

un équipage qui feroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y fera entré par le détroit de Magellan : lorfque nous en fortîmes, nous n'avions perfonne fur les cadres.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Breſt. Départ de Breſt. Deſcription des Salvages. Erreur dans l'eſtime de la route. Poſition des Salvages rectifiée. Obſervations nautiques. Paſſage de la ligne. Remarques ſur la variation. Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Bréſil. Obſervations ſur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montévideo. Route par terre de Buenos-Aires à Montévideo.

Fin de la Table du premier Volume.





